

# Pierre et Jean

Guy de Maupassant

The Project Gutenberg EBook of Pierre et Jean, by Guy de Maupassant

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

Title: Pierre et Jean

Author: Guy de Maupassant

Release Date: February 17, 2004 [EBook #11131]

Language: French

Character set encoding: ASCII

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK PIERRE ET JEAN \*\*\*

Produced by Miranda van de Heijning, Renald Levesque and PG Distributed Proofreaders. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>.

PIERRE & JEAN

GUY DE MAUPASSANT

"LE ROMAN"

Je n'ai point l'intention de plaider ici pour le petit roman qui suit. Tout au contraire les idées que je vais essayer de faire comprendre entraîneraient plutôt la critique du genre d'étude psychologique que j'ai entrepris dans *Pierre et Jean*.

Je veux m'occuper du Roman en général.

Je ne suis pas le seul à qui le même reproche soit adressé par les mêmes critiques, chaque fois que paraît un livre nouveau.

Au milieu de phrases élogieuses, je trouve régulièrement celle-ci, sous les mêmes plumes:

--Le plus grand défaut de cette œuvre c'est qu'elle n'est pas un roman

a proprement parler.

On pourrait répondre par le même argument.

--Le plus grand défaut de l'écrivain qui me fait l'honneur de me juger, c'est qu'il n'est pas un critique.

Quels sont en effet les caractères essentiels du critique?

Il faut que, sans parti pris, sans opinions préconçues, sans idées d'école, sans attaches avec aucune famille d'artistes, il comprenne, distingue et explique toutes les tendances les plus opposées, les tempéraments les plus contraires, et admette les recherches d'art les plus diverses.

Or, le critique qui, après *Manon Lescaut*, *Paul et Virginie*, *Don Quichotte*, les *Liaisons dangereuses*, *Werther*, les *Affinités électives*, *Clarisse Harlowe*, *Emile*, *Candide*, *Cinq-Mars*, *Rene*, les *Trois Mousquetaires*, *Mauprat*, le *Père Goriot*, la *Cousine Bette*, *Colomba*, le *Rouge et le Noir*, *Mademoiselle de Maupin*, *Notre-Dame de Paris*, *Salammbô*, *Madame Bovary*, *Adolphe*, *M. de Camors*, *l'Assommoir*, *Sapho*, etc., ose encore écrire: "Ceci est un roman et cela n'en est pas un", me paraît doué d'une perspicacité qui ressemble fort à de l'incompétence.

Généralement ce critique entend par roman une aventure plus ou moins vraisemblable, arrangée à la façon d'une pièce de théâtre en trois actes dont le premier contient l'exposition, le second l'action et le troisième le dénouement.

Cette manière de composer est absolument admissible à la condition qu'on acceptera également toutes les autres.

Existe-t-il des règles pour faire un roman, en dehors desquelles une histoire écrite devrait porter un autre nom?

Si *Don Quichotte* est un roman, le *Rouge et le Noir* en est-il un autre? Si *Monte-Cristo* est un roman, *l'Assommoir* en est-il un? Peut-on établir une comparaison entre les *Affinités électives* de Goethe, les *Trois Mousquetaires* de Dumas, *Madame Bovary* de Flaubert, *M. de Camors* de M.O. Feuillet et *Germinal* de M. Zola? Laquelle de ces œuvres est un roman? Quelles sont ces fameuses règles? D'où viennent-elles? Qui les a établies? En vertu de quel principe, de quelle autorité et de quels raisonnements?

Il semble cependant que ces critiques savent d'une façon certaine, indubitable, ce qui constitue un roman et ce qui le distingue d'un autre, qui n'en est pas un. Cela signifie tout simplement, que, sans être des producteurs, ils sont enrégimentés dans une école, et qu'ils rejettent, à la façon des romanciers eux-mêmes, toutes les œuvres conçues et exécutées en dehors de leur esthétique.

Un critique intelligent devrait, au contraire, rechercher tout ce qui ressemble le moins aux romans déjà faits, et pousser autant que possible les jeunes gens à tenter des voies nouvelles.

Tous les écrivains, Victor Hugo comme M. Zola, ont réclamé avec persistance le droit absolu, droit indiscutable, de composer, c'est-à-dire d'imaginer ou d'observer, suivant leur conception personnelle de l'art. Le talent provient de l'originalité, qui est une manière spéciale de penser, de voir, de comprendre et de juger. Or, le critique qui prétend définir le Roman suivant l'idée qu'il s'en fait d'après les romans qu'il aime, et établir certaines règles invariables de composition, luttera toujours contre un tempérament d'artiste apportant une manière nouvelle. Un critique, qui mériterait absolument

ce nom, ne devrait être qu'un analyste sans tendances, sans préférences, sans passions, et, comme un expert en tableaux, n'apprécier que la valeur artistique de l'objet d'art qu'on lui soumet. Sa compréhension, ouverte à tout, doit absorber assez complètement sa personnalité pour qu'il puisse découvrir et vanter les livres même qu'il n'aime pas comme homme et qu'il doit comprendre comme juge.

Mais la plupart des critiques ne sont, en somme, que des lecteurs, d'où il résulte qu'ils nous gourmandent presque toujours à faux ou qu'ils nous complimentent sans réserve et sans mesure.

Le lecteur, qui cherche uniquement dans un livre à satisfaire la tendance naturelle de son esprit, demande à l'écrivain de répondre à son goût prédominant, et il qualifie invariablement de remarquable ou de bien écrit, l'ouvrage ou le passage qui plaît à son imagination idéaliste, gaie, grivoise, triste, rêveuse ou positive.

En somme, le public est composé de groupes nombreux qui nous crient:

--Consolez-moi.

--Amusez-moi.

--Attristez-moi.

--Attendez-moi.

--Faites-moi rêver.

--Faites-moi rire.

--Faites-moi frémir.

--Faites-moi pleurer.

--Faites-moi penser.

Seuls, quelques esprits d'élite demandent à l'artiste:

--Faites-moi quelque chose de beau, dans la forme qui vous conviendra le mieux, suivant votre tempérament.

L'artiste essaie, réussit ou échoue.

Le critique ne doit apprécier le résultat que suivant la nature de l'effort; et il n'a pas le droit de se préoccuper des tendances.

Cela a été écrit déjà mille fois. Il faudra toujours le répéter.

Donc, après les écoles littéraires qui ont voulu nous donner une vision déformée, surhumaine, poétique, attendrissante, charmante ou superbe de la vie, est venue une école réaliste ou naturaliste qui a prétendu nous montrer la vérité, rien que la vérité et toute la vérité.

Il faut admettre avec un égal intérêt ces théories d'art si différentes et juger les œuvres qu'elles produisent, uniquement au point de vue de leur valeur artistique en acceptant a priori les idées générales d'où elles sont nées.

Contester le droit d'un écrivain de faire une œuvre poétique ou une œuvre réaliste, c'est vouloir le forcer à modifier son tempérament, refuser son originalité, ne pas lui permettre de se servir de l'œil et de l'intelligence que la nature lui a données.

Lui reprocher de voir les choses belles ou laides, petites ou épiques,

gracieuses ou sinistres, c'est lui reprocher d'être conforme de telle ou telle façon et de ne pas avoir une vision concordant avec la nôtre.

Laissons-le libre de comprendre, d'observer, de concevoir comme il lui plaira, pourvu qu'il soit un artiste. Devenons poétiquement exaltés pour juger un idéaliste et prouvons-lui que son rêve est médiocre, banal, pas assez fou ou magnifique. Mais si nous jugeons un naturaliste, montrons-lui en quoi la vérité dans la vie diffère de la vérité dans son livre.

Il est évident que des écoles si différentes ont dû employer des procédés de composition absolument opposés.

Le romancier qui transforme la vérité constante, brutale et déplaisante, pour en tirer une aventure exceptionnelle et séduisante, doit, sans souci exagéré de la vraisemblance, manipuler les événements à son gré, les préparer et les arranger pour plaire au lecteur, l'émouvoir ou l'attendrir. Le plan de son roman n'est qu'une série de combinaisons ingénieuses conduisant avec adresse au dénouement. Les incidents sont disposés et gradués vers le point culminant et l'effet de la fin, qui est un événement capital et décisif, satisfaisant toutes les curiosités éveillées au début, mettant une barrière à l'intérêt, et terminant si complètement l'histoire racontée qu'on ne désire plus savoir ce que deviendront, le lendemain, les personnages les plus attachants.

Le romancier, au contraire, qui prétend nous donner une image exacte de la vie, doit éviter avec soin tout enchaînement d'événements qui paraîtrait exceptionnel. Son but n'est point de nous raconter une histoire, de nous amuser ou de nous attendrir, mais de nous forcer à penser, à comprendre le sens profond et caché des événements. À force d'avoir vu et médité il regarde l'univers, les choses, les faits et les hommes d'une certaine façon qui lui est propre et qui résulte de l'ensemble de ses observations réfléchies. C'est cette vision personnelle du monde qu'il cherche à nous communiquer en la reproduisant dans un livre. Pour nous émouvoir, comme il l'a été lui-même par le spectacle de la vie, il doit la reproduire devant nos yeux avec une scrupuleuse ressemblance. Il devra donc composer son œuvre d'une manière si adroite, si dissimulée, et d'apparence si simple, qu'il soit impossible d'en apercevoir et d'en indiquer le plan, de découvrir ses intentions.

Au lieu de machiner une aventure et de la dérouler de façon à la rendre intéressante jusqu'au dénouement, il prendra son ou ses personnages à une certaine période de leur existence et les conduira, par des transitions naturelles, jusqu'à la période suivante. Il montrera de cette façon, tantôt comment les esprits se modifient sous l'influence des circonstances environnantes, tantôt comment se développent les sentiments et les passions, comment on s'aime, comment on se hait, comment on se combat dans tous les milieux sociaux, comment luttent les intérêts bourgeois, les intérêts d'argent, les intérêts de famille, les intérêts politiques.

L'habileté de son plan ne consistera donc point dans l'émotion ou dans le charme, dans un début attachant ou dans une catastrophe émouvante, mais dans le groupement adroit de petits faits constants d'où se dégagera le sens définitif de l'œuvre. S'il fait tenir dans trois cents pages dix ans d'une vie pour montrer quelle a été, au milieu de tous les êtres qui l'ont entourée, sa signification particulière et bien caractéristique, il devra savoir éliminer, parmi les menus événements innombrables et quotidiens, tous ceux qui lui sont inutiles, et mettre en lumière, d'une façon spéciale, tous ceux qui seraient demeurés inaperçus pour des observateurs peu clairvoyants et qui donnent au livre sa portée, sa valeur d'ensemble.

On comprend qu'une semblable manière de composer, si différente de

l'ancien procede visible a tous les yeux, deroute souvent les critiques, et qu'ils ne decouvrent pas tous les fils si minces, si secrets, presque invisibles, employes par certains artistes modernes a la place de la ficelle unique qui avait nom: l'Intrigue.

En somme, si le Romancier d'hier choisissait et racontait les crises de la vie, les etats aigus de l'ame et du coeur, le Romancier d'aujourd'hui ecrit l'histoire du coeur, de l'ame et de l'intelligence a l'etat normal. Pour produire l'effet qu'il poursuit, c'est-a-dire l'emotion de la simple realite et pour degager l'enseignement artistique qu'il en veut tirer, c'est-a-dire la revelation de ce qu'est veritablement l'homme contemporain devant ses yeux, il devra n'employer que des faits d'une verite irrecusable et constante.

Mais en se placant au point de vue meme de ces artistes realistes, on doit discuter et contester leur theorie qui semble pouvoir etre resume par ces mots: "Rien que la verite et toute la verite."

Leur intention etant de degager la philosophie de certains faits constants et courants, ils devront souvent corriger les evenements au profit de la vraisemblance et au detriment de la verite, car:

Le vrai peut quelquefois n'etre pas vraisemblable.

Le realiste, s'il est un artiste, cherchera, non pas a nous montrer la photographie banale de la vie, mais a nous en donner la vision plus complete, plus saisissante, plus probante que la realite meme.

Raconter tout serait impossible, car il faudrait alors un volume au moins par journee, pour enumerer les multitudes d'incidents insignifiants qui emplissent notre existence. Un choix s'impose donc,—ce qui estime premiere atteinte a la theorie de toute la verite.

La vie, en outre, est composee des choses les plus differentes, les plus imprevisibles, les plus contraires, les plus disparates; elle est brutale, sans suite, sans chaine, pleine de catastrophes inexplicables, illogiques et contradictoires qui doivent etre classees au chapitre \_faits divers\_.

Voila pourquoi l'artiste, ayant choisi son theme, ne prendra dans cette vie encombre de hasards et de futilites que les details caracteristiques utiles a son sujet, et il rejettera tout le reste, tout l'a-cote.

Un exemple entre mille:

Le nombre des gens qui meurent chaque jour par accident est considerable sur la terre. Mais pouvons-nous faire tomber une tuile sur la tete d'un personnage principal, ou le jeter sous les roues d'une voiture, au milieu d'un recit, sous pretexte qu'il faut faire la part de l'accident?

La vie encore laisse tout au meme plan, precipite les faits ou les traine indefiniment. L'art, au contraire, consiste a user de precautions et de preparations, a menager des transitions savantes et dissimulees, a mettre en pleine lumiere, par la seule adresse de la composition, les evenements essentiels et a donner a tous les autres le degre de relief qui leur convient, suivant leur importance, pour produire la sensation profonde de la verite speciale qu'on veut montrer.

Faire vrai consiste donc a donner l'illusion complete du vrai, suivant la logique ordinaire des faits, et non a les transcrire servilement dans le pele-mele de leur succession.

J'en conclus que les Realistes de talent devraient s'appeler plutot des Illusionnistes.

Quel enfantillage, d'ailleurs, de croire à la réalité puisque nous portons chacun la nôtre dans notre pensée et dans nos organes. Nos yeux, nos oreilles, notre odorat, notre goût différents créent autant de vérités qu'il y a d'hommes sur la terre. Et nos esprits qui reçoivent les instructions de ces organes, diversement impressionnés, comprennent, analysent et jugent comme si chacun de nous appartenait à une autre race.

Chacun de nous se fait donc simplement une illusion du monde, illusion poétique, sentimentale, joyeuse, mélancolique, sale ou lugubre suivant sa nature. Et l'écrivain n'a d'autre mission que de reproduire fidèlement cette illusion avec tous les procédés d'art qu'il a appris et dont il peut disposer.

Illusion du beau qui est une convention humaine! Illusion du laid qui est une opinion changeante! Illusion du vrai jamais immuable! Illusion de l'ignoble qui attire tant d'êtres! Les grands artistes sont ceux qui imposent à l'humanité leur illusion particulière.

Ne nous fâchons donc contre aucune théorie puisque chacune d'elles est simplement l'expression généralisée d'un tempérament qui s'analyse.

Il en est deux surtout qu'on a souvent discutées en les opposant l'une à l'autre au lieu de les admettre l'une et l'autre, celle du roman d'analyse pure et celle du roman objectif. Les partisans de l'analyse demandent que l'écrivain s'attache à indiquer les moindres évolutions d'un esprit et tous les mobiles les plus secrets qui déterminent nos actions, en n'accordant au fait lui-même qu'une importance très secondaire. Il est le point d'arrivée, une simple borne, le prétexte du roman. Il faudrait donc, d'après eux, écrire ces œuvres précises et réelles où l'imagination se confond avec l'observation, à la manière d'un philosophe composant un livre de psychologie, exposer les causes en les prenant aux origines les plus lointaines, dire tous les pourquoi de tous les vouloirs et discerner toutes les réactions de l'âme agissant sous l'impulsion des intérêts, des passions ou des instincts.

Les partisans de l'objectivité, (quel vilain mot!) prétendant, au contraire, nous donner la représentation exacte de ce qui a lieu dans la vie, évitent avec soin toute explication compliquée, toute dissertation sur les motifs, et se bornent à faire passer sous nos yeux les personnages et les événements.

Pour eux, la psychologie doit être cachée dans le livre comme elle est cachée en réalité sous les faits dans l'existence.

Le roman conçu de cette manière y gagne de l'intérêt, du mouvement dans le récit, de la couleur, de la vie remuante.

Donc, au lieu d'expliquer longuement l'état d'esprit d'un personnage, les écrivains objectifs cherchent l'action ou le geste que cet état d'âme doit faire accomplir fatalement à cet homme dans une situation déterminée. Et ils le font se conduire de telle manière, d'un bout à l'autre du volume, que tous ses actes, tous ses mouvements, soient le reflet de sa nature intime, de toutes ses pensées, de toutes ses volontés ou de toutes ses hésitations. Ils cachent donc la psychologie au lieu de l'étaler, ils en font la carcasse de l'œuvre, comme l'ossature invisible est la carcasse du corps humain. Le peintre qui fait notre portrait ne montre pas notre squelette.

Il me semble aussi que le roman exécuté de cette façon y gagne en sincérité. Il est d'abord plus vraisemblable, car les gens que nous voyons agir autour de nous ne nous racontent point les mobiles auxquels ils obéissent.

Il faut ensuite tenir compte de ce que, si, a force d'observer les hommes, nous pouvons determiner leur nature assez exactement pour prevoir leur maniere d'etre dans presque toutes les circonstances, si nous pouvons dire avec precision: "Tel homme de tel temperament, dans tel cas, fera ceci", il ne s'ensuit point que nous puissions determiner, une a une, toutes les secretes evolutions de sa pensee qui n'est pas la notre, toutes les mysterieuses sollicitations de ses instincts qui ne sont pas pareils aux notres, toutes les incitations confuses de sa nature dont les organes, les nerfs, le sang, la chair, sont differents des notres.

Quel que soit le genie d'un homme faible, doux, sans passions, aimant uniquement la science et le travail, jamais il ne pourra se transporter assez completement dans l'ame et dans le corps d'un gaillard exuberant, sensuel, violent, souleve par tous les desirs et meme par tous les vices, pour comprendre et indiquer les impulsions et les sensations les plus intimes de cet etre si different, alors meme qu'il peut fort bien prevoir et raconter tous les actes de sa vie.

En somme, celui qui fait de la psychologie pure ne peut que se substituer a tous ses personnages dans les differentes situations ou il les place, car il lui est impossible de changer ses organes, qui sont les seuls intermediaires entre la vie exterieure et nous, qui nous imposent leurs perceptions, determinent notre sensibilite, creent en nous une ame essentiellement differente de toutes celles qui nous entourent. Notre vision, notre connaissance du monde acquise par le secours de nos sens, nos idees sur la vie, nous ne pouvons que les transporter en partie dans tous les personnages dont nous pretendons devoiler l'etre intime et inconnu. C'est donc toujours nous que nous montrons dans le corps d'un roi, d'un assassin, d'un voleur ou d'un honnete homme, d'une courtisane, d'une religieuse, d'une jeune fille ou d'une marchande aux halles, car nous sommes obligees de nous poser ainsi le probleme: "Si \_j'\_etais roi, assassin, voleur, courtisane, religieuse, jeune fille ou marchande aux halles, qu'est-ce que \_je\_ ferais, qu'est-ce que \_je\_ penserais, comment est-ce que \_j'\_agis?" Nous ne diversifions donc nos personnages qu'en changeant l'age, le sexe, la situation sociale et toutes les circonstances de la vie de notre \_moi\_ que la nature a entoure d'une barriere d'organes infranchissable.

L'adresse consiste a ne pas laisser reconnaitre ce \_moi\_ par le lecteur sous tous les masques divers qui nous servent a le cacher.

Mais si, au seul point de vue de la complete exactitude, la pure analyse psychologique est contestable, elle peut cependant nous donner des oeuvres d'art aussi belles que toutes les autres methodes de travail.

Voici, aujourd'hui, les symbolistes. Pourquoi pas? Leur reve d'artistes est respectable; et ils ont cela de particulierement interessant qu'ils savent et qu'ils proclament l'extreme difficulte de l'art.

Il faut etre, en effet, bien fou, bien audacieux, bien outrecuidant ou bien sot, pour ecrire encore aujourd'hui! Apres tant de maitres aux natures si variees, au genie si multiple, que reste-t-il a faire qui n'ait ete fait, que reste-t-il a dire qui n'ait ete dit? Qui peut se vanter, parmi nous, d'avoir ecrit une page, une phrase qui ne se trouve deja, a peu pres pareille, quelque part. Quand nous lisons, nous, si satures d'ecriture francaise que notre corps entier nous donne l'impression d'etre une pate faite avec des mots, trouvons-nous jamais une ligne, une pensee qui ne nous soit familiere, dont nous n'ayons eu, au moins, le confus pressentiment?

L'homme qui cherche seulement a amuser son public par des moyens deja connus, ecrit avec confiance, dans la candeur de sa mediocrite, des oeuvres destinees a la foule ignorante et desoeuvree. Mais ceux sur

qui pesent tous les siècles de la littérature passée, ceux que rien ne satisfait, que tout dégoûte, parce qu'ils reviennent mieux, à qui tout semble défloré déjà, à qui leur œuvre donne toujours l'impression d'un travail inutile et commun, en arrivent à juger l'art littéraire une chose insaisissable, mystérieuse, que nous dévoilent à peine quelques pages des plus grands maîtres.

Vingt vers, vingt phrases, lus tout à coup nous font tressaillir jusqu'au cœur comme une révélation surprenante; mais les vers suivants ressemblent à tous les vers, la prose qui coule ensuite ressemble à toutes les proses.

Les hommes de génie n'ont point, sans doute, ces angoisses et ces tourments, parce qu'ils portent en eux une force créatrice irrésistible. Ils ne se jugent pas eux-mêmes. Les autres, nous autres qui sommes simplement des travailleurs conscients et tenaces, nous ne pouvons lutter contre l'invincible découragement que par la continuité de l'effort.

Deux hommes par leurs enseignements simples et lumineux m'ont donné cette force de toujours tenter: Louis Bouilhet et Gustave Flaubert.

Si je parle ici d'eux et de moi c'est que leurs conseils, résumés en peu de lignes, seront peut-être utiles à quelques jeunes gens moins confiants en eux-mêmes qu'on ne l'est d'ordinaire quand on débute dans les lettres.

Bouilhet, que je connus le premier d'une façon un peu intime, deux ans environ avant de gagner l'amitié de Flaubert, a force de me répéter que cent vers, peut-être moins, suffisent à la réputation d'un artiste, s'ils sont irréprochables et s'ils contiennent l'essence du talent et de l'originalité d'un homme même de second ordre, me fit comprendre que le travail continu et la connaissance profonde du métier peuvent, un jour de lucidité, de puissance et d'entraînement, par la rencontre heureuse d'un sujet concordant bien avec toutes les tendances de notre esprit, amener cette éclosion de l'œuvre courte, unique et aussi parfaite que nous la pouvons produire.

Je compris ensuite que les écrivains les plus connus n'ont presque jamais laissé plus d'un volume et qu'il faut, avant tout, avoir cette chance de trouver et de discerner, au milieu de la multitude des matières qui se présentent à notre choix, celle qui absorbera toutes nos facultés, toute notre valeur, toute notre puissance artistique.

Plus tard, Flaubert, que je voyais quelquefois, se prit d'affection pour moi. J'osai lui soumettre quelques essais. Il les lut avec bonté et me répondit: "Je ne sais pas si vous aurez du talent. Ce que vous m'avez apporté prouve une certaine intelligence, mais n'oubliez point ceci, jeune homme, que le talent--suivant le mot de Chateaubriand--n'est qu'une longue patience. Travaillez."

Je travaillai, et je revins souvent chez lui, comprenant que je lui plaisais, car il s'était mis à m'appeler, en riant, son disciple.

Pendant sept ans je fis des vers, je fis des contes, je fis des nouvelles, je fis même un drame détestable. Il n'en est rien resté. Le maître lisait tout, puis le dimanche suivant, en déjeunant, développait ses critiques et enfonçait en moi, peu à peu, deux ou trois principes qui sont le résumé de ses longs et patients enseignements. "Si on a une originalité, disait-il, il faut avant tout la dégager; si on n'en a pas, il faut en acquérir une."

--Le talent est une longue patience.--Il s'agit de regarder tout ce qu'on veut exprimer assez longtemps et avec assez d'attention pour en découvrir un aspect qui n'ait été vu et dit par personne. Il y a, dans



tout, de l'inexplorer, parce que nous sommes habitués à ne nous servir de nos yeux qu'avec le souvenir de ce qu'on a pensé avant nous sur ce que nous contemplons. La moindre chose contient un peu d'inconnu. Trouvons-le. Pour décrire un feu qui flambe et un arbre dans une plaine, demeurons en face de ce feu et de cet arbre jusqu'à ce qu'ils ne ressemblent plus, pour nous, à aucun autre arbre et à aucun autre feu.

C'est de cette façon qu'on devient original.

Ayant, en outre, posé cette vérité qu'il n'y a pas, de par le monde entier, deux grains de sable, deux mouches, deux mains ou deux nez absolument pareils, il me forçait à exprimer, en quelques phrases, un être ou un objet de manière à le particulariser nettement, à le distinguer de tous les autres êtres ou de tous les autres objets de même race ou de même espèce.

"Quand vous passez, me disait-il, devant un épiciers assis sur sa porte, devant un concierges qui fume sa pipe, devant une station de fiacres, montrez-moi cet épiciers et ce concierges, leur pose, toute leur apparence physique contenant aussi, indiquée par l'adresse de l'image, toute leur nature morale, de façon à ce que je ne les confonde avec aucun autre épiciers ou avec aucun autre concierges, et faites-moi voir, par un seul mot, en quoi un cheval de fiacre ne ressemble pas aux cinquante autres qui le suivent et le précèdent."

J'ai développé ailleurs ses idées sur le style. Elles ont de grands rapports avec la théorie de l'observation que je viens d'exposer. Quelle que soit la chose qu'on veut dire, il n'y a qu'un mot pour l'exprimer, qu'un verbe pour l'animer et qu'un adjectif pour la qualifier. Il faut donc chercher, jusqu'à ce qu'on les ait découverts, ce mot, ce verbe et cet adjectif, et ne jamais se contenter de l'avoir peu près, ne jamais avoir recours à des supercheries, même heureuses, à des clowneries de langage pour éviter la difficulté.

On peut traduire et indiquer les choses les plus subtiles en appliquant ce vers de Boileau:

D'un mot mis en sa place enseigne le pouvoir.

Il n'est point besoin du vocabulaire bizarre, compliqué, nombreux et chinois qu'on nous impose aujourd'hui sous le nom d'écriture artiste, pour fixer toutes les nuances de la pensée; mais il faut discerner avec une extrême lucidité toutes les modifications de la valeur d'un mot suivant la place qu'il occupe. Ayons moins de noms, de verbes et d'adjectifs aux sens presque insaisissables, mais plus de phrases différentes, diversement construites, ingénieusement coupées, pleines de sonorités et de rythmes savants. Efforçons-nous d'être des stylistes excellents plutôt que des collectionneurs de termes rares.

Il est, en effet, plus difficile de manier la phrase à son gré, de lui faire tout dire, même ce qu'elle n'exprime pas, de l'emplir de sous-entendus, d'intentions secrètes et non formulées, que d'inventer des expressions nouvelles ou de rechercher, au fond de vieux livres inconnus, toutes celles dont nous avons perdu l'usage et la signification, et qui sont pour nous comme des verbes morts.

La langue française, d'ailleurs, est une eau pure que les écrivains manières n'ont jamais pu et ne pourront jamais troubler. Chaque siècle a jeté dans ce courant limpide, ses modes, ses archaïsmes prétentieux et ses préciosités, sans que rien surmuge de ces tentatives inutiles, de ces efforts impuissants. La nature de cette langue est d'être claire, logique et nerveuse. Elle ne se laisse pas affaiblir, obscurcir ou corrompre.

Ceux qui font aujourd'hui des images, sans prendre garde aux

termes abstraits, ceux qui font tomber la grêle ou la pluie sur la  
\_propre\_ des vitres, peuvent aussi jeter des pierres à la  
simplicité de leurs confrères! Elles frapperont peut-être les confrères  
qui ont un corps, mais n'atteindront jamais la simplicité qui n'en a  
pas.

GUY DE MAUPASSANT.

La Guillette, Etretat, septembre 1887.

PIERRE ET JEAN

I

--Zut! s'écria tout à coup le père Roland qui depuis un quart d'heure  
demeurait immobile, les yeux fixés sur l'eau, et soulevant par moments,  
d'un mouvement très léger, sa ligne descendue au fond de la mer.

Mme Roland, assoupie à l'arrière du bateau, à côté de Mme Rosemilly  
invitée à cette partie de pêche, se réveilla, et tournant la tête vers  
son mari:

--Eh bien!... eh bien!... Gerome!

Le bonhomme furieux répondit:

--Ca ne mord plus du tout. Depuis midi je n'ai rien pris. On ne devrait  
jamais pêcher qu'entre hommes; les femmes vous font embarquer toujours  
trop tard.

Ses deux fils, Pierre et Jean, qui tenaient, l'un à babord, l'autre à  
tribord, chacun une ligne enroulée à l'index, se mirent à rire en même  
temps et Jean répondit:

---Tu n'es pas galant pour notre invitée, papa.

M. Roland fut confus et s'excusa:

--Je vous demande pardon, madame Rosemilly, je suis comme ça. J'invite  
des dames parce que j'aime me trouver avec elles, et puis, dès que je  
sens de l'eau sous moi, je ne pense plus qu'au poisson.

Mme Roland s'était tout à fait réveillée et regardait d'un air attendri  
le large horizon de falaises et de mer. Elle murmura:

--Vous avez cependant fait une belle pêche.

Mais son mari remuait la tête pour dire non, tout en jetant un coup  
d'œil bienveillant sur le panier où le poisson capturé par les trois  
hommes palpitait vaguement encore, avec un bruit doux d'écailles  
gluantes et de nageoires soulevées, d'efforts impuissants et mous, et de  
baillements dans l'air mortel.

Le père Roland saisit la manne entre ses genoux, la pencha, fit couler

jusqu'au bord le flot d'argent des betes pour voir celles du fond, et leur palpitation d'agonie s'accentua, et l'odeur forte de leur corps, une saine puanteur de maree, monta du ventre plein de la corbeille.

Le vieux pecheur la huma vivement, comme on sent des roses, et declara:

--Cristi! ils sont frais, ceux-la!

Puis il continua:

--Combien en as-tu pris, toi, docteur?

Son fils aine, Pierre, un homme de trente ans a favoris noirs coupes comme ceux des magistrats, moustaches et menton rases, repondit:

--Oh! pas grand'chose, trois ou quatre.

Le pere se tourna vers le cadet:

--Et toi, Jean?

Jean, un grand garçon blond, tres barbu, beaucoup plus jeune que son frere, sourit et murmura:

--A peu pres comme Pierre, quatre ou cinq.

Ils faisaient, chaque fois, le meme mensonge qui ravissait le pere Roland.

Il avait enroule son fil au tolet d'un aviron, et croisant ses bras il annonca:

--Je n'essayerai plus jamais de pecher l'apres-midi. Une fois dix heures passees, c'est fini. Il ne mord plus, le gremlin, il fait la sieste au soleil.

Le bonhomme regardait la mer autour de lui avec un air satisfait de proprietaire.

C'etait un ancien bijoutier parisien qu'un amour immodere de la navigation et de la peche avait arrache au comptoir des qu'il eut assez d'aisance pour vivre modestement de ses rentes.

Il se retira donc au Havre, acheta une barque et devint matelot amateur. Ses deux fils, Pierre et Jean, resterent a Paris pour continuer leurs etudes et vinrent en conge de temps en temps partager les plaisirs de leur pere.

A la sortie du college, l'aine, Pierre, de cinq ans plus age que Jean, s'etant senti successivement de la vocation pour des professions variees, en avait essaye, l'une apres l'autre, une demi-douzaine, et, vite degoute de chacune, se lancait aussitot dans de nouvelles esperances.

En dernier lieu la medecine l'avait tente, et il s'etait mis au travail avec tant d'ardeur, qu'il venait d'etre reçu docteur apres d'assez courtes etudes et des dispenses de temps obtenues du ministre. Il etait exalte, intelligent, changeant et tenace, plein d'utopies et d'idees philosophiques.

Jean, aussi blond que son frere etait noir, aussi calme que son frere etait emporte, aussi doux que son frere etait rancunier, avait fait tranquillement son droit et venait d'obtenir son diplome de licence en meme temps que Pierre obtenait celui de docteur.

Tous les deux prenaient donc un peu de repos dans leur famille, et tous les deux formaient le projet de s'établir au Havre s'ils parvenaient à le faire dans des conditions satisfaisantes.

Mais une vague jalousie, une de ces jalousies dormantes qui grandissent presque invisibles entre frères ou entre sœurs jusqu'à la maturité et qui éclatent à l'occasion d'un mariage ou d'un bonheur tombant sur l'un, les tenait en éveil dans une fraternelle et inoffensive inimitié. Certes ils s'aimaient, mais ils s'épiaient. Pierre, âgé de cinq ans à la naissance de Jean, avait regardé avec une hostilité de petite bête gâtée cette autre petite bête apparue tout à coup dans les bras de son père et de sa mère, et tant aimée, tant caressée par eux.

Jean, dès son enfance, avait été un modèle de douceur, de bonté et de caractère égal; et Pierre s'était enervé, peu à peu, à entendre vanter sans cesse ce gros garçon dont la douceur lui semblait être de la mollesse, la bonté de la naïveté et la bienveillance de l'aveuglement. Ses parents, gens placides, qui revaient pour leurs fils des situations honorables et médiocres, lui reprochaient ses indécisions, ses enthousiasmes, ses tentatives avortées, tous ses élans impuissants vers des idées généreuses et vers des professions décoratives.

Depuis qu'il était homme, on ne lui disait plus: "Regarde Jean et imite-le!" mais chaque fois qu'il entendait répéter: "Jean a fait ceci, Jean a fait cela," il comprenait bien le sens et l'allusion cachées sous ces paroles.

Leur mère, une femme d'ordre, une économiste bourgeoise un peu sentimentale, douée d'une âme tendre de caissière, apaisait sans cesse les petites rivalités nées chaque jour entre ses deux grands fils, de tous les menus faits de la vie commune. Un léger événement, d'ailleurs, troublait en ce moment sa quiétude, et elle craignait une complication, car elle avait fait la connaissance pendant l'hiver, pendant que ses enfants achevaient l'un et l'autre leurs études spéciales, d'une voisine, Mme Rosemilly, veuve d'un capitaine au long cours, mort à la mer deux ans auparavant. La jeune veuve, toute jeune, vingt-trois ans, une maîtresse femme qui connaissait l'existence d'instinct, comme un animal libre, comme si elle eût vu, subi, compris et pesé tous les événements possibles, qu'elle jugeait avec un esprit sain, étroit et bienveillant, avait pris l'habitude de venir faire un bout de tapisserie et de causer, le soir, chez ces voisins aimables qui lui offraient une tasse de thé.

Le père Roland, que sa manie de pose marine aiguillonnait sans cesse, interrogeait leur nouvelle amie sur le défunt capitaine, et elle parlait de lui, de ses voyages, de ses anciens récits, sans embarras, en femme raisonnable et résignée qui aime la vie et respecte la mort.

Les deux fils, à leur retour, trouvant cette jolie veuve installée dans la maison, avaient aussitôt commencé à la courtiser, moins par désir de lui plaire que par envie de se supplanter.

Leur mère, prudente et pratique, espérait vivement qu'un des deux triompherait, car la jeune femme était riche, mais elle aurait aussi bien voulu que l'autre n'en eût point de chagrin.

Mme Rosemilly était blonde avec des yeux bleus, une couronne de cheveux follets envolés à la moindre brise et un petit air crâne, hardi, batailleur, qui ne concordait point du tout avec la sage méthode de son esprit.

Déjà elle semblait préférer Jean, portée vers lui par une similitude de nature. Cette préférence d'ailleurs ne se montrait que par une presque insensible différence dans la voix et le regard, et en ceci encore qu'elle prenait quelquefois son avis.

Elle semblait deviner que l'opinion de Jean fortifierait la sienne propre, tandis que l'opinion de Pierre devait fatalement être différente. Quand elle parlait des idées du docteur, de ses idées politiques, artistiques, philosophiques, morales, elle disait par moments: "Vos billevesées." Alors, il la regardait d'un regard froid de magistrat qui instruit le procès des femmes, de toutes les femmes, ces pauvres êtres!

Jamais, avant le retour de ses fils, le père Roland ne l'avait invitée à ses parties de pêche ou il n'emmenait jamais non plus sa femme, car il aimait s'embarquer avant le jour, avec le capitaine Beausire, un long-courrier retraite, rencontre aux heures de marée sur le port et devenu intime ami, et le vieux matelot Papagris, surnommé Jean-Bart, chargé de la garde du bateau.

Or, un soir de la semaine précédente, comme Mme Rosemilly qui avait dîné chez lui disait: "Ça doit être très amusant, la pêche?" l'ancien bijoutier, flatte dans sa passion, et saisi de l'envie de la communiquer, de faire des croyants à la façon des prêtres, s'écria:

--Voulez-vous y venir?

--Mais oui.

--Mardi prochain?

--Oui, mardi prochain.

--Êtes-vous femme à partir à cinq heures du matin?

Elle poussa un cri de stupeur:

--Ah! mais non, par exemple.

Il fut désappointé, refroidi, et il douta tout à coup de cette vocation.

Il demanda cependant:

--À quelle heure pourriez-vous partir?

--Mais ... à neuf heures!

--Pas avant?

--Non, pas avant, c'est déjà très tôt!

Le bonhomme hésitait. Assurément on ne prendrait rien, car si le soleil chauffe, le poisson ne mord plus; mais les deux frères s'étaient empressés d'arranger la partie, de tout organiser et de tout régler séance tenante.

Donc, le mardi suivant, la Perle avait été jeter l'ancre sous les rochers blancs du cap de la Heve; et on avait pêché jusqu'à midi, puis somméillé, puis repêché, sans rien prendre, et le père Roland, comprenant un peu tard que Mme Rosemilly n'aimait et n'appréciait en vérité que la promenade en mer, et voyant que ses lignes ne tressaillaient plus, avait jeté, dans un mouvement d'impatience irraisonnée, un zut énergique qui s'adressait autant à la veuve indifférente qu'aux bêtes insaisissables. Maintenant il regardait le poisson capturé, son poisson, avec une joie vibrante d'avare; puis il leva les yeux vers le ciel, remarqua que le soleil baissait:

--Eh bien! les enfants, dit-il, si nous revenions un peu?

Tous deux tirèrent leurs fils, les roulerent, accrocherent dans les bouchons de liège les hameçons nettoyes et attendirent.

Roland s'était levé pour interroger l'horizon à la façon d'un capitaine:

--Plus de vent, dit-il, on va ramer, les gars!

Et soudain, le bras allongé vers le nord, il ajouta:

--Tiens, tiens, le bateau de Southampton.

Sur la mer plate, tendue comme une étoffe bleue, immense, luisante, aux reflets d'or et de feu, s'élevait là-bas, dans la direction indiquée, un nuage noirâtre sur le ciel rose. Et on apercevait, au-dessous, le navire qui semblait tout petit de si loin.

Vers le sud on voyait encore d'autres fumées, nombreuses, venant toutes vers la jetée du Havre dont on distinguait à peine la ligne blanche et le phare, droit comme une corne sur le bout.

Roland demanda:

--N'est-ce pas aujourd'hui que doit entrer la \_Normandie\_?

Jean répondit:

--Oui, papa.

--Donne-moi ma longue vue, je crois que c'est elle, là-bas.

Le père déploya le tube de cuivre, l'ajusta contre son œil, chercha le point, et soudain, ravi d'avoir vu:

--Oui, oui, c'est elle, je reconnais ses deux cheminées. Voulez-vous regarder, madame Rosemilly?

Elle prit l'objet qu'elle dirigea vers le transatlantique lointain, sans parvenir sans doute à le mettre en face de lui, car elle ne distinguait rien, rien que du bleu, avec un cercle de couleur, un arc-en-ciel tout rond, et puis des choses bizarres, des espèces d'éclipses, qui lui faisaient tourner le cœur.

Elle dit en rendant la longue-vue:

--D'ailleurs je n'ai jamais su me servir de cet instrument-là. Ça mettait même en colère mon mari qui restait des heures à la fenêtre à regarder passer les navires.

Le père Roland, vexé, reprit:

--Ça doit tenir à un défaut de votre œil, car ma lunette est excellente.

Puis il l'offrit à sa femme:

--Veux-tu voir?

--Non, merci, je sais d'avance que je ne pourrais pas.

Mme Roland, une femme de quarante-huit ans et qui ne les portait pas, semblait jouir, plus que tout le monde, de cette promenade et de cette fin de jour.

Ses cheveux châtains commençaient seulement à blanchir. Elle avait un air calme et raisonnable, un air heureux et bon qui plaisait à voir.

Selon le mot de son fils Pierre, elle savait le prix de l'argent, ce qui ne l'empêchait point de goûter le charme du rêve. Elle aimait les lectures, les romans et les poésies, non pour leur valeur d'art, mais pour la songerie mélancolique et tendre qu'ils éveillaient en elle. Un vers, souvent banal, souvent mauvais, faisait vibrer la petite corde, comme elle disait, lui donnait la sensation d'un désir mystérieux presque réalisé. Et elle se complaisait à ces émotions légères qui troublaient un peu son âme bien tenue comme un livre de comptes.

Elle prenait, depuis son arrivée au Havre, un embonpoint assez visible qui alourdissait sa taille autrefois très souple et très mince.

Cette sortie en mer l'avait ravie. Son mari, sans être méchant, la rudoyait comme rudoyaient sans colère et sans haine les despotes en boutique pour qui commander équivaut à jurer. Devant tout étranger il se tenait, mais dans sa famille il s'abandonnait et se donnait des airs terribles, bien qu'il eût peur de tout le monde. Elle, par horreur du bruit, des scènes, des explications inutiles, cédait toujours et ne demandait jamais rien; aussi n'osait-elle plus, depuis bien longtemps, prier Roland de la promener en mer. Elle avait donc saisi avec joie cette occasion, et elle savourait ce plaisir rare et nouveau.

Depuis le départ elle s'abandonnait tout entière, tout son esprit et toute sa chair, à ce doux glissement sur l'eau. Elle ne pensait point, elle ne vagabondait ni dans les souvenirs ni dans les espérances, il lui semblait que son cœur flottait comme son corps sur quelque chose de moelleux, de fluide, de délicieux, qui la berçait et l'engourdissait.

Quand le père commanda le retour: "Allons, en place pour la nage!" elle sourit en voyant ses fils, ses deux grands fils, ôter leurs jaquettes et relever sur leurs bras nus les manches de leur chemise.

Pierre, le plus rapproché des deux femmes, prit l'aviron de tribord, Jean l'aviron de babord, et ils attendirent que le patron criât: "Avant partout!" car il tenait à ce que les manœuvres fussent exécutées régulièrement.

Ensemble, d'un même effort, ils laisserent tomber les rames puis se couchèrent en arrière en tirant de toutes leurs forces; et une lutte commença pour montrer leur vigueur. Ils étaient venus à la voile tout doucement, mais la brise était tombée et l'orgueil de mâles des deux frères s'éveilla tout à coup à la perspective de se mesurer l'un contre l'autre.

Quand ils allaient pêcher seuls avec le père, ils ramaient ainsi sans que personne gouvernât, car Roland préparait les lignes tout en surveillant la marche de l'embarcation, qu'il dirigeait d'un geste ou d'un mot: "Jean, mollis."—"A toi, Pierre, souque." Ou bien il disait: "Allons le \_un\_, allons le \_deux\_, un peu d'huile de bras." Celui qui revassait tirait plus fort, celui qui s'emballait devenait moins ardent, et le bateau se redressait.

Aujourd'hui ils allaient montrer leurs biceps. Les bras de Pierre étaient velus, un peu maigres, mais nerveux; ceux de Jean gras et blancs, un peu roses, avec une bosse de muscles qui roulait sous la peau.

Pierre eut d'abord l'avantage. Les dents serrées, le front plissé, les jambes tendues, les mains crispées sur l'aviron, il le faisait plier dans toute sa longueur à chacun de ses efforts; et la \_Perle\_ s'en venait vers la côte. Le père Roland, assis à l'avant afin de laisser tout le banc d'arrière aux deux femmes, s'époumonait à commander: "Doucement, le \_un\_—souque le \_deux\_." Le \_un\_ redoublait de rage et le \_deux\_ ne pouvait répondre à cette nage désordonnée.

Le patron, enfin, ordonna: "Stop!" Les deux rames se leverent ensemble, et Jean, sur l'ordre de son pere, tira seul quelques instants. Mais a partir de ce moment l'avantage lui resta; il s'animait, s'echauffait, tandis que Pierre, essouffle, epuise par sa crise de vigueur, faiblissait et haletait. Quatre fois de suite, le pere Roland fit stopper pour permettre a l'aïné de reprendre haleine et de redresser la barque derivant. Le docteur alors, le front en sueur, les joues pales, humilie et rageur, balbutiait:

--Je ne sais pas ce qui me prend, j'ai un spasme au coeur. J'etais tres bien parti, et cela m'a coupe les bras.

Jean demandait:

--Veux-tu que je tire seul avec les avirons de couple?

--Non, merci, cela passera.

La mere ennuyee disait:

--Voyons, Pierre, a quoi cela rime-t-il de se mettre dans un etat pareil, tu n'es pourtant pas un enfant.

Il haussait les epaules et recommençait a ramer.

Mme Rosemilly semblait ne pas voir, ne pas comprendre, ne pas entendre. Sa petite tete blonde, a chaque mouvement du bateau, faisait en arriere un mouvement brusque et joli qui soulevait sur les tempes ses fins cheveux.

Mais le pere Roland cria: "Tenez, voici le Prince-Albert qui nous rattrape." Et tout le monde regarda. Long, bas, avec ses deux cheminées inclinees en arriere et ses deux tambours jaunes, ronds comme des joues, le bateau de Southampton arrivait a toute vapeur, charge de passagers et d'ombrelles ouvertes. Ses roues rapides, bruyantes, battant l'eau qui retombait en ecume, lui donnaient un air de hate, un air de courrier presse; et l'avant tout droit coupait la mer en soulevant deux lames minces et transparentes qui glissaient le long des bords.

Quand il fut tout pres de la Perle, le pere Roland leva son chapeau, les deux femmes agiterent leurs mouchoirs, et une demi-douzaine d'ombrelles repondirent a ces saluts en se balancant vivement sur le paquebot qui s'eloigna, laissant derriere lui, sur la surface paisible et luisante de la mer, quelques lentes ondulations.

Et on voyait d'autres navires, coiffes aussi de fumee, accourant de tous les points de l'horizon vers la jetee courte et blanche qui les avalait comme une bouche, l'un apres l'autre. Et les barques de peche et les grands voiliers aux matures legeres glissant sur le ciel, trainees par d'imperceptibles remorqueurs, arrivaient tous, vite ou lentement, vers cet ogre devorant, qui de temps en temps, semblait repu, et rejetait vers la pleine mer une autre flotte de paquebots, de bricks, de goelettes, de trois-mats charges de ramures emmelees. Les steamers hatifs s'enfuyaient a droite, a gauche, sur le ventre plat de l'Ocean, tandis que les batiments a voile, abandonnes par les mouches qui les avaient haies, demeuraient immobiles, tout en s'habillant, de la grande hune au petit perroquet, de toile blanche ou de toile brune qui semblait rouge au soleil couchant.

Mme Roland, les yeux mi-clos, murmura:

--Dieu! que c'est beau, cette mer!

Mme Rosemilly repondit, avec un soupir prolonge, qui n'avait cependant rien de triste:



--Oui, mais elle fait bien du mal quelquefois.

Roland s'ecria:

--Tenez, voici la \_Normandie\_ qui se presente a l'entree. Est-elle grande, hein?

Puis il expliqua la cote en face, la-bas, la-bas, de l'autre cote de l'embouchure de la Seine--vingt kilometres, cette embouchure--disait-il. Il montra Villerville, Trouville, Houlgate, Luc, Arromanches, la riviere de Caen, et les roches du Calvados qui rendent la navigation dangereuse jusqu'a Cherbourg. Puis il traita la question des bancs de sable de la Seine, qui se déplacent a chaque maree et mettent en defaut les pilotes de Quilleboeuf eux-memes, s'ils ne font pas tous les jours le parcours du chenal. Il fit remarquer comment le Havre separait la basse de la haute Normandie. En basse Normandie, la cote plate descendait en paturages, en prairies et en champs jusqu'a la mer. Le rivage de la haute Normandie, au contraire, etait droit, une grande falaise, decoupee, dentelee, superbe, faisant jusqu'a Dunkerque une immense muraille blanche dont toutes les echancures cachaient un village ou un port: Etretat, Fecamp, Saint-Valery, Le Treport, Dieppe, etc.

Les deux femmes ne l'ecoutaient point, engourdies par le bien-etre, emues par la vue de cet Ocean couvert de navires qui couraient comme des betes autour de leur taniere; et elles se taisaient, un peu ecrasees par ce vaste horizon d'air et d'eau, rendues silencieuses par ce coucher de soleil apaisant et magnifique. Seul, Roland parlait sans fin; il etait de ceux que rien ne trouble. Les femmes, plus nerveuses, sentent parfois, sans comprendre pourquoi, que le bruit d'une voix inutile est irritant comme une grossierete.

Pierre et Jean, calmes, ramaient avec lenteur; et la \_Perle\_ s'en allait vers le port, toute petite a cote des gros navires.

Quand elle toucha le quai, le matelot Papa-gris qui l'attendait, prit la main des dames pour les faire descendre; et on penetra dans la ville. Une foule nombreuse, tranquille, la foule qui va chaque jour aux jetees a l'heure de la pleine mer, rentrait aussi.

Mmes Roland et Rosemilly marchaient devant, suivies des trois hommes. En montant la rue de Paris elles s'arretaient parfois devant un magasin de modes ou d'orfevrerie pour contempler un chapeau ou bien un bijou; puis elles repartaient apres avoir echange leurs idees.

Devant la place de la Bourse, Roland contempla, comme il faisait chaque jour, le bassin du Commerce plein de navires, prolonge par d'autres bassins, ou les grosses coques, ventre a ventre, se touchaient sur quatre ou cinq rangs. Tous les mats innombrables; sur une etendue de plusieurs kilometres de quais, tous les mats avec les vergues, les fleches, les cordages, donnaient a cette ouverture au milieu de la ville l'aspect d'un grand bois mort. Au-dessus de cette foret sans feuilles, les goelands tournoyaient, epiant pour s'abattre, comme une pierre qui tombe, tous les debris jetes a l'eau; et un mousse, qui rattachait une poulie a l'extremite d'un cacatois, semblait monte la pour chercher des nids.

--Voulez-vous diner avec nous sans ceremonie aucune, afin de finir ensemble la journee? demanda Mme Roland a Mme Rosemilly.

--Mais oui, avec plaisir; j'accepte aussi sans ceremonie. Ce serait triste de rentrer toute seule ce soir.

Pierre, qui avait entendu et que l'indifference de la jeune femme commencait a froisser, murmura: "Bon, voici la veuve qui s'incrute,

maintenant." Depuis quelques jours il l'appelait "la veuve". Ce mot, sans rien exprimer, agaçait Jean rien que par l'intonation, qui lui paraissait méchante et blessante.

Et les trois hommes ne prononcèrent plus un mot jusqu'au seuil de leur logis. C'était une maison étroite, composée d'un rez-de-chaussée et de deux petits étages, rue Belle-Normande. La bonne, Josephine, une fillette de dix-neuf ans, servante campagnarde à bon marché, qui possédait à l'excès l'air étonné et bestial des paysans, vint ouvrir, referma la porte, monta derrière ses maîtres jusqu'au salon qui était au premier, puis elle dit:

--Il est venu un monsieur trois fois.

Le père Roland, qui ne lui parlait pas sans hurler et sans sacrer, cria:

--Qui ça est venu, nom d'un chien?

Elle ne se troublait jamais des éclats de voix de son maître, et elle reprit:

--Un monsieur d'chez l'notaire.

--Quel notaire?

--D'chez monsieur Canu, donc.

--Et qu'est-ce qu'il a dit, ce monsieur?

--Qu' monsieur Canu y viendrait en personne dans la soirée.

Me Lecanu était le notaire et un peu l'ami du père Roland, dont il faisait les affaires. Pour qu'il eût annoncé sa visite dans la soirée, il fallait qu'il s'agisse d'une chose urgente et importante; et les quatre Roland se regardèrent, troubles par cette nouvelle comme le sont les gens de fortune modeste à toute intervention d'un notaire, qui éveille une foule d'idées de contrats, d'héritages, de procès, de choses désirables ou redoutables. Le père, après quelques secondes de silence, murmura:

--Qu'est-ce que cela peut vouloir dire?

Mme Rosemilly se mit à rire:

--Allez, c'est un héritage. J'en suis sûre. Je porte bonheur.

Mais ils n'espéraient la mort de personne qui put leur laisser quelque chose.

Mme Roland, douée d'une excellente mémoire pour les parentes, se mit aussitôt à rechercher toutes les alliances du côté de son mari et du sien, à remonter les filiations, à suivre les branches des cousinages.

Elle demandait, sans avoir même ôté son chapeau:

--Dis donc, père (elle appelait son mari "père" dans la maison, et quelquefois "monsieur Roland" devant les étrangers), dis donc, père, te rappelles-tu qui a épousé Joseph Lebru, en secondes noces?

--Oui, une petite Dumenil, la fille d'un papetier.

--En a-t-il eu des enfants?

--Je crois bien, quatre ou cinq, au moins.

--Non. Alors il n'y a rien par là.

Déjà elle s'animait à cette recherche, elle s'attachait à cette espérance d'un peu d'aisance leur tombant du ciel. Mais Pierre, qui aimait beaucoup sa mère, qui la savait un peu rêveuse, et qui craignait une désillusion, un petit chagrin, une petite tristesse, si la nouvelle, au lieu d'être bonne, était mauvaise, l'arrêta.

--Ne t'emballe pas, maman, il n'y a plus d'oncle d'Amérique! Moi, je croirais bien plutôt qu'il s'agit d'un mariage pour Jean.

Tout le monde fut surpris à cette idée, et Jean demeura un peu froissé que son frère eût parlé de cela devant Mme Rosemilly.

--Pourquoi pour moi plutôt que pour toi? La supposition est très contestable. Tu es l'aîné; c'est donc à toi qu'on aurait songé d'abord. Et puis, moi, je ne veux pas me marier.

Pierre ricana:

--Tu es donc amoureux?

L'autre, mécontent, répondit:

--Est-il nécessaire d'être amoureux pour dire qu'on ne veut pas encore se marier?

--Ah! bon, le "encore" corrige tout; tu attends.

--Admets que j'attends, si tu veux.

Mais le père Roland, qui avait écouté et réfléchi, trouva tout à coup la solution la plus vraisemblable.

--Parbleu! nous sommes bien bêtes de nous creuser la tête. Maître Lecanu est notre ami, il sait que Pierre cherche un cabinet de médecin, et Jean un cabinet d'avocat, il a trouvé à caser l'un de vous deux.

C'était tellement simple et probable que tout le monde en fut d'accord.

--C'est servi, dit la bonne.

Et chacun gagna sa chambre afin de se laver les mains avant de se mettre à table.

Dix minutes plus tard, ils dinaient dans la petite salle à manger, au rez-de-chaussée.

On ne parla guère tout d'abord; mais, au bout de quelques instants, Roland s'étonna de nouveau de cette visite du notaire.

--En somme, pourquoi n'a-t-il pas écrit, pourquoi a-t-il envoyé trois fois son clerc, pourquoi vient-il lui-même?

Pierre trouvait cela naturel.

--Il faut sans doute une réponse immédiate; et il a peut-être à nous communiquer des clauses confidentielles qu'on n'aime pas beaucoup écrire.

Mais ils demeuraient préoccupés et un peu ennuyés tous les quatre d'avoir invité cette étrangère qui générait leur discussion et les résolutions à prendre.

Ils venaient de remonter au salon quand le notaire fut annoncé.

Roland s'elanca.

--Bonjour, cher maitre.

Il donnait comme titre a M. Lecanu le "maitre" qui precede le nom de tous les notaires.

Mme Rosemilly se leva:

--Je m'en vais, je suis tres fatiguee.

On tenta faiblement de la retenir; mais elle n'y consentit point et elle s'en alla sans qu'un des trois hommes la reconduisit, comme on le faisait toujours.

Mme Roland s'empressa pres du nouveau venu:

--Une tasse de cafe, Monsieur?

--Non, merci, je sors de table.

--Une tasse de the, alors?

--Je ne dis pas non, mais un peu plus tard, nous allons d'abord parler affaires.

Dans le profond silence qui suivit ces mots on n'entendit plus que le mouvement rythme de la pendule et, a l'etage au-dessous, le bruit des casseroles laves par la bonne trop bete meme pour ecouter aux portes.

Le notaire reprit:

--Avez-vous connu a Paris un certain M. Marechal, Leon Marechal?

M. et Mme Roland pousserent la meme exclamation: Je crois bien!

--C'etait un de vos amis?

Roland declara:

--Le meilleur, Monsieur, mais un Parisien enrage; il ne quitte pas le boulevard. Il est chef de bureau aux finances. Je ne l'ai plus revu depuis mon depart de la capitale. Et puis nous avons cesse de nous ecrire. Vous savez, quand on vit loin l'un de l'autre....

Le notaire reprit gravement:

--M. Marechal est decede!

L'homme et la femme eurent ensemble ce petit mouvement de surprise triste, feint ou vrai, mais toujours prompt, dont on accueille ces nouvelles.

M. Lecanu continua:

--Mon confrere de Paris vient de me communiquer la principale disposition de son testament par laquelle il institue votre fils Jean, M. Jean Roland, son legataire universel.

L'etonnement fut si grand qu'on ne trouvait pas un mot a dire.

Mme Roland, la premiere, dominant son emotion, balbutia:

--Mon Dieu, ce pauvre Leon ... notre pauvre ami ... mon Dieu ... mon

Dieu ... mort!...

Des larmes apparurent dans ses yeux, ces larmes silencieuses des femmes, gouttes de chagrin venues de l'ame qui coulent sur les joues et semblent si douloureuses, etant si claires.

Mais Roland songeait moins a la tristesse de cette perte qu'a l'esperance annoncee. Il n'osait cependant interroger tout de suite sur les clauses de ce testament, et sur le chiffre de la fortune; et il demanda, pour arriver a la question interessante:

--De quoi est-il mort, ce pauvre Marechal?

M. Lecanu l'ignorait parfaitement.

--Je sais seulement, disait-il, que, decede sans heritiers directs, il laisse toute sa fortune, une vingtaine de mille francs de rentes en obligations trois pour cent, a votre second fils, qu'il a vu naitre, grandir, et qu'il juge digne de ce legs. A defaut d'acceptation de la part de M. Jean, l'heritage irait aux enfants abandonnes.

Le pere Roland deja ne pouvait plus dissimuler sa joie et il s'ecria:

--Sacristi! voila une bonne pensee du coeur. Moi, si je n'avais pas eu de descendant, je ne l'aurais certainement point oublie non plus, ce brave ami!

Le notaire souriait:

--J'ai ete bien aise, dit-il, de vous annoncer moi-meme la chose. Ca fait toujours plaisir d'apporter aux gens une bonne nouvelle.

Il n'avait point du tout songe que cette bonne nouvelle etait la mort d'un ami, du meilleur ami du pere Roland, qui venait lui-meme d'oublier subitement cette intimite annoncee tout a l'heure avec conviction.

Seuls, Mme Roland et ses fils gardaient une physionomie triste. Elle pleurait toujours un peu, essuyant ses yeux avec son mouchoir qu'elle appuyait ensuite sur sa bouche pour comprimer de gros soupirs.

Le docteur murmura:

--C'etait un brave homme, bien affectueux. Il nous invitait souvent a diner, mon frere et moi.

Jean, les yeux grands ouverts et brillants, prenait d'un geste familier sa belle barbe blonde dans sa main droite, et l'y faisait glisser, jusqu'aux derniers poils, comme pour l'allonger et l'amincir.

Il remua deux fois les levres pour prononcer aussi une phrase convenable, et, apres avoir longtemps cherche, il ne trouva que ceci:

--Il m'aimait bien, en effet, il m'embrassait toujours quand j'allais le voir.

Mais la pensee du pere galopait; elle galopait autour de cet heritage annonce, acquis deja, de cet argent cache derriere la porte et qui allait entrer tout a l'heure, demain, sur un mot d'acceptation.

Il demanda:

--Il n'y a pas de difficultes possibles? ... pas de proces? ... pas de contestations?...

Me Lecanu semblait tranquille:

--Non, mon confrere de Paris me signale la situation comme tres nette. Il ne nous faut que l'acceptation de M. Jean.

--Parfait, alors ... et la fortune est bien claire?

--Tres claire.

--Toutes les formalites ont ete remplies?

--Toutes.

Soudain, l'ancien bijoutier eut un peu honte, une honte vague, instinctive et passagere de sa hate a se renseigner, et il reprit:

--Vous comprenez bien que si je vous demande immediatement toutes ces choses, c'est pour eviter a mon fils des desagrement qu'il pourrait ne pas prevoir. Quelquefois il y a des dettes, une situation embarrassee, est-ce que je sais, moi? et on se fourre dans un roncier inextricable. En somme, ce n'est pas moi qui herite, mais je pense au petit avant tout.

Dans la famille on appelait toujours Jean "le petit", bien qu'il fut beaucoup plus grand que Pierre.

Mme Roland, tout a coup, parut sortir d'un reve, se rappeler une chose lointaine, presque oubliee, qu'elle avait entendue autrefois, dont elle n'etait pas sure d'ailleurs, et elle balbutia:

--Ne disiez-vous point que notre pauvre Marechal avait laisse sa fortune a mon petit Jean?

--Oui, Madame.

Elle reprit alors simplement:

--Cela me fait grand plaisir, car cela prouve qu'il nous aimait.

Roland s'etait leve:

--Voulez-vous, cher maitre, que mon fils signe tout de suite l'acceptation?

--Non ... non ... monsieur Roland. Demain, demain, a mon etude, a deux heures, si cela vous convient.

--Mais oui, mais oui, je crois bien!

Alors, Mme Roland qui s'etait levee aussi, et qui souriait, apres les larmes, fit deux pas vers le notaire, posa sa main sur le dos de son fauteuil, et le couvrant d'un regard attendri de mere reconnaissante, elle demanda:

--Et cette tasse de the, monsieur Lecanu?

--Maintenant, je veux bien, Madame, avec plaisir.

La bonne appelee apporta d'abord des gateaux secs en de profondes boites de fer-blanc, ces fades et cassantes patisseries anglaises qui semblent cuites pour des becs de perroquet et soudees en des caisses de metal pour des voyages autour du monde. Elle alla chercher ensuite des serviettes grises, pliees en petits carres, ces serviettes a the qu'on ne lave jamais dans les familles besoigneuses. Elle revint une troisieme fois avec le sucrier et les tasses; puis elle ressortit pour faire chauffer l'eau. Alors on attendit.

Personne ne pouvait parler; on avait trop a penser, et rien a dire.  
Seule Mme Roland cherchait des phrases banales. Elle raconta la partie de peche, fit l'eloge de la \_Perle\_ et de Mme Rosemilly.

--Charmante, charmante, repetait le notaire.

Roland, les reins appuyes au marbre de la cheminee, comme en hiver, quand le feu brule, les mains dans ses poches et les levres remuantes comme pour siffler, ne pouvait plus tenir en place, torture du desir imperieux de laisser sortir toute sa joie.

Les deux freres, en deux fauteuils pareils, les jambes croisees de la meme facon, a droite et a gauche du gueridon central, regardaient fixement devant eux, en des attitudes semblables, pleines d'expressions differentes.

Le the parut enfin. Le notaire prit, sucra et but sa tasse, apres avoir emiette dedans une petite galette trop dure pour etre croquee; puis il se leva, serra les mains et sortit.

--C'est entendu, repetait Roland, demain, chez vous, a deux heures.

--C'est entendu, demain, deux heures. Jean n'avait pas dit un mot.

Apres ce depart il y eut encore un silence, puis le pere Roland vint taper de ses deux mains ouvertes sur les deux epaules de son jeune fils en criant:

--Eh bien! sacre veinard, tu ne m'embrasses pas?

Alors Jean eut un sourire, et il embrassa son pere en disant:

--Cela ne m'apparaissait pas comme indispensable.

Mais le bonhomme ne se possedait plus d'allegresse. Il marchait, jouait du piano sur les meubles avec ses ongles maladroits, pivotait sur ses talons, et repetait:

--Quelle chance! quelle chance! En voila une, de chance!

Pierre demanda:

--Vous le connaissiez donc beaucoup, autrefois, ce Marechal?

Le pere repondit:

--Parbleu, il passait toutes ses soirees a la maison; mais tu te rappelles bien qu'il allait te prendre au college, les jours de sortie, et qu'il t'y reconduisait souvent apres diner. Tiens, justement, le matin de la naissance de Jean, c'est lui qui est alle chercher le medecin! Il avait dejeune chez nous quand ta mere s'est trouvee souffrante. Nous avons compris tout de suite de quoi il s'agissait, et il est parti en courant. Dans sa hate il a pris mon chapeau au lieu du sien. Je me rappelle cela parce que nous en avons beaucoup ri, plus tard. Il est meme probable qu'il s'est souvenu de ce detail au moment de mourir; et comme il n'avait aucun heritier il s'est dit: "Tiens, j'ai contribue a la naissance de ce petit-la, je vais lui laisser ma fortune." Mme Roland, enfoncee dans une bergere, semblait partie en ses souvenirs. Elle murmura, comme si elle pensait tout haut:

--Ah! c'etait un brave ami, bien devoue, bien fidele, un homme rare, par le temps qui court.

Jean s'etait leve:

--Je vais faire un bout de promenade, dit-il.

Son pere s'etonna, voulut le retenir, car ils avaient a causer, a faire des projets, a arreter des resolutions. Mais le jeune homme s'obstina, pretextant un rendez-vous. On aurait d'ailleurs tout le temps de s'entendre bien avant d'etre en possession de l'heritage.

Et il s'en alla, car il desirait etre seul, pour reflechir. Pierre, a son tour, declara qu'il sortait, et suivit son frere, apres quelques minutes.

Des qu'il fut en tete a tete avec sa femme, le pere Roland la saisit dans ses bras, l'embrassa dix fois sur chaque joue, et, pour repondre a un reproche qu'elle lui avait souvent adresse:

--Tu vois, ma cherie, que cela ne m'aurait servi a rien de rester a Paris plus longtemps, de m'esquinter pour les enfants, au lieu de venir ici refaire ma sante, puisque la fortune nous tombe du ciel.

Elle etait devenue toute serieuse:

--Elle tombe du ciel pour Jean, dit-elle, mais Pierre?

--Pierre! mais il est docteur, il en gagnera ... de l'argent ... et puis son frere fera bien quelque chose pour lui.

--Non. Il n'accepterait pas. Et puis cet heritage est a Jean, rien qu'a Jean. Pierre se trouve ainsi tres desavantage.

Le bonhomme semblait perplexe:

--Alors, nous lui laisserons un peu plus par testament, nous.

--Non. Ce n'est pas tres juste non plus.

Il s'ecria:

--Ah! bien alors, zut! Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, moi? Tu vas toujours chercher un tas d'idees desagreables. Il faut que tu gates tous mes plaisirs. Tiens, je vais me coucher. Bonsoir. C'est egal, en voila une veine, une rude veine!

Et il s'en alla, enchante, malgre tout, et sans un mot de regret pour l'ami mort si genereusement.

Mme Roland se remit a songer devant la lampe qui charbonnait.

II

Des qu'il fut dehors, Pierre se dirigea vers la rue de Paris, la principale rue du Havre, eclairee, animee, bruyante. L'air un peu frais des bords de mer lui caressait la figure, et il marchait lentement, la canne sous le bras, les mains derriere le dos.

Il se sentait mal a l'aise, alourdi, mecontent comme lorsqu'on a recu quelque facheuse nouvelle. Aucune pensee precise ne l'affligeait et il n'aurait su dire tout d'abord d'ou lui venait cette pesanteur de l'ame et cet engourdissement du corps. Il avait mal quelque part, sans savoir ou; il portait en lui un petit point douloureux, une de ces presque insensibles meurtrissures dont on ne trouve pas la place, mais qui genent, fatiguent, attristent, irritent, une souffrance inconnue et



legere, quelque chose comme une graine de chagrin.

Lorsqu'il arriva place du Theatre, il se sentit attire par les lumieres du cafe Tortoni, et il s'en vint lentement vers la facade illuminee; mais au moment d'entrer, il songea qu'il allait trouver la des amis, des connaissances, des gens avec qui il faudrait causer; et une repugnance brusque l'envahit pour cette banale camaraderie des demi-tasses et des petits verres. Alors, retournant sur ses pas, il revint prendre la rue principale qui le conduisait vers le port.

Il se demandait: "Ou irais-je bien?" cherchant un endroit qui lui plut, qui fut agreable a son etat d'esprit. Il n'en trouvait pas, car il s'irritait d'etre seul, et il n'aurait voulu rencontrer personne.

En arrivant sur le grand quai, il hesita encore une fois, puis tourna vers la jetee; il avait choisi la solitude.

Comme il frolait un banc sur le brise-lames, il s'assit, deja las de marcher et degoute de sa promenade avant meme de l'avoir faite.

Il se demanda: "Qu'ai-je donc ce soir?" Et il se mit a chercher dans son souvenir quelle contrariete avait pu l'atteindre, comme on interroge un malade pour trouver la cause de sa fièvre.

Il avait l'esprit excitable et reflechi en meme temps, il s'emballait, puis raisonnait, approuvait ou blamait ses elans; mais chez lui la nature premiere demeurait en dernier lieu la plus forte, et l'homme sensitif dominait toujours l'homme intelligent.

Donc il cherchait d'ou lui venait cet enervement, ce besoin de mouvement sans avoir envie de rien, ce desir de rencontrer quelqu'un pour n'etre pas du meme avis, et aussi ce degout pour les gens qu'il pourrait voir et pour les choses qu'ils pourraient lui dire.

Et il se posa cette question: "Serait-ce l'heritage de Jean?"

Oui, c'etait possible, apres tout. Quand le notaire avait annonce cette nouvelle, il avait senti son coeur battre un peu plus fort. Certes, on n'est pas toujours maitre de soi, et on subit des emotions spontanees et persistantes, contre lesquelles on lutte en vain.

Il se mit a reflechir profondement a ce probleme physiologique de l'impression produite par un fait sur l'etre instinctif et creant en lui un courant d'idees et de sensations douloureuses ou joyeuses, contraires a celles que desire, qu'appelle, que juge bonnes et saines l'etre pensant, devenu superieur a lui-meme par la culture de son intelligence.

Il cherchait a concevoir l'etat d'ame du fils qui herite d'une grosse fortune, qui va gouter, grace a elle, beaucoup de joies desirees depuis longtemps et interdites par l'avarice d'un pere, aime pourtant, et regrette.

Il se leva et se remit a marcher vers le bout de la jetee. Il se sentait mieux, content d'avoir compris, de s'etre surpris lui-meme, d'avoir devoile l'autre qui est en nous.

--Donc j'ai ete jaloux de Jean, pensait-il.

C'est vraiment assez bas, cela! J'en suis sur maintenant, car la premiere idee qui m'est venue est celle de son mariage avec Mme Rosemilly. Je n'aime pourtant pas cette petite dinde raisonnable, bien faite pour degouter du bon sens et de la sagesse. C'est donc de la jalousie gratuite, l'essence meme de la jalousie, celle qui est parce qu'elle est! Faut soigner cela!

Il arrivait devant le mat des signaux qui indique la hauteur de l'eau dans le port, et il alluma une allumette pour lire la liste des navires signales au large et devant entrer a la prochaine maree. On attendait des steamers du Bresil, de la Plata, du Chili et du Japon, deux bricks danois, une goelette norvegienne et un vapeur turc, ce qui surprit Pierre autant que s'il avait lu "un vapeur suisse"; et il apercut dans une sorte de songe bizarre un grand vaisseau couvert d'hommes en turban, qui montaient dans les cordages avec de larges pantalons.

--Que c'est bete, pensait-il; le peuple turc est pourtant un peuple marin.

Ayant fait encore quelques pas, il s'arreta pour contempler la rade. Sur sa droite, au-dessus de Sainte-Adresse, les deux phares electriques du cap de la Heve, semblables a deux cyclopes monstrueux et jumeaux, jetaient sur la mer leurs longs et puissants regards. Partis des deux foyers voisins, les deux rayons paralleles, pareils aux queues geantes de deux cometes, descendaient, suivant une pente droite et demesuree, du sommet de la cote au fond de l'horizon. Puis sur les deux jetees, deux autres feux, enfants de ces colosses, indiquaient l'entree du Havre; et la-bas, de l'autre cote de la Seine, on en voyait d'autres encore, beaucoup d'autres, fixes ou clignotants, a eclats et a eclipses, s'ouvrant et se fermant comme des yeux, les yeux des ports, jaunes, rouges, verts, guettant la mer obscure couverte de navires, les yeux vivants de la terre hospitaliere disant, rien que par le mouvement mecanique invariable et regulier de leurs paupieres: "C'est moi. Je suis Trouville, je suis Honfleur, je suis la riviere de Pont-Audemer." Et dominant tous les autres, si haut que, de si loin, on le prenait pour une planete, le phare aerien d'Etouville montrait la route de Rouen, a travers les bancs de sable de l'embouchure du grand fleuve.

Puis sur l'eau profonde, sur l'eau sans limites, plus sombre que le ciel, on croyait voir, ca et la, des etoiles. Elles tremblotaient dans la brume nocturne, petites, proches ou lointaines, blanches, vertes ou rouges aussi. Presque toutes etaient immobiles, quelques-unes, cependant, semblaient courir; c'etaient les feux des batiments a l'ancre attendant la maree prochaine, ou des batiments en marche venant chercher un mouillage.

Juste a ce moment la lune se leva derriere la ville; et elle avait l'air du phare enorme et divin, allume dans le firmament pour guider la flotte infinie des vraies etoiles.

Pierre murmura, presque a haute voix: "Voila, et nous nous faisons de la bile pour quatre sous!"

Tout pres de lui soudain, dans la tranchee large et noire ouverte entre les jetees, une ombre, une grande ombre fantastique, glissa. S'etant penche sur le parapet de granit, il vit une barque de peche qui rentrait, sans un bruit de voix, sans un bruit de flot, sans un bruit d'aviron, doucement poussee par sa haute voile brune tendue a la brise du large.

Il pensa: "Si on pouvait vivre la-dessus, comme on serait tranquille, peut-etre!" Puis ayant fait encore quelques pas, il apercut un homme assis a l'extremite du mole.

Un reveur, un amoureux, un sage, un heureux ou un triste? Qui etait-ce? Il s'approcha, curieux, pour voir la figure de ce solitaire; et il reconnut son frere.

--Tiens, c'est toi, Jean?

--Tiens ... Pierre ... Qu'est-ce que tu viens faire ici?

--Mais je prends l'air. Et toi?

Jean se mit a rire:

--Je prends l'air egalement.

Et Pierre s'assit a cote de son frere.

--Hein, c'est rudement beau?

--Mais oui.

Au son de la voix il comprit que Jean n'avait rien regarde; il reprit:

--Moi, quand je viens ici, j'ai des desirs fous de partir, de m'en aller avec tous ces bateaux, vers le nord ou vers le sud. Songe que ces petits feux, la-bas, arrivent de tous les coins du monde, des pays aux grandes fleurs et aux belles filles pales ou cuivrees, des pays aux oiseaux-mouches, aux elephants, aux lions libres, aux rois negres, de tous les pays qui sont nos contes de fees a nous qui ne croyons plus a la Chatte blanche ni a la Belle au bois dormant. Ce serait rudement chic de pouvoir s'offrir une promenade par la-bas; mais voila, il faudrait de l'argent, beaucoup....

Il se tut brusquement, songeant que son frere l'avait maintenant, cet argent, et que delivre de tout souci, delivre du travail quotidien, libre, sans entraves, heureux, joyeux, il pouvait aller ou bon lui semblerait, vers les blondes Suedoises ou les brunes Havanaises.

Puis une de ces pensees involontaires, frequentes chez lui, si brusques, si rapides qu'il ne pouvait ni les prevoir, ni les arreter, ni les modifier, venues, semblait-il, d'une seconde ame independante et violente, le traversa: "Bah! il est trop niais, il epousera la petite Rosemilly."

Il s'etait leve.

--Je te laisse rever d'avenir; moi, j'ai besoin de marcher.

Il serra la main de son frere, et reprit avec un accent tres cordial:

--Eh bien, mon petit Jean, te voila riche! Je suis bien content de t'avoir rencontre tout seul ce soir, pour te dire combien cela me fait plaisir, combien je te felicite, et combien je t'aime.

Jean d'une nature douce et tendre, tres emu, balbutiait:

--Merci ... merci ... mon bon Pierre, merci.

Et Pierre s'en retourna, de son pas lent, la canne sous le bras, les mains derriere le dos.

Lorsqu'il fut rentre dans la ville, il se demanda de nouveau ce qu'il ferait, mecontent de cette promenade ecourtee; d'avoir ete prive de la mer par la presence de son frere.

Il eut une inspiration: "Je vais boire un verre de liqueur chez le pere Marowsko"; et il remonta vers le quartier d'Ingouville.

Il avait connu le pere Marowsko dans les hopitaux, a Paris. C'etait un vieux Polonais, refugie politique, disait-on, qui avait eu des histoires terribles la-bas, et qui etait venu exercer en France, apres nouveaux examens, son metier de pharmacien. On ne savait rien de sa vie passee; aussi des legendes avaient-elles couru parmi les internes, les externes, et plus tard parmi les voisins. Cette reputation de conspirateur

redoutable, de nihiliste, de regicide, de patriote pret a tout, echappe a la mort par miracle, avait seduit l'imagination aventureuse et vive de Pierre Roland; et il etait devenu l'ami du vieux Polonais, sans avoir jamais obtenu de lui, d'ailleurs, aucun aveu sur son existence ancienne. C'etait encore grace au jeune medecin que le bonhomme etait venu s'etablir au Havre, comptant sur une belle clientele que le nouveau docteur lui fournirait.

En attendant il vivait pauvrement dans sa modeste pharmacie, en vendant des remedes aux petits bourgeois et aux ouvriers de son quartier.

Pierre allait souvent le voir apres diner et causer une heure avec lui, car il aimait la figure calme et la rare conversation de Marowsko, dont il jugeait profonds les longs silences.

Un seul bec de gaz brulait au-dessus du comptoir charge de fioles. Ceux de la devanture n'avaient point ete allumes, par economie. Derriere ce comptoir, assis sur une chaise et les jambes allongees l'une sur l'autre, un vieux homme chauve, avec un grand nez d'oiseau qui, continuant son front degami, lui donnait un air triste de perroquet, dormait profondement, le menton sur la poitrine.

Au bruit du timbre il s'eveilla, se leva, et reconnaissant le docteur, vint au-devant de lui, les mains tendues.

Sa redingote noire, tiguee de taches d'acides et de sirops, beaucoup trop vaste pour son corps maigre et petit, avait un aspect d'antique soutane; et l'homme parlait avec un fort accent polonais qui donnait a sa voix fluette quelque chose d'enfantin, un zezaiement et des intonations de jeune etre qui commence a prononcer.

Pierre s'assit et Marowsko demanda:

--Quoi de neuf, mon cher docteur?

--Rien. Toujours la meme chose partout.

--Vous n'avez pas l'air gai, ce soir.

--Je ne le suis pas souvent.

--Allons, allons, il faut secouer cela. Voulez-vous un verre de liqueur?

--Oui, je veux bien.

--Alors je vais vous faire gouter une preparation nouvelle. Voila deux mois que je cherche a tirer quelque chose de la groseille, dont on n'a fait jusqu'ici que du sirop ... eh bien! j'ai trouve ... j'ai trouve ... une bonne liqueur, tres bonne, tres bonne.

Et ravi, il alla vers une armoire, l'ouvrit et choisit une fiole qu'il apporta. Il remuait et agissait par gestes courts, jamais complets, jamais il n'allongeait le bras tout a fait, n'ouvrait toutes grandes les jambes, ne faisait un mouvement entier et definitif. Ses idees semblaient pareilles a ses actes; il les indiquait, les promettait, les esquissait, les suggerait, mais ne les enoncait pas.

Sa plus grande preoccupation dans la vie semblait etre d'ailleurs la preparation des sirops et des liqueurs. "Avec un bon sirop ou une bonne liqueur, on fait fortune", disait-il souvent.

Il avait invente des centaines de preparations sucrees sans parvenir a en lancer une seule. Pierre affirmait que Marowsko le faisait penser a Marat.

Deux petits verres furent pris dans l'arriere-boutique et apportés sur la planche aux préparations; puis les deux hommes examinèrent en l'élevant vers le gaz la coloration du liquide.

--Joli rubis! déclara Pierre.

--N'est-ce pas?

La vieille tête de perroquet du Polonais semblait ravie.

Le docteur goûta, savoura, réfléchit, goûta de nouveau, réfléchit encore et se prononça:

--Très bon, très bon, et très neuf comme saveur, une trouvaille, mon cher!

--Ah! vraiment, je suis bien content.

Alors Marowski demanda conseil pour baptiser la liqueur nouvelle; il voulait l'appeler "essence de groseille", ou bien "fine groseille", ou bien "groselia", ou bien "groseline".

Pierre n'approuvait aucun de ces noms.

Le vieux eut une idée:

--Ce que vous avez dit tout à l'heure est très bon, très bon: "Joli rubis."

Le docteur contesta encore la valeur de ce nom, bien qu'il l'eût trouvé, et il conseilla simplement "groseillette", que Marowski déclara admirable.

Puis ils se turent et demeurèrent assis quelques minutes, sans prononcer un mot, sous l'unique bec de gaz.

Pierre, enfin, presque malgré lui:

--Tiens, il nous est arrivé une chose assez bizarre, ce soir. Un des amis de mon père, en mourant, a laissé sa fortune à mon frère.

Le pharmacien sembla ne pas comprendre tout de suite, mais, après avoir songé, il espéra que le docteur hériterait par moitié. Quand la chose eut été bien expliquée, il parut surpris et fâché; et pour exprimer son mécontentement de voir son jeune ami sacrifié, il répéta plusieurs fois:

--Ça ne fera pas un bon effet.

Pierre, que son énervement reprenait, voulut savoir ce que Marowski entendait par cette phrase.--Pourquoi cela ne ferait-il pas un bon effet? Quel mauvais effet pouvait résulter de ce que son frère hériterait la fortune d'un ami de la famille?

Mais le bonhomme circonspect ne s'expliqua pas davantage.

--Dans ce cas-là on laisse aux deux frères également, je vous dis que ça ne fera pas un bon effet.

Et le docteur, impatiente, s'en alla, rentra dans la maison paternelle et se coucha.

Pendant quelque temps, il entendit Jean qui marchait doucement dans la chambre voisine, puis il s'endormit après avoir bu deux verres d'eau.

Le docteur se reveilla le lendemain avec la resolution bien arretee de faire fortune.

Plusieurs fois deja il avait pris cette determination sans en poursuivre la realite. Au debut de toutes ses tentatives de carriere nouvelle, l'espoir de la richesse vite acquise soutenait ses efforts et sa confiance jusqu'au premier obstacle, jusqu'au premier echec qui le jetait dans une voie nouvelle.

Enfoncé dans son lit entre les draps chauds, il meditait. Combien de medecins etaient devenus millionnaires en peu de temps! Il suffisait d'un grain de savoir-faire, car, dans le cours de ses etudes, il avait pu apprecier les plus celebres professeurs, et il les jugeait des anes. Certes il valait autant qu'eux, sinon mieux. S'il parvenait par un moyen quelconque a capter la clientele elegante et riche du Havre, il pouvait gagner cent mille francs par an avec facilite. Et il calculait, d'une facon precise, les gains assures. Le matin il sortirait, il irait chez ses malades. En prenant la moyenne, bien faible, de dix par jour, a vingt francs l'un, cela lui ferait, au minimum, soixante-douze mille francs par an, meme soixante-quinze mille, car le chiffre de dix malades etait inferieur a la realisation certaine. Apres midi, il recevrait dans son cabinet une autre moyenne de dix visiteurs a dix francs, soit trente-six mille francs. Voila donc cent vingt mille francs, chiffre rond. Les clients anciens et les amis qu'il irait voir a dix francs et qu'il recevrait a cinq francs feraient peut-etre sur ce total une legere diminution compensee par les consultations avec d'autres medecins et par tous les petits benefices courants de la profession. Rien de plus facile que d'arriver la avec de la reclame habile, des echos dans le \_Figaro\_ indiquant que le corps scientifique parisien avait les yeux sur lui, s'interessait a des cures surprenantes entreprises par le jeune et modeste savant havrais. Et il serait plus riche que son frere, plus riche et celebre, et content de lui-meme, car il ne devrait sa fortune qu'a lui; et il se montrerait genereux pour ses vieux parents, justement fiers de sa renommee. Il ne se marierait pas, ne voulant point encombrer son existence d'une femme unique et genante, mais il aurait des maitresses parmi ses clientes les plus jolies.

Il se sentait si sur du succes, qu'il sauta hors du lit comme pour le saisir tout de suite, et il s'habilla afin d'aller chercher par la ville l'appartement qui lui convenait.

Alors, en rodant a travers les rues, il songea combien sont legeres les causes determinantes de nos actions. Depuis trois semaines il aurait pu, il aurait du prendre cette resolution nee brusquement en lui, sans aucun doute, a la suite de l'heritage de son frere.

Il s'arretait devant les portes ou pendait un ecriteau annoncant soit un bel appartement, soit un riche appartement a louer, les indications sans adjectif le laissant toujours plein de dedain. Alors il visitait avec des facons hautaines, mesurait la hauteur des plafonds, dessinait sur son calepin le plan du logis, les communications, la disposition des issues, annoncant qu'il etait medecin et qu'il recevait beaucoup. Il fallait que l'escalier fut large et bien tenu; il ne pouvait monter d'ailleurs au-dessus du premier etage.

Apres avoir note sept ou huit adresses et griffonne deux cents renseignements, il rentra pour dejeuner avec un quart d'heure de retard.

Des le vestibule, il entendit un bruit d'assiettes. On mangeait donc sans lui. Pourquoi? Jamais on n'etait aussi exact dans la maison. Il fut froisse, mecontent, car il etait un peu susceptible. Des qu'il entra,

Roland lui dit:

--Allons, Pierre, depeche-toi, sacrebleu! Tu sais que nous allons a deux heures chez le notaire. Ce n'est pas le jour de musarder.

Le docteur s'assit, sans repondre, apres avoir embrasse sa mere et serre la main de son pere et de son frere; et il prit dans le plat creux, au milieu de la table, la cotelette reservee pour lui. Elle etait froide et seche. Ce devait etre la plus mauvaise. Il pensa qu'on aurait pu la laisser dans le fourneau jusqu'a son arrivee, et ne pas perdre la tete au point d'oublier completement l'autre fils, le fils aine. La conversation, interrompue par son entree, reprit au point ou il l'avait coupee.

--Moi, disait a Jean Mme Roland, voici ce que je ferais tout de suite. Je m'installerais richement, de facon a frapper l'oeil, je me montrerais dans le monde, je monterais a cheval, et je choiserais une ou deux causes interessantes pour les plaider et me bien poser au Palais. Je voudrais etre une sorte d'avocat amateur tres recherche. Grace a Dieu, te voici a l'abri du besoin, et si tu prends une profession, en somme, c'est pour ne pas perdre le fruit de tes etudes et parce qu'un homme ne doit jamais rester a rien faire.

Le pere Roland, qui pelait une poire, declara:

--Cristi! a ta place, c'est moi qui acheterais un joli bateau, un cotre sur le modele de nos pilotes. J'irais jusqu'au Senegal, avec ca.

Pierre, a son tour, donna son avis. En somme, ce n'etait pas la fortune qui faisait la valeur morale, la valeur intellectuelle d'un homme. Pour les mediocres elle n'etait qu'une cause d'abaissement, tandis qu'elle mettait au contraire un levier puissant aux mains des forts. Ils etaient rares d'ailleurs, ceux-la. Si Jean etait vraiment un homme superieur, il le pourrait montrer maintenant qu'il se trouvait a l'abri du besoin. Mais il lui faudrait travailler cent fois plus qu'il ne l'aurait fait en d'autres circonstances. Il ne s'agissait pas de plaider pour ou contre la veuve et l'orphelin et d'empocher tant d'ecus pour tout proces gagne ou perdu, mais de devenir un jurisconsulte eminent, une lumiere du droit.

Et il ajouta comme conclusion:

--Si j'avais de l'argent, moi, j'en decouperais, des cadavres!

Le pere Roland haussa les epaules:

--Tra la la! Le plus sage dans la vie c'est de se la couler douce. Nous ne sommes pas des betes de peine, mais des hommes. Quand on nait pauvre, il faut travailler; eh bien! tant pis, on travaille; mais quand on a des rentes, sacristi! il faudrait etre jobard pour s'esquinter le temperament.

Pierre repondit avec hauteur:

--Nos tendances ne sont pas les memes! Moi je ne respecte au monde que le savoir et l'intelligence, tout le reste est meprisable.

Mme Roland s'efforçait toujours d'amortir les heurts incessants entre le pere et le fils; elle detourna donc la conversation, et parla d'un meurtre qui avait ete commis, la semaine precedente, a Bolbec-Nointot. Les esprits aussitot furent occupes par les circonstances environnant le forfait, et attires par l'horreur interessante, par le mystere attrayant des crimes, qui, meme vulgaires, honteux et repugnants, exercent sur la curiosite humaine une etrange et generale fascination.

De temps en temps, cependant, le pere Roland tirait sa montre:

--Allons, dit-il, il va falloir se mettre en route.

Pierre ricana:

--Il n'est pas encore une heure. Vrai, ca n'etait point la peine de me faire manger une cotelette froide.

--Viens-tu chez le notaire? demanda sa mere.

Il repondit sechement:

--Moi, non, pour quoi faire? Ma presence est fort inutile.

Jean demeurait silencieux comme s'il ne s'agissait point de lui. Quand on avait parle du meurtre de Bolbec, il avait emis, en juriste, quelques idees et developpe quelques considerations sur les crimes et sur les criminels. Maintenant, il se taisait de nouveau, mais la clarte de son oeil, la rougeur animee de ses joues, jusqu'au luisant de sa barbe, semblaient proclamer son bonheur.

Apres le depart de sa famille, Pierre, se trouvant seul de nouveau, recommenca ses investigations du matin a travers les appartements a louer. Apres deux ou trois heures d'escaliers montes et descendus, il decouvrit enfin, sur le boulevard Francois Ier, quelque chose de joli: un grand entre-sol avec deux portes sur des rues differentes, deux salons, une galerie vitree ou les malades, en attendant leur tour, se promeneraient au milieu des fleurs, et une delicieuse salle a manger en rotunde ayant vue sur la mer.

Au moment de louer, le prix de trois mille francs l'arreta, car il fallait payer d'avance le premier terme, et il n'avait rien, pas un sou devant lui.

La petite fortune amassee par son pere s'elevait a peine a huit mille francs de rentes, et Pierre se faisait ce reproche d'avoir mis souvent ses parents dans l'embarras par ses longues hesitations dans le choix d'une carriere, ses tentatives toujours abandonnees et ses continuels recommencements d'etudes. Il partit donc en promettant une reponse avant deux jours; et l'idee lui vint de demander a son frere ce premier trimestre, ou meme le semestre, soit quinze cents francs, des que Jean serait en possession de son heritage.

"Ce sera un pret de quelques mois a peine, pensait-il. Je le rembourserai peut-etre meme avant la fin de l'annee. C'est tout simple, d'ailleurs, et il sera content de faire cela pour moi."

Comme il n'etait pas encore quatre heures, et qu'il n'avait rien a faire, absolument rien, il alla s'asseoir dans le Jardin public; et il demeura longtemps sur son banc, sans idees, les yeux a terre, accable par une lassitude qui devenait de la detresse.

Tous les jours precedents, depuis son retour dans la maison paternelle, il avait vecu ainsi pourtant, sans souffrir aussi cruellement du vide de l'existence et de son inaction. Comment avait-il donc passe son temps du lever jusqu'au coucher?

Il avait flane sur la jetee aux heures de maree, flane par les rues, flane dans les cafes, flane chez Marowsko, flane partout. Et voila que, tout a coup, cette vie, supportee jusqu'ici, lui devenait odieuse, intolerable. S'il avait eu quelque argent il aurait pris une voiture pour faire une longue promenade dans la campagne, le long des fosses de ferme ombrages de hetres et d'ormes; mais il devait compter le prix d'un bock ou d'un timbre-poste, et ces fantaisies-la ne lui etaient point



permises. Il songea soudain combien il est dur, a trente ans passes, d'etre reduit a demander, en rougissant, un louis a sa mere, de temps en temps; et il murmura, en grattant la terre du bout de sa canne:

--Cristi! si j'avais de l'argent!

Et la pensee de l'heritage de son frere entra en lui de nouveau, a la facon d'une pique de guepe; mais il la chassa avec impatience, ne voulant point s'abandonner sur cette pente de jalousie.

Autour de lui des enfants jouaient dans la poussiere des chemins. Ils etaient blonds avec de longs cheveux, et ils faisaient d'un air tres serieux, avec une attention grave, de petites montagnes de sable pour les ecraser ensuite d'un coup de pied.

Pierre etait dans un de ces jours mornes ou on regarde dans tous les coins de son ame, ou on en secoue tous les plis.

"Nos besognes ressemblent aux travaux de ces mioches," pensait-il. Puis il se demanda si le plus sage dans la vie n'etait pas encore d'engendrer deux ou trois de ces petits etres inutiles et de les regarder grandir avec complaisance et curiosite. Et le desir du mariage l'effleura. On n'est pas si perdu, n'etant plus seul. On entend au moins remuer quelqu'un pres de soi aux heures de trouble et d'incertitude, c'est deja quelque chose de dire "tu" a une femme, quand on souffre.

Il se mit a songer aux femmes.

Il les connaissait tres peu, n'ayant eu au quartier Latin que des liaisons de quinzaine, rompues quand etait mange l'argent du mois, et renouees ou remplacees le mois suivant. Il devait exister, cependant, des creatures tres bonnes, tres douces et tres consolantes. Sa mere n'avait-elle pas ete la raison et le charme du foyer paternel? Comme il aurait voulu connaître une femme, une vraie femme!

Il se releva tout a coup avec la resolution d'aller faire une petite visite a Mme Rosemilly.

Puis il se rassit brusquement. Elle lui déplaisait, celle-la! Pourquoi? Elle avait trop de bon sens vulgaire et bas; et puis, ne semblait-elle pas lui preferer Jean? Sans se l'avouer a lui-meme d'une facon nette, cette preference entraînait pour beaucoup dans sa mesestime pour l'intelligence de la veuve, car, s'il aimait son frere, il ne pouvait s'abstenir de le juger un peu mediocre et de se croire superieur.

Il n'allait pourtant point rester la jusqu'a la nuit; et, comme la veille au soir, il se demanda anxieusement: "Que vais-je faire?"

Il se sentait maintenant a l'ame un besoin de s'attendrir, d'etre embrasse et console. Console de quoi? Il ne l'aurait su dire, mais il etait dans une de ces heures de faiblesse et de lassitude ou la presence d'une femme, la caresse d'une femme, le toucher d'une main, le frolement d'une robe, un doux regard noir ou bleu semblent indispensables, et tout de suite, a notre coeur.

Et le souvenir lui vint d'une petite bonne de brasserie ramenee un soir chez elle et revue de temps en temps.

Il se leva donc de nouveau pour aller boire un bock avec cette fille. Que lui dirait-il? Que lui dirait-elle? Rien, sans doute. Qu'importe? il lui tiendrait la main quelques secondes! Elle semblait avoir du gout pour lui. Pourquoi donc ne la voyait-il pas plus souvent?

Il la trouva sommeillant sur une chaise dans la salle de brasserie presque vide. Trois buveurs fumaient leurs pipes, accoudes aux tables de

chene, la caissiere lisait un roman, tandis que le patron, en manches de chemise, dormait tout a fait sur la banquette.

Des qu'elle l'apercut, la fille se leva vivement et, venant a lui:

--Bonjour, comment allez-vous?

--Pas mal, et toi?

--Moi, tres bien. Comme vous etes rare?

--Oui, j'ai tres peu de temps a moi. Tu sais que je suis medecin.

--Tiens, vous ne me l'aviez pas dit. Si j'avais su, j'ai ete souffrante la semaine derniere, je vous aurais consulte. Qu'est-ce que vous prenez?

--Un bock, et toi?

--Moi, un bock aussi, puisque tu me le payes.

Et elle continua a le tutoyer comme si l'offre de cette consommation en avait ete la permission tacite. Alors, assis face a face, ils causerent. De temps en temps elle lui prenait la main avec cette familiarite facile des filles dont la caresse est a vendre, et le regardant avec des yeux engageants elle lui disait:

--Pourquoi ne viens-tu pas plus souvent? Tu me plais beaucoup, mon cheri.

Mais deja il se degoutait d'elle, la voyait bete, commune, sentant le peuple. Les femmes, se disait-il, doivent nous apparaitre dans un reve ou dans une aureole de luxe qui poetise leur vulgarite.

Elle lui demandait:

--Tu es passe l'autre matin avec un beau blond a grande barbe, est-ce ton frere?

--Oui, c'est mon frere.

--Il est rudement joli garcon.

--Tu trouves?

--Mais oui, et puis il a l'air d'un bon vivant.

Quel etrange besoin le poussa tout a coup a raconter a cette servante de brasserie l'heritage de Jean? Pourquoi cette idee, qu'il rejetait de lui lorsqu'il se trouvait seul, qu'il repoussait par crainte du trouble apporte dans son ame, lui vint-elle aux levres en cet instant, et pourquoi la laissa-t-il couler, comme s'il eut eu besoin de vider de nouveau devant quelqu'un son coeur gonfle d'amertume?

Il dit en croisant ses jambes:

--Il a joliment de la chance, mon frere, il vient d'heriter de vingt mille francs de rente.

Elle ouvrit tout grands ses yeux bleus et cupides:

--Oh! et qui est-ce qui lui a laisse cela, sa grand'mere ou bien sa tante?

--Non, un vieil ami de mes parents.

--Rien qu'un ami? Pas possible! Et il ne t'a rien laisse, a toi?

--Non. Moi je le connaissais tres peu.

Elle reflechit quelques instants, puis, avec un sourire drole sur les levres:

--Eh bien! il a de la chance ton frere d'avoir des amis de cette espece-la! Vrai, ca n'est pas etonnant qu'il te ressemble si peu!

Il eut envie de la gifler sans savoir au juste pourquoi, et il demanda, la bouche crispee:

--Qu'est-ce que tu entends par la?

Elle avait pris un air bete et naif:

--Moi, rien. Je veux dire qu'il a plus de chance que toi.

Il jeta vingt sous sur la table et sortit.

Maintenant il se repetait cette phrase: "Ca n'est pas etonnant qu'il te ressemble si peu."

Qu'avait-elle pense, qu'avait-elle sous-entendu dans ces mots? Certes il y avait la une malice, une mechancete, une infamie. Oui, cette fille avait du croire que Jean etait le fils du Marechal.

L'emotion qu'il ressentit a l'idée de ce soupcon jete sur sa mere, fut si violente qu'il s'arreta et qu'il chercha de l'oeil un endroit pour s'asseoir.

Un autre cafe se trouvait en face de lui, il y entra, prit une chaise, et comme le garcon se presentait: "Un bock", dit-il.

Il sentait battre son coeur; des frissons lui couraient sur la peau. Et tout a coup le souvenir lui vint de ce qu'avait dit Marowsko la veille: "Ca ne fera pas un bon effet." Avait-il eu la meme pensee, le meme soupcon que cette drolesse?

La tete penchee sur son bock il regardait la mousse blanche petiller et fondre, et il se demandait: "Est-ce possible qu'on croie une chose pareille?"

Les raisons qui feraient naitre ce doute odieux dans les esprits lui apparaissaient maintenant, l'une apres l'autre, claires, evidentes, exasperantes. Qu'un vieux garcon sans heritiers laisse sa fortune aux deux enfants d'un ami, rien de plus simple et de plus naturel, mais qu'il la donne tout entiere a un seul de ces enfants, certes le monde s'etonnera, chuchotera et finira par sourire. Comment n'avait-il pas prevu cela, comment son pere ne l'avait-il pas senti, comment sa mere ne l'avait-elle pas devine? Non, ils s'etaient trouves trop heureux de cet argent inespere pour que cette idee les effleurat. Et puis comment ces honnetes gens auraient-ils soupconne une pareille ignominie?

Mais le public, mais le voisin, le marchand, le fournisseur, tous ceux qui les connaissaient n'allaient-ils pas repeter cette chose abominable, s'en amuser, s'en rejouir, rire de son pere et mepriser sa mere?

Et la remarque faite par la fille de brasserie que Jean etait blond et lui brun, qu'ils ne se ressemblaient ni de figure, ni de demarche, ni de tournure, ni d'intelligence, frapperait maintenant tous les yeux et tous les esprits. Quand on parlerait d'un fils Roland on dirait: "Lequel, le vrai ou le faux?"

Il se leva avec la resolution de prevenir son frere, de le mettre en garde contre cet affreux danger menacant l'honneur de leur mere. Mais que ferait Jean? Le plus simple, assurément, serait de refuser l'heritage qui irait alors aux pauvres, et de dire seulement aux amis et connaissances informes de ce legs que le testament contenait des clauses et conditions inacceptables qui auraient fait de Jean, non pas un heritier, mais un depositaire.

Tout en rentrant a la maison paternelle, il songeait qu'il devait voir son frere seul, afin de ne point parler devant ses parents d'un pareil sujet.

Des la porte il entendit un grand bruit de voix et de rires dans le salon, et, comme il entrait, il entendit Mme Rosemilly et le capitaine Beausire, ramenes par son pere et gardes a diner afin de feter la bonne nouvelle.

On avait fait apporter du vermouth et de l'absinthe pour se mettre en appetit, et on s'etait mis d'abord en belle humeur. Le capitaine Beausire, un petit homme tout rond a force d'avoir roule sur la mer, et dont toutes les idees semblaient rondes aussi, comme les galets des rivages, et qui riait avec des \_r\_ plein la gorge, jugeait la vie une chose excellente dont tout etait bon a prendre.

Il trinquait avec le pere Roland, tandis que Jean presentait aux dames deux nouveaux verres pleins.

Mme Rosemilly refusait, quand le capitaine Beausire, qui avait connu feu son epoux, s'ecria:

--Allons, allons, Madame, \_bis repetita placent\_, comme nous disons en patois, ce qui signifie: "Deux vermouths ne font jamais mal." Moi, voyez-vous, depuis que je ne navigue plus, je me donne comme ca, chaque jour, avant diner, deux ou trois coups de roulis artificiel! J'y ajoute un coup de tangage apres le cafe, ce qui me fait grosse mer pour la soiree. Je ne vais jamais jusqu'a la tempete par exemple, jamais, jamais, car je crains les avaries.

Roland, dont le vieux long-courier flattait la manie nautique, riait de tout son coeur, la face deja rouge et l'oeil trouble par l'absinthe. Il avait un gros ventre de boutiquier, rien qu'un ventre ou semblait refuge le reste de son corps, un de ces ventres mous d'hommes toujours assis, qui n'ont plus ni cuisses, ni poitrine, ni bras, ni cou, le fond de leur chaise ayant tasse toute leur matiere au meme endroit.

Beausire au contraire, bien que court et gros, semblait plein comme un oeuf et dur comme une balle.

Mme Roland n'avait point vide son premier verre, et, rose de bonheur, le regard brillant, elle contemplait son fils Jean.

Chez lui maintenant la crise de joie eclatait. C'etait une affaire finie, une affaire signee, il avait vingt mille francs de rentes. Dans la facon dont il riait, dont il parlait avec une voix plus sonore, dont il regardait les gens, a ses manieres plus nettes, a son assurance plus grande, on sentait l'aplomb que donne l'argent.

Le diner fut annonce, et comme le vieux Roland allait offrir son bras a Mme Rosemilly: "Non, non, pere, cria sa femme, aujourd'hui tout est pour Jean."

Sur la table eclatait un luxe inaccoutume: devant l'assiette de Jean, assis a la place de son pere, un enorme bouquet rempli de faveurs de soie, un vrai bouquet de grande ceremonie, s'elevait comme un dome pavoise, flaque de quatre compotiers dont l'un contenait une pyramide

de peches magnifiques, le second un gateau monumental gorge de creme fouetee et couvert de clochettes de sucre fondu, une cathedrale en biscuit, le troisieme des tranches d'ananas noyees dans un sirop clair, et le quatrieme, luxe inoui, du raisin noir, venu des pays chauds.

--Bigre! dit Pierre en s'asseyant, nous celebrons l'avenement de Jean le Riche.

Apres le potage on offrit du madere; et tout le monde deja parlait en meme temps. Beausire racontait un diner qu'il avait fait a Saint-Domingue a la table d'un general negre. Le pere Roland l'ecoutait, tout en cherchant a glisser entre les phrases le recit d'un autre repas donne par un de ses amis, a Meudon, et dont chaque convive avait ete quinze jours malade. Mme Rosemilly, Jean et sa mere faisaient un projet d'excursion et de dejeuner a Saint-Jouin, dont ils se promettaient deja un plaisir infini; et Pierre regrettait de ne pas avoir dine seul, dans une gargote au bord de la mer, pour eviter tout ce bruit, ces rires et cette joie qui l'enervaient.

Il cherchait comment il allait s'y prendre, maintenant, pour dire a son frere ses craintes et pour le faire renoncer a cette fortune acceptee deja, dont il jouissait, dont il se grisait d'avance. Ce serait dur pour lui, certes, mais il le fallait; il ne pouvait hesiter, la reputation de leur mere etant menacee.

L'apparition d'un bar enorme rejeta Roland dans les recits de peche. Beausire en narra de surprenantes au Gabon, a Sainte-Marie de Madagascar et surtout sur les cotes de la Chine et du Japon, ou les poissons ont des figures droles comme les habitants. Et il racontait les mines de ces poissons, leurs gros yeux d'or, leurs ventres bleus ou rouges, leurs nageoires bizarres, pareilles a des eventails, leur queue coupee en croissant de lune, en mimant d'une facon si plaisante que tout le monde riait aux larmes en l'ecoutant.

Seul, Pierre paraissait incredule et murmurait: "On a bien raison de dire que les Normands sont les Gascons du Nord."

Apres le poisson vint un vol-au-vent, puis un poulet roti, une salade, des haricots verts et un pate d'alouettes de Pithiviers. La bonne de Mme Rosemilly aidait au service; et la gaiete allait croissant avec le nombre des verres de vin. Quand sauta le bouchon de la premiere bouteille de champagne, le pere Roland, tres excite, imita avec sa bouche le bruit de cette detonation, puis declara:

--J'aime mieux ca qu'un coup de pistolet.

Pierre, de plus en plus agace, repondit en ricanant:

--Cela est peut-etre, cependant, plus dangereux pour toi.

Roland, qui allait boire, reposa son verre plein sur la table et demanda:

--Pourquoi donc?

Depuis longtemps il se plaignait de sa sante, de lourdeurs, de vertiges, de malaises constants et inexplicables. Le docteur reprit:

--Parce que la balle du pistolet peut fort bien passer a cote de toi, tandis que le verre de vin te passe forcement dans le ventre.

--Et puis?

--Et puis il te brule l'estomac, desorganise le systeme nerveux, alourdit la circulation et prepare l'apoplexie dont sont menaces tous

les hommes de ton temperament.

L'ivresse croissante de l'ancien bijoutier paraissait dissipee comme une fumee par le vent; et il regardait son fils avec des yeux inquiets et fixes, cherchant a comprendre s'il ne se moquait pas.

Mais Beausire s'ecria:

--Ah! ces sacres medecins, toujours les memes: ne mangez pas, ne buvez pas, n'aimez pas, et ne dansez pas en rond. Tout ca fait du bobo a petite sante. Eh bien! j'ai pratique tout ca, moi, Monsieur, dans toutes les parties du monde, partout ou j'ai pu, et le plus que j'ai pu, et je ne m'en porte pas plus mal.

Pierre repondit avec aigreur:

--D'abord, vous, capitaine, vous etes plus fort que mon pere; et puis tous les viveurs parlent comme vous jusqu'au jour ou ... et ils ne reviennent pas le lendemain dire au medecin prudent: "Vous aviez raison, docteur." Quand je vois mon pere faire ce qu'il y a de plus mauvais et de plus dangereux pour lui, il est bien naturel que je le previenne. Je serais un mauvais fils si j'agissais autrement.

Mme Roland desolee intervint a son tour:--Voyons, Pierre, qu'est-ce que tu as? Pour une fois, ca ne lui fera pas de mal. Songe quelle fete pour lui, pour nous. Tu vas gater tout son plaisir et nous chagriner tous. C'est vilain, ce que tu fais la!

Il murmura en haussant les epaules:

--Qu'il fasse ce qu'il voudra, je l'ai prevenu.

Mais le pere Roland ne buvait pas. Il regardait son verre, son verre plein de vin lumineux et clair, dont l'ame legere, l'ame enivrante s'envolait par petites bulles venues du fond et montant, pressees et rapides, s'evaporer a la surface; il le regardait avec une mefiance de renard qui trouve une poule morte et flaire un piege.

Il demanda, en hesitant:

--Tu crois que ca me ferait beaucoup de mal?

Pierre eut un remords et se reprocha de faire souffrir les autres de sa mauvaise humeur:

--Non, va, pour une fois, tu peux le boire; mais n'en abuse point et n'en prends pas l'habitude.

Alors le pere Roland leva son verre sans se decider encore a le porter a sa bouche. Il le contemplait douloureusement, avec envie et avec crainte; puis il le flaira, le gouta, le but par petits coups, en les savourant, le coeur plein d'angoisse, de faiblesse et de gourmandise, puis de regrets, des qu'il eut absorbe la derniere goutte.

Pierre, soudain, rencontra l'oeil de Mme Rosemilly; il etait fixe sur lui limpide et bleu, clairvoyant et dur. Et il sentit, il penetra, il devina la pensee nette qui animait ce regard, la pensee irritee de cette petite femme a l'esprit simple et droit, car ce regard disait: "Tu es jaloux, toi. C'est honteux, cela."

Il baissa la tete en se remettant a manger.

Il n'avait pas faim, il trouvait tout mauvais. Une envie de partir le harcelait, une envie de n'etre plus au milieu de ces gens, de ne plus les entendre causer, plaisanter et rire.

Cependant le pere Roland, que les fumees du vin recommencaient a troubler, oubliait deja les conseils de son fils et regardait d'un oeil oblique et tendre une bouteille de champagne presque pleine encore a cote de son assiette. Il n'osait la toucher, par crainte d'admonestation nouvelle, et il cherchait par quelle malice, par quelle adresse, il pourrait s'en emparer sans eveiller les remarques de Pierre. Une ruse lui vint, la plus simple de toutes: il prit la bouteille avec nonchalance et, la tenant par le fond, tendit le bras a travers la table pour emplir d'abord le verre du docteur qui etait vide; puis il fit le tour des autres verres, et quand il en vint au sien il se mit a parler tres haut, et s'il versa quelque chose dedans on eut jure certainement que c'etait par inadvertance. Personne d'ailleurs n'y fit attention.

Pierre, sans y songer, buvait beaucoup. Nerveux et agace, il prenait a tout instant, et portait a ses levres d'un geste inconscient la longue flute de cristal ou l'on voyait courir les bulles dans le liquide vivant et transparent. Il le faisait alors couler tres lentement dans sa bouche pour sentir la petite pique sucee du gaz evapore sur sa langue.

Peu a peu une chaleur douce emplit son corps. Partie du ventre, qui semblait en etre le foyer, elle gagnait la poitrine, envahissait les membres, se repandait dans toute la chair, comme une onde tiede et bienfaisante portant de la joie avec elle. Il se sentait mieux, moins impatient, moins mecontent; et sa resolution de parler a son frere ce soir-la meme s'affaiblissait, non pas que la pensee d'y renoncer l'eut effleure, mais pour ne point troubler si vite le bien-etre qu'il sentait en lui.

Beausire se leva afin de porter un toast.

Ayant salue a la ronde il prononca:

--Tres gracieuses dames, Messieurs, nous sommes reunis pour celebrer un evenement heureux qui vient de frapper un de nos amis. On disait autrefois que la fortune etait aveugle, je crois qu'elle etait simplement myope ou malicieuse et qu'elle vient de faire emplette d'une excellente jumelle marine, qui lui a permis de distinguer dans le port du Havre le fils de notre brave camarade Roland, capitaine de la \_Perle\_.

Des bravos jaillirent des bouches, soutenus par des battements de mains; et Roland pere se leva pour reprendre.

Apres avoir toussé, car il sentait sa gorge grasse et sa langue un peu lourde, il begaya:

--Merci, capitaine, merci pour moi et mon fils. Je n'oublierai jamais votre conduite en cette circonstance. Je bois a vos desirs.

Il avait les yeux et le nez pleins de larmes, et il se rassit, ne trouvant plus rien.

Jean, qui riait, prit la parole a son tour:

--C'est moi, dit-il, qui dois remercier ici les amis devoues, les amis excellents (il regardait Mme Rosemilly), qui me donnent aujourd'hui cette preuve touchante de leur affection. Mais ce n'est point par des paroles que je peux leur temoigner ma reconnaissance. Je la leur prouverai demain, a tous les instants de ma vie, toujours, car notre amitie n'est point de celles qui passent.

Sa mere, fort emue, murmura:

--Tres bien, mon enfant. Mais Beausire s'ecriait:

--Allons, madame Rosemilly, parlez au nom du beau sexe.

Elle leva son verre, et, d'une voix gentille, un peu nuancee de tristesse:

--Moi, dit-elle, je bois a la memoire benie de M. Marechal.

Il y eut quelques secondes d'accalmie, de recueillement decent, comme apres une priere; et Beausire, qui avait le compliment coulant, fit cette remarque:

--Il n'y a que les femmes pour trouver de ces delicatesses.

Puis se tournant vers Roland pere:

--Au fond, qu'est-ce que c'etait que ce Marechal? Vous etiez donc bien intimes avec lui?

Le vieux, attendri par l'ivresse, se mit a pleurer, et d'une voix bredouillante:

--Un frere ... vous savez ... un de ceux qu'on ne retrouve plus ... nous ne nous quittions pas ... il dinait a la maison tous les soirs ... et il nous payait de petites fetes au theatre ... je ne vous dis que ca ... que ca ... que ca ... Un ami, un vrai ... un vrai.....n'est-ce pas, Louise?

Sa femme repondit simplement:

--Oui, c'etait un fidele ami.

Pierre regardait son pere et sa mere, mais comme on parla d'autre chose, il se remit a boire.

De la fin de cette soiree il n'eut guere de souvenir. On avait pris le cafe, absorbe des liqueurs, et beaucoup ri en plaisantant. Puis il se coucha, vers minuit, l'esprit confus et la tete lourde. Et il dormit comme une brute jusqu'a neuf heures le lendemain.

#### IV

Ce sommeil baigne de champagne et de chartreuse l'avait sans doute adouci et calme, car il s'eveilla en des dispositions d'ame tres bienveillantes. Il appreciait, pesait et resumait, en s'habillant, ses emotions de la veille, cherchant a en degager bien nettement et bien completement les causes reelles, secretes, les causes personnelles en meme temps que les causes exterieures.

Il se pouvait en effet que la fille de brasserie eut eu une mauvaise pensee, une vraie pensee de prostituee, en apprenant qu'un seul des fils Roland heritait d'un inconnu; mais ces creatures-la n'ont-elles pas toujours des soupcons pareils, sans l'ombre d'un motif, sur toutes les honnetes femmes? Ne les entend-on pas, chaque fois qu'elles parlent, injurier, calomnier, diffamer toutes celles qu'elles devinent irreprochables? Chaque fois qu'on cite devant elles une personne inattaquable, elles se fachent, comme si on les outrageait, et s'ecrient: "Ah! tu sais, je les connais tes femmes mariees, c'est du propre! Elles ont plus d'amants que nous, seulement elles les cachent parce qu'elles sont hypocrites. Ah! oui, c'est du propre!"

En toute autre occasion il n'aurait certes pas compris, pas meme suppose



possibles des insinuations de cette nature sur sa pauvre mere, si bonne, si simple, si digne. Mais il avait l'ame troublee par ce levain de jalousie qui fermentait en lui. Son esprit surexcite, a l'affut pour ainsi dire, et malgre lui, de tout ce qui pouvait nuire a son frere, avait meme peut-etre prete a cette vendeuse de bocks des intentions odieuses qu'elle n'avait pas eues. Il se pouvait que son imagination seule, cette imagination qu'il ne gouvernait point, qui echappait sans cesse a sa volonte, s'en allait libre, hardie, aventureuse et soumoise dans l'univers infini des idees, et en rapportait parfois d'inavouables, de honteuses, qu'elle cachait en lui, au fond de son ame, dans les replis insondables, comme des choses volees; il se pouvait que cette imagination seule eut cree, invente cet affreux doute. Son coeur, assurément, son propre coeur avait des secrets pour lui; et ce coeur blesse n'avait-il pas trouve dans ce doute abominable un moyen de priver son frere de cet heritage qu'il jalousait. Il se suspectait lui-meme, a present, interrogeant, comme les devots leur conscience, tous les mysteres de sa pensee.

Certes, Mme Rosemilly, bien que son intelligence fut limitee, avait le tact, le flair et le sens subtil des femmes. Or cette idee ne lui etait pas venue, puisqu'elle avait bu, avec une simplicité parfaite, a la memoire benie de feu Marechal. Elle n'aurait point fait cela, elle, si le moindre soupçon l'eut effleuree. Maintenant frere: "Mais defends-la donc, jobard; tu as beau etre riche, je t'eclipserai toujours quand il me plaira."

Au cafe, il dit a son pere:

--Est-ce que tu te sers de la Perle aujourd'hui?

--Non, mon garçon.

--Je peux la prendre avec Jean-Bart?

--Mais oui, tant que tu voudras.

Il acheta un bon cigare, au premier debit de tabac rencontre, et il descendit, d'un pied joyeux, vers le port.

Il regardait le ciel clair, lumineux, d'un bleu leger, rafraichi, lave par la brise de la mer.

Le matelot Papagris, dit Jean-Bart, sommeillait au fond de la barque qu'il devait tenir prete a sortir tous les jours a midi, quand on n'allait pas a la peche le matin.

--A nous deux, patron! cria Pierre.

Il descendit l'echelle de fer du quai et sauta dans l'embarcation.

--Quel vent? dit-il.

--Toujours vent d'amont, m'sieu Pierre. J'avons bonne brise au large.

--Eh bien! mon pere, en route.

Ils hisserent la misaine, leverent l'ancre, et le bateau, libre, se mit a glisser lentement vers la jetee sur l'eau calme du port. Le faible souffle d'air venu par les rues tombait sur le haut de la voile, si doucement qu'on ne sentait rien, et la Perle semblait animee d'une vie propre, de la vie des barques, poussee par une force mysterieuse cachee en elle. Pierre avait pris la barre, et, le cigare aux dents, les jambes allongees sur le banc, les yeux mi-fermes sous les rayons aveuglants du soleil, il regardait passer contre lui les grosses pieces de bois goudronne du brise-lames.

Quand ils debouchèrent en pleine mer, en atteignant la pointe de la jetee nord qui les abritait, la brise, plus fraiche, glissa sur le visage et sur les mains du docteur comme une caresse un peu froide, entra dans sa poitrine qui s'ouvrit, en un long soupir, pour la boire, et, enflant la voile brune qui s'arrondit, fit s'incliner la \_Perle\_ et la rendit plus alerte.

Jean-Bart tout a coup hissa le foc, dont le triangle, plein de vent, semblait une aile, puis gagnant l'arriere en deux enjambees il denoua le tapecul amarre contre son mat.

Alors, sur le flanc de la barque couchee brusquement, et courant maintenant de toute sa vitesse, ce fut un bruit doux et vif d'eau qui bouillonne et qui fuit.

L'avant ouvrait la mer, comme le soc d'une charrue folle, et l'onde soulevee, souple et blanche d'ecume, s'arrondissait et retombait, comme retombe, brune et lourde, la terre labouree des champs.

A chaque vague rencontree,--elles etaient courtes et rapprochees,--une secousse secouait la \_Perle\_ du bout du foc au gouvernail qui fremissait dans la main de Pierre; et quand le vent, pendant quelques secondes, soufflait plus fort, les flots effleuraient le bordage comme s'ils allaient envahir la barque. Un vapeur charbonnier de Liverpool etait a l'ancre attendant la maree; ils allerent tourner par derriere, puis ils visiterent, l'un apres l'autre, les navires en rade, puis ils s'eloignerent un peu plus pour voir se derouler la cote.

Pendant trois heures, Pierre tranquille, calme et content, vagabonda sur l'eau fremissante, gouvemant, comme une bete ailee, rapide et docile, cette chose de bois et de toile qui allait et venait a son caprice, sous une pression de ses doigts.

Il revassait, comme on revasse sur le dos d'un cheval ou sur le pont d'un bateau, pensant a son avenir, qui serait beau, et a la douceur de vivre avec intelligence. Des le lendemain il demanderait a son frere de lui preter, pour trois mois, quinze cents francs afin de s'installer tout de suite dans le joli appartement du boulevard Francois 1er.

Le matelot dit tout a coup:

--V'la d'la brume, m'sieu Pierre, faut rentrer.

Il leva les yeux et apercut vers le nord une ombre grise, profonde et legere, noyant le ciel et couvrant la mer, accourant vers eux, comme un nuage tombe d'en haut.

Il vira de bord, et vent arriere fit route vers la jetee, suivi par la brume rapide qui le gagnait. Lorsqu'elle atteignit la \_Perle\_, l'enveloppant dans son imperceptible epaisseur, un frisson de froid courut sur les membres de Pierre, et une odeur de fumee et de moisissure, l'odeur bizarre des brouillards marins, lui fit fermer la bouche pour ne point gouter cette nuee humide et glacee. Quand la barque reprit dans le port sa place accoutumee, la ville entiere etait ensevelie deja sous cette vapeur menue, qui, sans tomber, mouillait comme une pluie et glissait sur les maisons et les rues a la facon d'un fleuve qui coule.

Pierre, les pieds et les mains geles, rentra vite, et se jeta sur son lit pour sommeiller jusqu'au diner. Lorsqu'il parut dans la salle a manger, sa mere disait a Jean:

--La galerie sera ravissante. Nous y mettrons des fleurs. Tu verras. Je me chargerai de leur entretien et de leur renouvellement. Quand tu

donneras des fetes, ca aura un coup d'oeil feerique.

--De quoi parlez-vous donc? demanda le docteur.

--D'un appartement delicieux que je viens de louer pour ton frere. Une trouvaille, un entresol donnant sur deux rues. Il a deux salons, une galerie vitree et une petite salle a manger en rotonde, tout a fait coquette pour un garçon.

Pierre palit. Une colere lui serrait le coeur.

--Ou est-ce situe, cela? dit-il.

--Boulevard Francois Ier.

Il n'eut plus de doutes et s'assit, tellement exaspere qu'il avait envie de crier: "C'est trop fort a la fin! Il n'y en a donc plus que pour lui!"

Sa mere, radieuse, parlait toujours:

--Et figure-toi que j'ai eu cela pour deux mille huit cents francs. On en voulait trois mille, mais j'ai obtenu deux cents francs de diminution en faisant un bail de trois, six ou neuf ans. Ton frere sera parfaitement la dedans. Il suffit d'un interieur elegant pour faire la fortune d'un avocat. Cela attire le client, le seduit, le retient, lui donne du respect et lui fait comprendre qu'un homme ainsi loge fait payer cher ses paroles.

Elle se tut quelques secondes, et reprit:

--Il faudrait trouver quelque chose d'approchant pour toi, bien plus modeste puisque tu n'as rien, mais assez gentil tout de meme. Je t'assure que cela te servirait beaucoup.

Pierre repondit d'un ton dedaigneux:

--Oh! moi, c'est par le travail et la science que j'arriverai.

Sa mere insista:

--Oui, mais je t'assure qu'un joli logement te servirait beaucoup tout de meme.

Vers le milieu du repas il demanda tout a coup:

--Comment l'aviez-vous connu, ce Marechal?

Le pere Roland leva la tete et chercha dans ses souvenirs:

--Attends, je ne me rappelle plus trop. C'est si vieux. Ah! oui, j'y suis. C'est ta mere qui a fait sa connaissance dans la boutique, n'est-ce pas, Louise? Il etait venu commander quelque chose, et puis il est revenu souvent. Nous l'avons connu comme client avant de le connaître comme ami.

Pierre, qui mangeait des flageolets et les piquait un a un avec une pointe de sa fourchette, comme s'il les eut embroches, reprit:

--A quelle epoque ca s'est-il fait, cette connaissance-la?

Roland chercha de nouveau, mais ne se souvenant plus de rien, il fit appel a la memoire de sa femme:

--En quelle annee, voyons, Louise, tu ne dois pas avoir oublie, toi qui

as un si bon souvenir? Voyons, c'était en ... en ... en cinquante-cinq ou cinquante-six?... Mais cherche donc, tu dois le savoir mieux que moi?

Elle chercha quelque temps en effet, puis d'une voix sure et tranquille:

--C'était en cinquante-huit, mon gros. Pierre avait alors trois ans. Je suis bien certaine de ne pas me tromper, car c'est l'année où l'enfant eut la fièvre scarlatine, et Marechal, que nous connaissions encore très peu, nous a été d'un grand secours.

Roland s'écria:

--C'est vrai, c'est vrai, il a été admirable, même! Comme ta mère n'en pouvait plus de fatigue et que moi j'étais occupé à la boutique, il allait chez le pharmacien chercher tes médicaments. Vraiment, c'était un brave cœur. Et quand tu as été guéri, tu ne te figures pas comme il fut content et comme il t'embrassait. C'est à partir de ce moment-là que nous sommes devenus de grands amis.

Et cette pensée brusque, violente, entra dans l'âme de Pierre comme une balle qui troue et déchire: "Puisqu'il m'a connu le premier, qu'il fut si dévoué pour moi, puisqu'il m'aimait et m'embrassait tant, puisque je suis la cause de sa grande liaison avec mes parents, pourquoi a-t-il laissé toute sa fortune à mon frère et rien à moi?"

Il ne posa plus de questions et demeura sombre, absorbe plutôt que songeur, gardant en lui une inquiétude nouvelle, encore indécise, le germe secret d'un nouveau mal.

Il sortit de bonne heure et se remit à roder par les rues. Elles étaient ensevelies sous le brouillard qui rendait pesante, opaque et nauséabonde la nuit. On eût dit une fumée pestilentielle abattue sur la terre. On la voyait passer sur les bords de gaz qu'elle paraissait éteindre par moments. Les pavés des rues devenaient glissants comme par les soirs de verglas, et toutes les mauvaises odeurs semblaient sortir du ventre des maisons, puanteurs des caves, des fosses, des égouts, des cuisines pauvres, pour se mêler à l'affreuse senteur de cette brume errante.

Pierre, le dos arrondi et les mains dans ses poches, ne voulant point rester dehors par ce froid, se rendit chez Marowsko.

Sous le bec de gaz qui veillait pour lui, le vieux pharmacien dormait toujours. En reconnaissant Pierre, qu'il aimait d'un amour de chien fidèle, il secoua sa torpeur, alla chercher deux verres et apporta la groseille.

--Eh bien! demanda le docteur, où en êtes-vous avec votre liqueur?

Le Polonais expliqua comment quatre des principaux cafés de la ville consentaient à la lancer dans la circulation, et comment le \_Phare de la Côte\_ et le \_Sémaphore\_ hâteraient de la réclamer en échange de quelques produits pharmaceutiques mis à la disposition des rédacteurs.

Après un long silence, Marowsko demanda si Jean, décidément, était en possession de sa fortune; puis il fit encore deux ou trois questions vagues sur le même sujet. Son dévouement ombrageux pour Pierre se revoltait de cette préférence. Et Pierre croyait l'entendre penser, devinait, comprenait, lisait dans ses yeux détournés, dans le ton hésitant de sa voix, les phrases, qui lui venaient aux lèvres et qu'il ne disait pas, qu'il ne dirait point, lui si prudent, si timide, si cauteleux.

Maintenant il ne doutait plus, le vieux pensait: "Vous n'auriez pas du lui laisser accepter cet héritage qui fera mal parler de votre mère."

Peut-etre meme croyait-il que Jean etait le fils de Marechal. Certes il le croyait! Comment ne le croirait-il pas, tant la chose devait paraître vraisemblable, probable, evidente? Mais lui-meme, lui Pierre, le fils, depuis trois jours ne luttait-il pas de toute sa force, avec toutes les subtilites de son coeur, pour tromper sa raison, ne luttait-il pas contre ce soupçon terrible?

Et de nouveau, tout a coup, le besoin d'etre seul pour songer, pour discuter cela avec lui-meme, pour envisager hardiment, sans scrupules, sans faiblesse, cette chose possible et monstrueuse, entra en lui si dominateur qu'il se leva sans meme boire son verre de groseille, serra la main du pharmacien stupefait et se replongea dans le brouillard de la rue.

Il se disait: "Pourquoi ce Marechal a-t-il laisse toute sa fortune a Jean?"

Ce n'etait plus la jalousie maintenant qui lui faisait chercher cela, ce n'etait plus cette envie un peu basse et naturelle qu'il savait cachee en lui et qu'il combattait depuis trois jours, mais la terreur d'une chose epouvantable, la terreur de croire lui-meme que Jean, que son frere etait le fils de cet homme!

Non, il ne le croyait pas, il ne pouvait meme se poser cette question criminelle! Cependant il fallait que ce soupçon si leger, si invraisemblable, fut rejete de lui, completement, pour toujours. Il lui fallait la lumiere, la certitude, il fallait dans son coeur la securite complete, car il n'aimait que sa mere au monde.

Et tout seul en errant par la nuit, il allait faire, dans ses souvenirs, dans sa raison, l'enquete minutieuse d'ou resulterait l'eclatante verite. Apres cela ce serait fini, il n'y penserait plus, plus jamais. Il irait dormir.

Il songeait: "Voyons, examinons d'abord les faits; puis je me rappellerai tout ce que je sais de lui, de son allure avec mon frere et avec moi, je chercherai toutes les causes qui ont pu motiver cette preference... Il a vu naître Jean?—oui, mais il me connaissait auparavant.—S'il avait aime ma mere d'un amour muet et reserve, c'est moi qu'il aurait prefere puisque c'est grace a moi, grace a ma fièvre scarlatine, qu'il est devenu l'ami intime de mes parents. Donc, logiquement, il devait me choisir, avoir pour moi une tendresse plus vive, a moins qu'il n'eut eprouve pour mon frere, en le voyant grandir, une attraction, une predilection instinctives."

Alors il chercha dans sa memoire, avec une tension desesperée de toute sa pensee, de toute sa puissance intellectuelle, a reconstituer, a revoir, a reconnaître, a penetrer l'homme, cet homme qui avait passe devant lui, indifferent a son coeur, pendant toutes ses annees de Paris.

Mais il sentit que la marche, le leger mouvement de ses pas, troublait un peu ses idees, derangeait leur fixite, affaiblissait leur portee, voilait sa memoire.

Pour jeter sur le passe et les evenements inconnus ce regard aigu, a qui rien ne devait echapper, il fallait qu'il fut immobile, dans un lieu vaste et vide. Et il se decida a aller s'asseoir sur la jetee, comme l'autre nuit.

En approchant du port il entendit vers la pleine mer une plainte lamentable et sinistre, pareille au meuglement d'un taureau, mais plus longue et plus puissante. C'etait le cri d'une sirene, le cri des navires perdus dans la brume.

Un frisson remua sa chair, crispa son coeur, tant il avait retenti dans

son ame et dans ses nerfs, ce cri de detresse, qu'il croyait avoir jete lui-meme. Une autre voix semblable gemit a son tour, un peu plus loin; puis, tout pres, la sirene du port, leur repondant, poussa une clameur déchirante.

Pierre gagna la jetee a grands pas, ne pensant plus a rien, satisfait d'entrer dans ces tenebres lugubres et mugissantes.

Lorsqu'il se fut assis a l'extremite du mole, il ferma les yeux pour ne point voir les foyers electriques, voiles de brouillard, qui rendent le port accessible la nuit, ni le feu rouge du phare sur la jetee sud, qu'on distinguait a peine cependant. Puis se tournant a moitie, il posa ses coudes sur le granit et cacha sa figure dans ses mains.

Sa pensee, sans qu'il prononcat ce mot avec ses levres, repetait comme pour l'appeler, pour evoker et provoquer son ombre: "Marechal... Marechal." Et dans le noir de ses paupieres baissees, il le vit tout a coup tel qu'il l'avait connu. C'etait un homme de soixante ans, portant en pointe sa barbe blanche, avec des sourcils epais, tout blancs aussi. Il n'etait ni grand ni petit, avait l'air affable, les yeux gris et doux, le geste modeste, l'aspect d'un brave etre, simple et tendre. Il appelait Pierre et Jean "mes chers enfants", n'avait jamais paru preferer l'un ou l'autre, et les recevait ensemble a diner.

Et Pierre, avec une tenacite de chien qui suit une piste evaporee, se mit a rechercher les paroles, les gestes, les intonations, les regards de cet homme disparu de la terre. Il le retrouvait peu a peu, tout entier, dans son appartement de la rue Tronchet quand il les recevait a sa table, son frere et lui.

Deux bonnes le servaient, vieilles toutes deux, qui avaient pris, depuis bien longtemps sans doute, l'habitude de dire "monsieur Pierre" et "monsieur Jean".

Marechal tendait ses deux mains aux jeunes gens, la droite a l'un, la gauche a l'autre, au hasard de leur entree.

--Bonjour, mes enfants, disait-il, avez-vous des nouvelles de vos parents? Quant a moi, ils ne m'ecrivent jamais.

On causait, doucement et familièrement, de choses ordinaires. Rien de hors ligne dans l'esprit de cet homme, mais beaucoup d'amenite, de charme et de grace. C'etait certainement pour eux un bon ami, un de ces bons amis auxquels on ne songe guere parce qu'on les sent tres surs.

Maintenant les souvenirs affluaient dans l'esprit de Pierre. Le voyant soucieux plusieurs fois, et devinant sa pauvrete d'etudiant, Marechal lui avait offert et prete, spontanement, de l'argent, quelques centaines de francs peut-etre, oubliees par l'un et par l'autre et jamais rendues. Donc cet homme l'aimait toujours, s'interessait toujours a lui, puisqu'il s'inquietait de ses besoins. Alors ... alors pourquoi laisser toute sa fortune a Jean? Non, il n'avait jamais ete visiblement plus affectueux pour le cadet que pour l'aine, plus preoccupe de l'un que de l'autre, moins tendre en-apparence avec celui-ci qu'avec celui-la. Alors ... alors ... il avait donc eu une raison puissante et secrete de tout donner a Jean--tout--et rien a Pierre.

Plus il y songeait, plus il revivait le passe des demieres annees, plus le docteur jugeait invraisemblable, incroyable cette difference etablie entre eux.

Et une souffrance aigue, une inexprimable angoisse entree dans sa poitrine, faisait aller son coeur comme une loque agitee. Les ressorts en paraissaient brises, et le sang y passait a flots, librement, en le secouant d'un ballottement tumultueux.

Alors, a mi-voix, comme on parle dans les cauchemars, il murmura: "Il faut savoir. Mon Dieu, il faut savoir."

Il cherchait plus loin, maintenant, dans les temps plus anciens ou ses parents habitaient Paris. Mais les visages lui échappaient, ce qui brouillait ses souvenirs. Il s'acharnait surtout a retrouver Marechal avec des cheveux blonds, chatains ou noirs? Il ne le pouvait pas, la derniere figure de cet homme, sa figure de vieillard, ayant efface les autres. Il se rappelait pourtant qu'il etait plus mince, qu'il avait la main douce et qu'il apportait souvent des fleurs, tres souvent, car son pere repetait sans cesse: "Encore des bouquets! mais c'est de la folie, mon cher, vous vous ruinez en roses."

Marechal repondait: "Laissez donc, cela me fait plaisir."

Et soudain l'intonation de sa mere, de sa mere qui souriait et disait: "Merci, mon ami," lui traversa l'esprit, si nette qu'il crut l'entendre. Elle les avait donc prononcés bien souvent, ces trois mots, pour qu'ils se fussent graves ainsi dans la memoire de son fils!

Donc Marechal apportait des fleurs, lui, l'homme riche, le monsieur, le client, a cette petite boutiquiere, a la femme de ce bijoutier modeste. L'avait-il aimee? Comment serait-il devenu l'ami de ces marchands s'il n'avait pas aime la femme? C'etait un homme instruit, d'esprit assez fin. Que de fois il avait parle poetes et poesie avec Pierre! Il n'appréciait point les écrivains en artiste, mais en bourgeois qui vibre. Le docteur avait souvent souri de ces attendrissements, qu'il jugeait un peu niais. Aujourd'hui il comprenait que cet homme sentimental n'avait jamais pu, jamais, etre l'ami de son pere, de son pere si positif, si terre a terre, si lourd, pour qui le mot "poesie" signifiait sottise.

Donc, ce Marechal, jeune, libre, riche, pret a toutes les tendresses, etait entre, un jour, par hasard, dans une boutique, ayant remarque peut-etre la jolie marchande. Il avait achete, etait revenu, avait cause, de jour en jour plus familier, et payant par des acquisitions frequentes le droit de s'asseoir dans cette maison, de sourire a la jeune femme et de serrer la main du mari.

Et puis apres... apres... oh! mon Dieu... apres?...

Il avait aime et caresse le premier enfant, l'enfant du bijoutier, jusqu'a la naissance de l'autre, puis il etait demeure impenetrable jusqu'a la mort, puis, son tombeau ferme, sa chair decomposee, son nom efface des noms vivants, tout son etre disparu pour toujours, n'ayant plus rien a menager, a redouter et a cacher, il avait donne toute sa fortune au deuxieme enfant!... Pourquoi?... Cet homme etait intelligent... il avait du comprendre et prevoir qu'il pouvait, qu'il allait presque infailliblement laisser supposer que cet enfant etait a lui.--Donc il deshonorait une femme? Comment aurait-il fait cela si Jean n'etait point son fils?

Et soudain un souvenir precis, terrible, traversa l'ame de Pierre. Marechal avait ete blond, blond comme Jean. Il se rappelait maintenant un petit portrait miniature vu autrefois, a Paris, sur la cheminee de leur salon, et disparu a present. Ou etait-il? Perdu, ou cache! Oh! s'il pouvait le tenir rien qu'une seconde? Sa mere l'avait garde peut-etre dans le tiroir inconnu ou l'on serre les reliques d'amour.

Sa detresse, a cette pensee, devint si déchirante qu'il poussa un gémissement, une de ces courtes plaintes arrachees a la gorge par les douleurs trop vives. Et soudain, comme si elle l'eut entendu, comme si elle l'eut compris et lui eut repondu, la sirene de la jetee hurla tout pres de lui. Sa clameur de monstre surnaturel, plus retentissante que le

tonnerre, rugissement sauvage et formidable fait pour dominer les voix du vent et des vagues, se repandit dans les tenebres sur la mer invisible ensevelie sous les brouillards.

Alors, a travers la brume, proches ou lointains, des cris pareils s'elevèrent de nouveau dans la nuit. Ils étaient effrayants, ces appels poussés par les grands paquebots aveugles.

Puis tout se tut encore.

Pierre avait ouvert les yeux et regardait, surpris d'être là, reveillé de son cauchemar.

"Je suis fou, pensa-t-il, je soupçonne ma mère." Et un flot d'amour et d'attendrissement, de repentir, de prière et de desolation noya son cœur. Sa mère! La connaissant comme il la connaissait, comment avait-il pu la suspecter? Est-ce que l'âme, est-ce que la vie de cette femme simple, chaste et loyale, n'étaient pas plus claires que l'eau? Quand ou l'avait vue et connue, comment ne pas la juger insoupçonnable? Et c'était lui, le fils, qui avait douté d'elle! Oh! s'il avait pu la prendre en ses bras à ce moment, comme il l'eût embrassée, caressée, comme il se fut agenouillé pour demander grâce!

Elle aurait trompé son père, elle?... Son père! Certes, c'était un brave homme, honorable et probe en affaires, mais dont l'esprit n'avait jamais franchi l'horizon de sa boutique. Comment cette femme, fort jolie autrefois, il le savait et on le voyait encore, douée d'une âme délicate, affectueuse, attendrie, avait-elle accepté comme fiancée et comme mari un homme si différent d'elle?

Pourquoi chercher? Elle avait épousé comme les fillettes épousent le garçon dote que présentent les parents. Ils s'étaient installés aussitôt dans leur magasin de la rue Montmartre; et la jeune femme, regnant au comptoir, animée par l'esprit du foyer nouveau, par ce sens subtil et sacré de l'intérêt commun qui remplace l'amour et même l'affection dans la plupart des ménages commerçants de Paris, s'était mise à travailler avec toute son intelligence active et fine à la fortune espérée de leur maison. Et sa vie s'était écoulée ainsi, uniforme, tranquille, honnête, sans tendresse!...

Sans tendresse?... Était-il possible qu'une femme n'aimât point? Une femme jeune, jolie, vivant à Paris, lisant des livres, applaudissant des actrices mourant de passion sur la scène, pouvait-elle aller de l'adolescence à la vieillesse sans qu'une fois seulement, son cœur fut touché? D'une autre il ne le croirait pas,--pourquoi le croirait-il de sa mère?

Certes, elle avait pu aimer, comme une autre! car pourquoi serait-elle différente d'une autre, bien qu'elle fut sa mère?

Elle avait été jeune, avec toutes les défaillances poétiques qui troublent le cœur des jeunes êtres! Enfermée, emprisonnée dans la boutique à côté d'un mari vulgaire et parlant toujours commerce, elle avait rêvé de clairs de lune, de voyages, de baisers donnés dans l'ombre des soirs. Et puis un homme, un jour, était entré comme entrent les amoureux dans les livres, et il avait parlé comme eux.

Elle l'avait aimé. Pourquoi pas? C'était sa mère! Eh bien! fallait-il être aveugle et stupide au point de rejeter l'évidence parce qu'il s'agissait de sa mère?

S'était-elle donnée?... Mais oui, puisque cet homme n'avait pas eu d'autre amie;--mais oui, puisqu'il était resté fidèle à la femme éloignée et vieillie,--mais oui, puisqu'il avait laissé toute sa fortune à son fils, à leur fils!...



Et Pierre se leva, fremissant d'une telle fureur qu'il eut voulu tuer quelqu'un! Son bras tendu, sa main grande ouverte avaient envie de frapper, de meurtrir, de broyer, d'etrangler! Qui? tout le monde, son pere, son frere, le mort, sa mere!

Il s'elanca pour rentrer. Qu'allait-il faire?

Comme il passait devant une tourelle aupres du mat des signaux, le cri strident de la sirene lui partit dans la figure. Sa surprise fut si violente qu'il faillit tomber et recula jusqu'au parapet de granit. Il s'y assit, n'ayant plus de force, brise par cette commotion.

Le vapeur qui repondit le premier semblait tout proche et se presentait a l'entree, la maree etant haute.

Pierre se retourna et apercut son oeil rouge, terni de brume. Puis, sous la clarte diffuse des feux electriques du port, une grande ombre noire se dessina entre les deux jetees. Derriere lui, la voix du veilleur, voix enrouee de vieux capitaine en retraite, criaït:

--Le nom du navire?

Et dans le brouillard la voix du pilote debout sur le pont, enrouee aussi, repondit.

--\_Santa-Lucia.\_

--Le pays?

--Italie.

--Le port?

--Naples.

Et Pierre devant ses yeux troubles crut apercevoir le panache de feu du Vesuve tandis qu'au pied du volcan, des lucioles voltigeaient dans les bosquets d'orangers de Sorrente ou de Castellamare! Que de fois il avait reve de ces noms familiers, comme s'il en connaissait les paysages. Oh! s'il avait pu partir, tout de suite, n'importe ou, et ne jamais revenir, ne jamais ecrire, ne jamais laisser savoir ce qu'il etait devenu! Mais non, il fallait rentrer, rentrer dans la maison paternelle et se coucher dans son lit.

Tant pis, il ne rentrerait pas, il attendrait le jour. La voix des sirenes lui plaisait. Il se releva et se mit a marcher comme un officier qui fait le quart sur un pont.

Un autre navire s'approchait derriere le premier, enorme et mysterieux. C'etait un anglais qui revenait des Indes.

Il en vit venir encore plusieurs, sortant l'un apres l'autre de l'ombre impenetrable. Puis, comme l'humidite du brouillard devenait intolerable, Pierre se remit en route vers la ville. Il avait si froid qu'il entra dans un cafe de matelots pour boire un grog; et quand l'eau-de-vie poivree et chaude lui eut brule le palais et la gorge, il sentit en lui renaître un espoir.

Il s'etait trompe, peut-etre? Il la connaissait si bien, sa deraison vagabonde! Il s'etait trompe sans doute? Il avait accumule les preuves ainsi qu'on dresse un requisitoire contre un innocent toujours facile a condamner quand on veut le croire coupable. Lorsqu'il aurait dormi, il penserait tout autrement. Alors il rentra pour se coucher, et, a force de volonte, il finit par s'assoupir.

Mais le corps du docteur s'engourdit à peine une heure ou deux dans l'agitation d'un sommeil trouble. Quand il se reveilla, dans l'obscurité de sa chambre chaude et fermée, il ressentit, avant même que la pensée se fut rallumée en lui, cette oppression douloureuse, ce malaise de l'âme que laisse en nous le chagrin sur lequel on a dormi. Il semble que le malheur, dont le choc nous a seulement heurté la veille, se soit glissé, durant notre repos, dans notre chair elle-même, qu'il meurtrit et fatigue comme une fièvre. Brusquement le souvenir lui revint, et il s'assit dans son lit.

Alors il recommença lentement, un à un, tous les raisonnements qui avaient torturé son cœur sur la jetée pendant que criaient les sirènes. Plus il songeait, moins il doutait. Il se sentait traîné par sa logique, comme par une main qui attire et étouffe vers l'intolérable certitude.

Il avait soif, il avait chaud, son cœur battait. Il se leva pour ouvrir sa fenêtre et respirer, et, quand il fut debout, un bruit léger lui parvint à travers le mur.

Jean dormait tranquille et ronflait doucement. Il dormait, lui! Il n'avait rien pressenti, rien deviné! Un homme qui avait connu leur mère lui laissait toute sa fortune. Il prenait l'argent, trouvant cela juste et naturel.

Il dormait, riche et satisfait, sans savoir que son frère haletait de souffrance et de détresse. Et une colère se levait en lui contre ce ronfleur insouciant et content.

La veille il eut frappé contre sa porte, serait entré, et, assis près du lit, lui aurait dit dans l'effarement de son réveil subit: "Jean, tu ne dois pas garder ce legs qui pourrait demain faire suspecter notre mère et la deshonoré." Mais aujourd'hui il ne pouvait plus parler, il ne pouvait pas dire à Jean qu'il ne le croyait point le fils de leur père. Il fallait à présent garder, enterrer en lui cette honte découverte par lui, cacher à tous la tache aperçue, et que personne ne devait découvrir, pas même son frère, surtout son frère.

Il ne songeait plus guère maintenant au vain respect de l'opinion publique. Il aurait voulu que tout le monde accusât sa mère pourvu qu'il la sût innocente, lui, lui seul! Comment pourrait-il supporter de vivre près d'elle, tous les jours, et de croire, en la regardant, qu'elle avait enfanté son frère de la caresse d'un étranger? Comme elle était calme et sereine pourtant, comme elle paraissait sûre d'elle! Était-il possible qu'une femme comme elle, d'une âme pure et d'un cœur droit, put tomber, entraînée par la passion, sans que, plus tard, rien n'apparût de ses remords, des souvenirs de sa conscience Troublée?

Ah! les remords! les remords! ils avaient du, jadis, dans les premiers temps, la torturer, puis ils s'étaient effacés, comme tout s'efface. Certes, elle avait pleuré sa faute, et, peu à peu, l'avait presque oubliée. Est-ce que toutes les femmes, toutes, n'ont pas cette faculté d'oubli prodigieuse qui leur fait reconnaître à peine, après quelques années passées, l'homme à qui elles ont donné leur bouche et tout leur corps à baiser? Le baiser frappe comme la foudre, l'amour passe comme un orage, puis la vie, de nouveau, se calme comme le ciel, et recommence ainsi qu'avant. Se souvient-on d'un nuage?

Pierre ne pouvait plus demeurer dans sa chambre! Cette maison, la maison de son père l'écrasait. Il sentait peser le toit sur sa tête et les

murs l'étouffer. Et comme il avait très soif, il alluma sa bougie afin d'aller boire un verre d'eau fraîche au filtre de la cuisine.

Il descendit les deux étages, puis, comme il remontait avec la carafe pleine, il s'assit en chemise sur une marche de l'escalier où circulait un courant d'air, et il but, sans verre, par longues gorgées, comme un coureur essoufflé. Quand il eut cessé de remuer, le silence de cette demeure l'emut; puis, un à un, il en distingua les moindres bruits. Ce fut d'abord l'horloge de la salle à manger dont le battement lui paraissait grandir de seconde en seconde. Puis il entendit de nouveau un ronflement, un ronflement de vieux, court, pénible et dur, celui de son père sans aucun doute; et il fut crispé par cette idée, comme si elle venait seulement de jaillir en lui, que ces deux hommes qui ronflaient dans ce même logis, le père et le fils, n'étaient rien l'un à l'autre! Aucun lien, même le plus léger, ne les unissait, et ils ne le savaient pas! Ils se parlaient avec tendresse, ils s'embrassaient, se jouissaient et s'attendrissaient ensemble des mêmes choses, comme si le même sang eût coulé dans leurs veines. Et deux personnes nées aux deux extrémités du monde ne pouvaient pas être plus étrangères l'une à l'autre que ce père et que ce fils. Ils croyaient s'aimer parce qu'un mensonge avait grandi entre eux. C'était un mensonge qui faisait cet amour paternel et cet amour filial, un mensonge impossible à dévoiler et que personne ne connaîtrait jamais que lui, le vrai fils.

Pourtant, pourtant, s'il se trompait? Comment le savoir? Ah! si une ressemblance, même légère, pouvait exister entre son père et Jean, une de ces ressemblances mystérieuses qui vont de l'aïeul aux arrière-petits-fils, montrant que toute une race descend directement du même baïser. Il aurait fallu si peu de chose, à lui médecin, pour reconnaître cela, la forme de la mâchoire, la courbure du nez, l'écartement des yeux, la nature des dents ou des poils, moins encore, un geste, une habitude, une manière d'être, un goût transmis, un signe quelconque bien caractéristique pour un œil exercé.

Il cherchait et ne se rappelait rien, non, rien. Mais il avait mal regardé, mal observé, n'ayant aucune raison pour découvrir ces imperceptibles indications.

Il se leva pour rentrer dans sa chambre et se mit à monter l'escalier, à pas lents, songeant toujours. En passant devant la porte de son frère, il s'arrêta net, la main tendue pour l'ouvrir. Un désir impérieux venait de surgir en lui de voir Jean tout de suite, de le regarder longuement, de le surprendre pendant le sommeil, pendant que la figure apaisée, que les traits détendus se reposent, que toute la grimace de la vie a disparu. Il saisirait ainsi le secret dormant de sa physionomie; et si quelque ressemblance existait, appréciable, elle ne lui échapperait pas.

Mais si Jean s'éveillait, que dirait-il? Comment expliquer cette visite?

Il demeurerait debout, les doigts crispés sur la serrure et cherchant une raison, un prétexte.

Il se rappela tout à coup que, huit jours plus tôt, il avait prêté à son frère une fiole de laudanum pour calmer une rage de dents. Il pouvait lui-même souffrir, cette nuit-là, et venir réclamer sa drogue. Donc il entra, mais d'un pied furtif, comme un voleur.

Jean, la bouche entr'ouverte, dormait d'un sommeil animal et profond. Sa barbe et ses cheveux blonds faisaient une tache d'or sur le linge blanc. Il ne s'éveilla point, mais il cessa de ronfler.

Pierre, penché vers lui, le contemplait d'un œil avide. Non, ce jeune homme-là ne ressemblait pas à Roland; et, pour la seconde fois, s'éveilla dans son esprit le souvenir du petit portrait disparu de Marechal. Il fallait qu'il le trouvât! En le voyant, peut-être, il ne

douterait plus.

Son frere remua, gene sans doute par sa presence, ou par la lueur de sa bougie penetrant ses paupieres. Alors le docteur recula, sur la pointe des pieds, vers la porte, qu'il referma sans bruit; puis il retourna dans sa chambre, mais il ne se coucha pas.

Le jour fut lent a venir. Les heures sonnaient, l'une apres l'autre, a la pendule de la salle a manger, dont le timbre avait un son profond et grave, comme si ce petit instrument d'horlogerie eut avale une cloche de cathedrale. Elles montaient, dans l'escalier vide, traversaient les murs et les portes, allaient mourir au fond des chambres dans l'oreille inerte des dormeurs. Pierre s'etait mis a marcher de long en large, de son lit a sa fenetre. Qu'allait-il faire? Il se sentait trop bouleverse pour passer ce jour-la dans sa famille. Il voulait encore rester seul, au moins jusqu'au lendemain, pour reflechir, se calmer, se fortifier pour la vie de chaque jour qu'il lui faudrait reprendre.

Eh bien! il irait a Trouville, voir grouiller la foule sur la plage. Cela le distrairait, changerait l'air de sa pensee, lui donnerait le temps de se preparer a l'horrible chose qu'il avait decouverte.

Des que l'aurore parut, il fit sa toilette et s'habilla. Le brouillard s'etait dissipe, il faisait beau, tres beau. Comme le bateau de Trouville ne quittait le port qu'a neuf heures, le docteur songea qu'il lui faudrait embrasser sa mere avant de partir.

Il attendit le moment ou elle se levait tous les jours, puis il descendit. Son coeur battait si fort en touchant sa porte qu'il s'arreta pour respirer. Sa main, posee sur la serrure, etait molle et vibrante, presque incapable du leger effort de tourner le bouton pour entrer. Il frappa. La voix de sa mere demanda:

--Qui est-ce?

--Moi, Pierre.

--Qu'est-ce que tu veux?

--Te dire bonjour parce que je vais passer la journee a Trouville avec des amis.

--C'est que je suis encore au lit.

--Bon, alors ne te derange pas. Je t'embrasserai en rentrant, ce soir.

Il espera qu'il pourrait partir sans la voir, sans poser sur ses joues le baiser faux qui lui soulevait le coeur d'avance.

Mais elle repondit:

--Un moment, je t'ouvre. Tu attendras que je me sois recouchee.

Il entendit ses pieds nus sur le parquet puis le bruit du verrou glissant. Elle cria:

--Entre.

Il entra. Elle etait assise dans son lit tandis qu'a son cote, Roland, un foulard sur la tete et tourne vers le mur, s'obstinait a dormir. Rien ne l'veillait tant qu'on ne l'avait pas secoue a lui arracher le bras. Les jours de peche, c'etait la bonne, sonnee a l'heure convenue par le matelot Papagris, qui venait tirer son maitre de cet invincible repos.

Pierre, en allant vers elle, regardait sa mere; et il lui sembla tout a

coup qu'il ne l'avait jamais vue.

Elle lui tendit ses joues, il y mit deux baisers, puis s'assit sur une chaise basse.

--C'est hier soir que tu as decide cette partie? dit-elle.

--Oui, hier soir.

--Tu reviens pour diner?

--Je ne sais pas encore. En tout cas, ne m'attendez point.

Il l'examinait avec une curiosite stupefaite. C'etait sa mere, cette femme! Toute cette figure, vue des l'enfance, des que son oeil avait pu distinguer, ce sourire, cette voix si connue, si familiere, lui paraissaient brusquement nouveaux et autres de ce qu'ils avaient ete jusque-la pour lui. Il comprenait a present que, l'aimant, il ne l'avait jamais regardee. C'etait bien elle pourtant, et il n'ignorait rien des plus petits details de son visage; mais ces petits details il les apercevait nettement pour la premiere fois. Son attention anxieuse, fouillant cette tete cherie, la lui revelait differente, avec une physionomie qu'il n'avait jamais decouverte.

Il se leva pour partir, puis, cedant soudain a l'invincible envie de savoir qui lui mordait le coeur depuis la veille:

--Dis donc, j'ai cru me rappeler qu'il y avait autrefois, a Paris, un petit portrait de Marechal dans notre salon.

Elle hesita une seconde ou deux; ou du moins il se figura qu'elle hesitait; puis elle dit:

--Mais oui.

--Et qu'est-ce qu'il est devenu, ce portrait? Elle aurait pu encore repondre plus vite:

--Ce portrait ... attends ... je ne sais pas trop ... Peut-etre que je l'ai dans mon secretaire.

--Tu serais bien aimable de le retrouver.

--Oui, je chercherai. Pourquoi le veux-tu?

--Oh! ce n'est pas pour moi. J'ai songe qu'il serait tout naturel de le donner a Jean, et que cela ferait plaisir a mon frere.

--Oui, tu as raison, c'est une bonne pensee. Je vais le chercher des que je serai levee.

Et il sortit.

C'etait un jour bleu, sans un souffle d'air. Les gens dans la rue semblaient gais, les commercants allant a leurs affaires, les employes allant a leur bureau, les jeunes filles allant a leur magasin. Quelques-uns chantaient, mis en joie par la clarte.

Sur le bateau, de Trouville les passagers montaient deja. Pierre s'assit, tout a l'arriere, sur un banc de bois.

Il se demandait:

--A-t-elle ete inquietee par ma question sur le portrait, ou seulement surprise? L'a-t-elle egare ou cache? Sait-elle ou il est, ou bien ne

sait-elle pas? Si elle l'a cache, pourquoi?

Et son esprit, suivant toujours la meme marche, de deduction en deduction, conclut ceci:

Le portrait, portrait d'ami, portrait d'amant, etait reste dans le salon bien en vue, jusqu'au jour ou la femme, ou la mere s'etait apercue, la premiere, avant tout le monde, que ce portrait ressemblait a son fils. Sans doute, depuis longtemps, elle epiait cette ressemblance; puis, l'ayant decouverte, l'ayant vue naitre et comprenant que chacun pourrait, un jour ou l'autre, l'apercevoir aussi, elle avait enleve, un soir, la petite peinture redoutable et l'avait cachee, n'osant pas la detruire.

Et Pierre se rappelait fort bien maintenant que cette miniature avait disparu longtemps, longtemps avant leur depart de Paris! Elle avait disparu, croyait-il, quand la barbe de Jean, se mettant a pousser, l'avait rendu tout a coup pareil au jeune homme blond qui souriait dans le cadre.

Le mouvement du bateau qui partait troubla sa pensee et la dispersa! Alors, s'etant leve, il regarda la mer.

Le petit paquebot sortit des jetees, tourna a gauche et soufflant, haletant, fremissant, s'en alla vers la cote lointaine qu'on apercevait dans la brume matinale. De place en place la voile rouge d'un lourd bateau de peche immobile sur la mer plate avait l'air d'un gros rocher sortant de l'eau. Et la Seine descendant de Rouen semblait un large bras de mer separant deux terres voisines.

En moins d'une heure on parvint au port de Trouville, et comme c'etait le moment du bain, Pierre se rendit sur la plage.

De loin, elle avait l'air d'un long jardin plein de fleurs eclatantes. Sur la grande dune de sable jaune, depuis la jetee jusqu'aux Roches-Noires, les ombrelles de toutes les couleurs, les chapeaux de toutes les formes, les toilettes de toutes les nuances, par groupes devant les cabines, par lignes le long du flot ou disperses ca et la, ressemblaient vraiment a des bouquets enormes dans une prairie demesuree. Et le bruit confus, proche et lointain des voix egrenees dans l'air leger, les appels, les cris d'enfants qu'on baigne, les rires clairs des femmes faisaient une rumeur continue et douce, melee a la brise insensible et qu'on aspirait avec elle.

Pierre marchait au milieu de ces gens, plus perdu, plus separe d'eux, plus isole, plus noye dans sa pensee torturante, que si on l'avait jete a la mer du pont d'un navire, a cent lieues au large. Il les froloit, entendait, sans ecoutier, quelques phrases; et il voyait, sans regarder, les hommes parler aux femmes et les femmes sourire aux hommes.

Mais tout a coup, comme s'il s'eveillait, il les apercut distinctement; et une haine surgit en lui contre eux, car ils semblaient heureux et contents.

Il allait maintenant frolant les groupes, tournant autour, saisi par des pensees nouvelles. Toutes ces toilettes multicolores qui couvraient le sable comme un bouquet, ces etoffes jolies, ces ombrelles voyantes, la grace factice des tailles emprisonnees, toutes ces inventions ingenieuses de la mode depuis la chaussure mignonne jusqu'au chapeau extravagant, la seduction du geste, de la voix et du sourire, la coquetterie enfin etalee sur cette plage lui apparaissaient soudain comme une immense floraison de la perversite feminine. Toutes ces femmes parees voulaient plaire, seduire, et tenter quelqu'un. Elles s'etaient faites belles pour les hommes, pour tous les hommes, excepte pour l'epoux qu'elles n'avaient plus besoin de conquerir. Elles s'etaient

faites belles pour l'amant d'aujourd'hui et l'amant de demain, pour l'inconnu rencontre, remarque, attendu peut-être.

Et ces hommes, assis près d'elles, les yeux dans les yeux, parlant la bouche près de la bouche, les appelaient et les désiraient, les chassaient comme un gibier souple et fuyant, bien qu'il semblât si proche et si facile. Cette vaste plage n'était donc qu'une halle d'amour où les unes se vendaient, les autres se donnaient, celles-ci marchandaient leurs caresses et celles-là se promettaient seulement. Toutes ces femmes ne pensaient qu'à la même chose, offrir et faire désirer leur chair déjà donnée, déjà vendue, déjà promise à d'autres hommes. Et il songea que sur la terre entière c'était toujours la même chose. Sa mère avait fait comme les autres, voilà tout! Comme les autres?—non! Il existait des exceptions, et beaucoup, beaucoup! Celles qu'il voyait autour de lui, des riches, des folles, des chercheuses d'amour, appartenaient en somme à la galanterie élégante et mondaine ou même à la galanterie tarifiée, car on ne rencontrait pas sur les plages piétinées par la légion des désœuvrées, le peuple des honnêtes femmes enfermées dans la maison close.

La mer montait, chassant peu à peu vers la ville les premières lignes des baigneurs. On voyait les groupes se lever vivement et fuir, emportant leurs sièges, devant le flot jaune qui s'en venait frange d'une petite dentelle d'écume. Les cabines roulantes, attelées d'un cheval, remontaient aussi; et sur les planches de la promenade, qui borde la plage d'un bout à l'autre, c'était maintenant une coulée continue, épaisse et lente, de foule élégante, formant deux courants contraires qui se coudoyaient et se mêlaient. Pierre, nerveux, exaspéré par ce frolement, s'enfuit, s'enfonça dans la ville et s'arrêta pour déjeuner chez un simple marchand de vins, à l'entrée des champs.

Quand il eut pris son café, il s'étendit sur deux chaises devant la porte, et comme il n'avait guère dormi cette nuit-là, il s'assoupit à l'ombre d'un tilleul.

Après quelques heures de repos, s'étant secoué, il s'aperçut qu'il était temps de revenir pour reprendre le bateau, et il se mit en route, accablé par une courbature subite tombée sur lui pendant son assoupissement. Maintenant il voulait rentrer, il voulait savoir si sa mère avait retrouvé le portrait de Marechal. En parlerait-elle la première, ou faudrait-il qu'il le demandât de nouveau? Certes si elle attendait qu'on l'interrogeât encore, elle avait une raison secrète de ne point montrer ce portrait.

Mais lorsqu'il fut rentré dans sa chambre, il hésita à descendre pour le dîner. Il souffrait trop. Son cœur soulevé n'avait pas encore eu le temps de s'apaiser. Il se décida pourtant, et il parut dans la salle à manger comme on se mettait à table.

Un air de joie animait les visages.

--Eh bien! dit Roland, ça avance-t-il, vos achats? Moi, je ne veux rien voir avant que tout soit installé.

Sa femme répondit:

--Mais oui, ça va. Seulement il faut longtemps réfléchir pour ne pas commettre d'impair. La question du mobilier nous préoccupe beaucoup.

Elle avait passé la journée à visiter avec Jean des boutiques de tapissiers et des magasins d'ameublement. Elle voulait des étoffes riches, un peu pompeuses, pour frapper l'œil. Son fils, au contraire, désirait quelque chose de simple et de distingué. Alors, devant tous les échantillons proposés ils avaient répété, l'un et l'autre, leurs arguments. Elle prétendait que le client, le plaideur a besoin d'être

impressionne, qu'il doit ressentir, en entrant dans le salon d'attente, l'emotion de la richesse.

Jean au contraire, desirant n'attirer que la clientele elegante et opulente, voulait conquerir l'esprit des gens fins par son gout modeste et sur.

Et la discussion, qui avait dure toute la journee, reprit des le potage.

Roland n'avait pas d'opinion. Il repetait:

--Moi, je ne veux entendre parler de rien. J'irai voir quand ce sera fini.

Mme Roland fit appel au jugement de son fils aine:

--Voyons, toi, Pierre, qu'en penses-tu?

Il avait les nerfs tellement surexcites qu'il eut envie de repondre par un juron. Il dit cependant sur un ton sec, ou vibrait son irritation:

--Oh! moi, je suis tout a fait de l'avis de Jean. Je n'aime que la simplicite, qui est, quand il s'agit de gout, comparable a la droiture quand il s'agit de caractere.

Sa mere reprit:

--Songe que nous habitons une ville de commercants, ou le bon gout ne court pas les rues.

Pierre repondit:

--Et qu'importe? Est-ce une raison pour imiter les sots? Si mes compatriotes sont betes ou malhonnetes, ai-je besoin de suivre leur exemple? Une femme ne commettra pas une faute pour cette raison que ses voisins ont des amants.

Jean se mit a rire:

--Tu as des arguments par comparaison qui semblent pris dans les maximes d'un moraliste.

Pierre ne repliqua point. Sa mere et son frere recommencerent a parler d'etoffes et de fauteuils.

Il les regardait comme il avait regarde sa mere, le matin, avant de partir pour Trouville; il les regardait en etranger qui observe, et il se croyait en effet entre tout a coup dans une famille inconnue.

Son pere, surtout, etonnait son oeil et sa pensee. Ce gros homme flasque, content et niais, c'etait son pere, a lui! Non, non, Jean ne lui ressemblait en rien.

Sa famille! Depuis deux jours une main inconnue et malfaisante, la main d'un mort, avait arrache et casse, un a un, tous les liens qui tenaient l'un a l'autre ces quatre etres. C'etait fini, c'etait brise. Plus de mere, car il ne pourrait plus la cherir, ne la pouvant venerer avec ce respect absolu, tendre et pieux, dont a besoin le coeur des fils; plus de frere, puisque ce frere etait l'enfant d'un etranger; il ne lui restait qu'un pere, ce gros homme, qu'il n'aimait pas, malgre lui.

Et tout a coup:

--Dis donc, maman, as-tu retrouve ce portrait?



Elle ouvrit des yeux surpris:

--Quel portrait?

--Le portrait de Marechal.

--Non ... c'est-a-dire oui ... je ne l'ai pas retrouve, mais je crois savoir ou il est.

--Quoi donc? demanda Roland.

Pierre lui dit:

--Un petit portrait de Marechal qui etait autrefois dans notre salon a Paris. J'ai pense que Jean serait content de le posseder.

Roland s'ecria:

--Mais oui, mais oui, je m'en souviens parfaitement; je l'ai meme vu encore a la fin de l'autre semaine. Ta mere l'avait tire de son secretaire en rangeant ses papiers. C'etait jeudi ou vendredi. Tu te rappelles bien, Louise? J'etais en train de me raser quand tu l'as pris dans un tiroir et pose sur une chaise a cote de toi, avec un tas de lettres dont tu as brule la moitie. Hein? est-ce drôle que tu aies touche a ce portrait deux ou trois jours a peine avant l'heritage de Jean? Si je croyais aux pressentiments, je dirais que c'en est un!

Mme Roland repondit avec tranquillite:

--Oui, oui, je sais ou il est; j'irai le chercher tout a l'heure.

Donc elle avait menti! Elle avait menti en repondant, ce matin-la meme, a son fils qui lui demandait ce qu'etait devenue cette miniature: "Je ne sais pas trop ... peut-etre que je l'ai dans mon secretaire."

Elle l'avait vue, touchee, maniee, contempnee quelques jours auparavant, puis elle l'avait recachee dans le tiroir secret, avec des lettres, ses lettres a lui.

Pierre regardait sa mere, qui avait menti! Il la regardait avec une colere exasperee de fils trompe, vole dans son affection sacree, et avec une jalousie d'homme longtemps aveugle qui decouvre enfin une trahison honteuse. S'il avait ete le mari de cette femme, lui, son enfant, il l'aurait saisie par les poignets, par les epaules ou par les cheveux, et jetee a terre, frappee, meurtrie, ecrasee! Et il ne pouvait rien dire, rien faire, rien montrer, rien reveler. Il etait son fils, il n'avait rien a venger, lui, on ne l'avait pas trompe.

Mais oui, elle l'avait trompe dans sa tendresse, trompe dans son pieux respect. Elle se devait a lui irreprochable, comme se doivent toutes les meres a leurs enfants. Si la fureur dont il etait souleve arrivait presque a de la haine, c'est qu'il la sentait plus criminelle envers lui qu'envers son pere lui-meme.

L'amour de l'homme et de la femme est un pacte volontaire ou celui qui faiblit n'est coupable que de perfidie; mais quand la femme est devenue mere, son devoir a grandi puisque la nature lui confie une race. Si elle succombe alors, elle est lache, indigne et infame!

--C'est egal, dit tout a coup Roland en allongeant ses jambes sous la table, comme il faisait chaque soir pour siroter son verre de cassis, ca n'est pas mauvais de vivre a rien faire quand on a une petite aisance. J'espere que Jean nous offrira des diners extra, maintenant. Ma foi, tant pis si j'attrape quelquefois mal a l'estomac.

Puis se tournant vers sa femme:

--Va donc chercher ce portrait, ma chatte, puisque tu as fini de manger. Ca me fera plaisir aussi de le revoir.

Elle se leva, prit une bougie et sortit. Puis, apres une absence qui parut longue a Pierre, bien qu'elle n'eut pas dure trois minutes, Mme Roland rentra, souriante, et tenant par l'anneau un cadre dore de forme ancienne.

--Voila, dit-elle, je l'ai retrouve presque tout de suite.

Le docteur, le premier, avait tendu la main. Il recut le portrait, et, d'un peu loin, a bout de bras, l'examina. Puis, sentant bien que sa mere le regardait, il leva lentement les yeux sur son frere, pour comparer. Il faillit dire, emporte par sa violence: "Tiens, cela ressemble a Jean." S'il n'osa pas prononcer ces redoutables paroles, il manifesta sa pensee par la facon dont il comparait la figure vivante a la figure peinte.

Elles avaient, certes, des signes communs: la meme barbe et le meme front, mais rien d'assez precis pour permettre de declarer: "Voila le pere, et voila le fils." C'etait plutot un air de famille, une parente de physionomies qu'anime le meme sang. Or, ce qui fut pour Pierre plus decisif encore que cette allure des visages, c'est que sa mere s'etait levee, avait tourne le dos et feignait d'enfermer, avec trop de lenteur, le sucre et le cassis dans un placard.

Elle avait compris qu'il savait, ou du moins qu'il soupconnait!

--Passe-moi donc ca, disait Roland.

Pierre tendit la miniature et son pere attira la bougie pour bien voir; puis il murmura d'une voix attendrie:

--Pauvre garcon! dire qu'il etait comme ca quand nous l'avons connu. Cristi! comme ca va vite! Il etait joli homme, tout de meme, a cette epoque, et si plaisant de maniere, n'est-ce pas, Louise?

Comme sa femme ne repondait pas, il reprit:

--Et quel caractere egal! Je ne lui ai jamais vu de mauvaise humeur. Voila, c'est fini, il n'en reste plus rien... que ce qu'il a laisse a Jean. Enfin, on pourra jurer que celui-la s'est montre bon ami et fidele jusqu'au bout. Meme en mourant il ne nous a pas oublies.

Jean, a son tour, tendit le bras pour prendre le portrait. Il le contempla quelques instants, puis, avec regret:

--Moi, je ne le reconnais pas du tout. Je ne me le rappelle qu'avec ses cheveux blancs.

Et il rendit la miniature a sa mere. Elle y jeta un regard rapide, vite detourne, qui semblait craintif; puis de sa voix naturelle:

--Cela t'appartient maintenant, mon Jeannot, puisque tu es son heritier. Nous le porterons dans ton nouvel appartement.

Et comme on entrait au salon, elle posa la miniature sur la cheminee, pres de la pendule, ou elle etait autrefois.

Roland bourrait sa pipe, Pierre et Jean allumerent des cigarettes. Ils les fumaient ordinairement l'un en marchant a travers la piece, l'autre assis, enfonce dans un fauteuil, et les jambes croisees. Le pere se mettait toujours a cheval sur une chaise et crachait de loin dans la

cheminee.

Mme Roland, sur un siege bas, pres d'une petite table qui portait la lampe, brodait, tricotait ou marquait du linge.

Elle commencait, ce soir-la, une tapisserie destinee a la chambre de Jean. C'etait un travail difficile et complique dont le debut exigeait toute son attention. De temps en temps cependant son oeil qui comptait les points se levait et allait, prompt et furtif, vers le petit portrait du mort appuye contre la pendule. Et le docteur qui traversait l'etroit salon en quatre ou cinq enjambees, les mains derriere le dos et la cigarette aux levres, rencontrait chaque fois le regard de sa mere.

On eut dit qu'ils s'epiaient, qu'une lutte venait de se declarer entre eux; et un malaise douloureux, un malaise insoutenable crispait le coeur de Pierre. Il se disait, torture et satisfait pourtant: "Doit-elle souffrir en ce moment, si elle sait que je l'ai devinee!" Et a chaque retour vers le foyer, il s'arretait quelques secondes a contempler le visage blond de Marechal, pour bien montrer qu'une idee fixe le hantait. Et ce petit portrait, moins grand qu'une main ouverte, semblait une personne vivante, mechante, redoutable, entree soudain dans cette maison et dans cette famille.

Tout a coup la sonnette de la rue tinta.

Mme Roland, toujours si calme, eut un sursaut qui revela le trouble de ses nerfs au docteur.

Puis elle dit: "Ca doit etre Mme Rosemilly." Et son oeil anxieux encore une fois se leva vers la cheminee.

Pierre comprit, ou crut comprendre sa terreur et son angoisse. Le regard des femmes est percant, leur esprit agile, et leur pensee soupconneuse. Quand celle qui allait entrer apercevrait cette miniature inconnue, du premier coup, peut-etre, elle decouvrirait la ressemblance entre cette figure et celle de Jean. Alors elle saurait et comprendrait tout! Il eut peur, une peur brusque et horrible que cette honte fut devoilee, et se retournant, comme la porte s'ouvrait, il prit la petite peinture et la glissa sous la pendule sans que son pere et son frere l'eussent vu.

Rencontrant de nouveau les yeux de sa mere ils lui parurent changes, troubles et hagards.

--Bonjour, disait Mme Rosemilly, je viens boire avec vous une tasse de the.

Mais pendant qu'on s'agitait autour d'elle pour s'informer de sa sante, Pierre disparut par la porte restee ouverte.

Quand on s'apercut de son depart, on s'etonna. Jean mecontent, a cause de la jeune veuve qu'il craignait blessee, murmurait:

--Quel ours!

Mme Roland repondit:

--Il ne faut pas lui en vouloir, il est un peu malade aujourd'hui et fatigue d'ailleurs de sa promenade a Trouville.

--N'importe, reprit Roland, ce n'est pas une raison pour s'en aller comme un sauvage.

Mme Rosemilly voulut arranger les choses en affirmant:

--Mais non, mais non, il est parti a l'anglaise; on se sauve toujours

ainsi dans le monde quand on s'en va de bonne heure.

--Oh! repondit Jean, dans le monde c'est possible, mais on ne traite pas sa famille a l'anglaise, et mon frere ne fait que cela, depuis quelque temps.

## VI

Rien ne survint chez les Roland pendant une semaine ou deux. Le pere pechait, Jean s'installait aide de sa mere, Pierre, tres sombre, ne paraissait plus qu'aux heures des repas.

Son pere lui ayant demande un soir:

--Pourquoi diable nous fais-tu une figure d'enterrement? Ca n'est pas d'aujourd'hui que je le remarque!

Le docteur repondit:

--C'est que je sens terriblement le poids de la vie.

Le bonhomme n'y comprit rien et, d'un air desole:

--Vraiment c'est trop fort. Depuis que nous avons eu le bonheur de cet heritage, tout le monde semble malheureux. C'est comme s'il nous etait arrive un accident, comme si nous pleurions quelqu'un!

--Je pleure quelqu'un en effet, dit Pierre.

--Toi? Qui donc?

--Oh! quelqu'un que tu n'as pas connu, et que j'aimais trop.

Roland s'imagina qu'il s'agissait d'une amourette, d'une personne legere courtisee par son fils, et il demanda:

--Une femme, sans doute?

--Oui, une femme.

--Morte?

--Non, c'est pis, perdue.

--Ah!

Bien qu'il s'etonnat de cette confidence imprevue, faite devant sa femme, et du ton bizarre de son fils, le vieux n'insista point, car il estimait que ces choses-la ne regardent pas les tiers.

Mme Roland semblait n'avoir point entendu; elle paraissait malade, etant tres pale. Plusieurs fois deja son mari, surpris de la voir s'asseoir comme si elle tombait sur son siege, de l'entendre souffler comme si elle ne pouvait plus respirer, lui avait dit:

--Vraiment, Louise, tu as mauvaise mine, tu te fatigues trop sans doute a installer Jean! Repose-toi un peu, sacristi! Il n'est pas presse, le gaillard, puisqu'il est riche.

Elle remuait la tete sans repondre.

Sa paleur, ce jour-la, devint si grande que Roland, de nouveau, la

remarqua.

--Allons, dit-il, ça ne va pas du tout, ma pauvre vieille, il faut te soigner.

Puis se tournant vers son fils:

--Tu le vois bien, toi, qu'elle est souffrante, ta mère. L'as-tu examinée, au moins?

Pierre répondit:

--Non, je ne m'étais pas aperçu qu'elle eut quelque chose.

Alors Roland se fâcha:

--Mais ça creve les yeux, nom d'un chien! À quoi ça te sert-il d'être docteur alors, si tu ne t'aperçois même pas que ta mère est indisposée?

Mais regarde-la, tiens, regarde-la. Non, vrai, on pourrait crever, ce médecin-là ne s'en douterait pas!

Mme Roland s'était mise à haleter, si blême que son mari s'écria:

--Mais elle va se trouver mal.

--Non ... non ... ce n'est rien ... ça va passer ... ce n'est rien.

Pierre s'était approché, et la regardant fixement:

--Voyons, qu'est-ce que tu as? dit-il.

Elle répétait, d'une voix basse, précipitée:

--Mais rien ... rien ... je t'assure ... rien.

Roland était parti chercher du vinaigre; il rentra, et tendant la bouteille à son fils:

--Tiens ... mais soulage-la donc, toi. As-tu tâté son cœur, au moins?

Comme Pierre se penchait pour prendre son pouls, elle retira sa main d'un mouvement si brusque qu'elle heurta une chaise voisine.

--Allons, dit-il d'une voix froide, laisse-toi soigner puisque tu es malade.

Alors elle souleva et lui tendit son bras.

Elle avait la peau brûlante, les battements du sang tumultueux et saccadés. Il murmura:

--En effet, c'est assez sérieux. Il faudra prendre des calmants. Je vais te faire une ordonnance.

Et comme il écrivait, courbé sur son papier, un bruit léger de soupirs pressés, de suffocation, de souffles courts et retenus, le fit se retourner soudain.

Elle pleurait, les deux mains sur la face.

Roland, éperdu, demandait:

--Louise, Louise, qu'est-ce que tu as? mais qu'est-ce que tu as donc?

Elle ne repondait pas et semblait déchirée par un chagrin horrible et profond.

Son mari voulut prendre ses mains et les ôter de son visage. Elle résista, répétant:

--Non, non, non.

Il se tourna vers son fils.

--Mais qu'est-ce qu'elle a? Je ne l'ai jamais vue ainsi.

--Ce n'est rien, dit Pierre, une petite crise de nerfs.

Et il lui semblait que son cœur à lui se soulageait à la voir ainsi torturée, que cette douleur allégeait son ressentiment, diminuait la dette d'opprobre de sa mère. Il la contemplait comme un juge satisfait de sa besogne.

Mais soudain elle se leva, se jeta vers la porte, d'un élan si brusque qu'on ne put ni le prévoir ni l'arrêter; et elle courut s'enfermer dans sa chambre.

Roland et le docteur demeurèrent face à face.

--Est-ce que tu y comprends quelque chose? dit l'un.

--Oui, répondit l'autre, cela vient d'un simple petit malaise nerveux qui se déclare souvent à l'âge de maman. Il est probable qu'elle aura encore beaucoup de crises comme celle-là.

Elle en eut d'autres en effet, presque chaque jour, et que Pierre semblait provoquer d'une parole, comme s'il avait eu le secret de son mal étrange et inconnu. Il guettait sur sa figure les intermittences de repos, et, avec des ruses de tortionnaire, reveillait par un seul mot la douleur un instant calmée.

Et il souffrait autant qu'elle, lui! Il souffrait affreusement de ne plus l'aimer, de ne plus la respecter et de la torturer. Quand il avait bien eue la plaie saignante, ouverte par lui dans ce cœur de femme et de mère, quand il sentait combien elle était misérable et désespérée, il s'en allait seul, par la ville, si tenaillé par les remords, si meurtri par la pitié, si désolé de l'avoir ainsi broyée sous son mépris de fils, qu'il avait envie de se jeter à la mer, de se noyer pour en finir.

Oh! comme il aurait voulu pardonner, maintenant! mais il ne le pouvait point, étant incapable d'oublier. Si seulement il avait pu ne pas la faire souffrir; mais il ne le pouvait pas non plus, souffrant toujours lui-même. Il rentrait aux heures des repas, plein de résolutions attendries, puis dès qu'il l'apercevait, dès qu'il voyait son oeil, autrefois si droit et si franc, et fuyant à présent, craintif, éperdu, il frappait malgré lui, ne pouvant garder la phrase perfide qui lui montait aux lèvres.

L'infame secret, connu d'eux seuls, l'aiguillonnait contre elle. C'était un venin qu'il portait à présent dans les veines et qui lui donnait des envies de mordre à la façon d'un chien enragé.

Rien ne le gênait plus pour la déchirer sans cesse, car Jean habitait maintenant presque tout à fait son nouvel appartement, et il revenait seulement pour dîner et pour coucher, chaque soir, dans sa famille.

Il s'apercevait souvent des amertumes et des violences de son frère, qu'il attribuait à la jalousie. Il se promettait bien de le remettre à sa place, et de lui donner une leçon un jour ou l'autre, car la vie de

famille devenait fort penible a la suite de ces scenes continuelles. Mais comme il vivait a part maintenant, il souffrait moins de ces brutalites; et son amour de la tranquillite le poussait a la patience. La fortune, d'ailleurs, l'avait grise, et sa pensee ne s'arretait plus guere qu'aux choses ayant pour lui un interet direct. Il arrivait, l'esprit plein de petits soucis nouveaux, preoccupe de la coupe d'une jaquette, de la forme d'un chapeau de feutre, de la grandeur convenable pour des cartes de visite. Et il parlait avec persistance de tous les details de sa maison, de planches posees dans le placard de sa chambre pour serrer le linge, de portemanteaux installes dans le vestibule, de sonneries electriques disposees pour prevenir toute penetration clandestine dans le logis.

Il avait ete decide qu'a l'occasion de son installation, on ferait une partie de campagne a Saint-Jouin, et qu'on reviendrait prendre le the, chez lui, apres diner. Roland voulait aller par mer, mais la distance et l'incertitude ou l'on etait d'arriver par cette voie, si le vent contraire soufflait, firent repousser son avis, et un break fut loue pour cette excursion.

On partit vers dix heures afin d'arriver pour le dejeuner. La grand'route poudreuse se deployait a travers la campagne normande que les ondulations des plaines et les fermes entourees d'arbres font ressembler a un parc sans fin. Dans la voiture emportee au trot lent de deux gros chevaux, la famille Roland, Mme Rosemilly et le capitaine Beausire, se taisaient, assourdis par le bruit des roues, et fermaient les yeux dans un nuage de poussiere.

C'etait l'epoque des recoltes mures. A cote des trefles d'un vert sombre, et des betteraves d'un vert cru, les bles jaunes eclairaient la campagne d'une lueur doree et blonde. Ils semblaient avoir bu la lumiere du soleil tombee sur eux. On commencait a moissonner par places, et dans les champs attaqués par les faux on voyait les hommes se balancer en promenant au ras du sol leur grande lame en forme d'aile.

Après deux heures de marche, le break prit un chemin a gauche, passa pres d'un moulin a vent qui tournait, melancolique epave grise, a moitie pourrie et condamnee, demier survivant des vieux moulins, puis il entra dans une jolie cour et s'arreta devant une maison coquette, auberge celebre dans le pays.

La patronne, qu'on appelle la belle Alphonsine, s'en vint, souriante, sur sa porte, et tendit la main aux deux dames qui hesitaient devant le marchepied trop haut.

Sous une tente, au bord de l'herbage ombrage de pommiers, des etrangers dejeuneront deja, des Parisiens venus d'Etretat; et on entendait dans l'interieur de la maison des voix, des rires et des bruits de vaisselle.

On dut manger dans une chambre, toutes les salles etant pleines. Soudain Roland apercut contre la muraille des filets a salicoques.

--Ah! ah! cria-t-il, on peche du bouquet ici?

--Oui, repondit Beausire, c'est meme l'endroit ou on en prend le plus de toute la cote.

--Bigre! si nous y allions apres dejeuner?

Il se trouvait justement que la maree etait basse a trois heures; et on decida que tout le monde passerait l'apres-midi dans les rochers, a chercher des salicoques.

On mangea peu, pour eviter l'afflux de sang a la tete quand on aurait les pieds dans l'eau. On voulait d'ailleurs se reserver pour le diner,

qui fut commande magnifique et qui devait être prêt des six heures, quand on rentrerait.

Roland ne se tenait pas d'impatience. Il voulait acheter les engins spéciaux employés pour cette pêche, et qui ressemblent beaucoup à ceux dont on se sert pour attraper des papillons dans les prairies.

On les nomme lanets. Ce sont de petites poches en filet attachées sur un cercle de bois, au bout d'un long baton. Alphonsine, souriant toujours, les lui prêta. Puis elle aida les deux femmes à faire une toilette improvisée pour ne point mouiller leurs robes. Elle offrit des jupes, de gros bas de laine et des espadrilles. Les hommes ôtèrent leurs chaussettes et achetèrent chez le cordonnier du lieu des savates et des sabots.

Puis on se mit en route, le lanet sur l'épaule et la hotte sur le dos. Mme Rosemilly, dans ce costume, était tout à fait gentille, d'une gentillesse imprévue, paysanne et hardie.

La jupe prêtée par Alphonsine, coquettement relevée et fermée par un point de couture afin de pouvoir courir et sauter sans peur dans les roches, montrait la cheville et le bas du mollet, un ferme mollet de petite femme souple et forte. La taille était libre pour laisser aux mouvements leur aisance; et elle avait trouvé, pour se couvrir la tête, un immense chapeau de jardinier, en paille jaune, aux bords démesurés, à qui une branche de tamaris, tenant un côté retournée, donnait un air mousquetaire et crâne.

Jean, depuis son héritage, se demandait tous les jours s'il l'épouserait ou non. Chaque fois qu'il la revoyait, il se sentait décidé à en faire sa femme, puis, dès qu'il se trouvait seul, il songeait qu'en attendant on a le temps de réfléchir. Elle était moins riche que lui maintenant, car elle ne possédait qu'une douzaine de mille francs de revenu, mais en biens-fonds, en fermes et en terrains dans le Havre, sur les bassins; et cela, plus tard, pouvait valoir une grosse somme. La fortune était donc à peu près équivalente, et la jeune veuve assurément lui plaisait beaucoup.

En la regardant marcher devant lui ce jour-là, il pensait: "Allons, il faut que je me décide. Certes, je ne trouverai pas mieux."

Ils suivirent un petit vallon en pente, descendant du village vers la falaise; et la falaise, au bout de ce vallon, dominait la mer de quatre-vingts mètres. Dans l'encadrement des côtes vertes, s'abaissant à droite et à gauche, un grand triangle d'eau, d'un bleu d'argent sous le soleil, apparaissait au loin, et une voile, à peine visible, avait l'air d'un insecte là-bas. Le ciel plein de lumière se mêlait tellement à l'eau qu'on ne distinguait point du tout où finissait l'un et où commençait l'autre; et les deux femmes, qui précédaient les trois hommes, dessinaient sur cet horizon clair leurs tailles serrées dans leurs corsages.

Jean, l'œil allumé, regardait fuir devant lui la cheville mince, la jambe fine, la hanche souple et le grand chapeau provocant de Mme Rosemilly. Et cette fuite activait son désir, le poussait aux résolutions décisives que prennent brusquement les hésitants et les timides. L'air tiède, où se mêlait à l'odeur des côtes, des ajoncs, des trèfles et des herbes, la senteur marine des roches découvertes, l'animait encore en le grisant doucement, et il se décidait un peu plus à chaque pas, à chaque seconde, à chaque regard jeté sur la silhouette alerte de la jeune femme; il se décidait à ne plus hésiter, à lui dire qu'il l'aimait et qu'il désirait l'épouser. La pêche lui servirait, facilitant leur tête-à-tête; et ce serait en outre un joli cadre, un joli endroit pour parler d'amour, les pieds dans un bassin d'eau limpide, en regardant fuir sous les varechs les longues barbes des



crevettes.

Quand ils arriverent au bout du vallon, au bord de l'abîme, ils aperçurent un petit sentier qui descendait le long de la falaise, et sous eux, entre la mer et le pied de la montagne, à mi-côte à peu près, un surprenant chaos de rochers énormes, écroulés, renversés, entassés les uns sur les autres dans une espèce de plaine herbeuse et mouvementée qui courait à perte de vue vers le sud, formée par les éboulements anciens. Sur cette longue bande de broussailles et de gazon secouée, eut-on dit, par des sursauts de volcan, les rocs tombés semblaient les ruines d'une grande cité disparue qui regardait autrefois l'Océan, dominée elle-même par la muraille blanche et sans fin de la falaise.

--Ca, c'est beau, dit en s'arrêtant Mme Rosemilly.

Jean l'avait rejointe, et, le cœur ému, lui offrait la main pour descendre l'étroit escalier taillé dans la roche.

Ils partirent en avant, tandis que Beausire, se raidissant sur ses courtes jambes, tendait son bras replié à Mme Roland étourdie par le vide.

Roland et Pierre venaient les derniers, et le docteur dut trainer son père, tellement trouble par le vertige, qu'il se laissait glisser, de marche en marche, sur son derrière.

Les jeunes gens, qui devaient en tête, allaient vite, et soudain ils aperçurent à côté d'un banc de bois qui marquait un repos vers le milieu de la vauze, un filet d'eau claire jaillissant d'un petit trou de la falaise. Il se répandait d'abord en un bassin grand comme une cuvette qu'il s'était creusé lui-même, puis tombant en cascade haute de deux pieds à peine, il s'enfuyait à travers le sentier, ou avait poussé un tapis de cresson, puis disparaissait dans les ronces et les herbes, à travers la plaine soulevée ou s'entassaient les éboulements.--Oh! que j'ai soif, s'écria Mme Rosemilly. Mais comment boire? Elle essayait de recueillir dans le fond de sa main l'eau qui lui fuyait à travers les doigts. Jean eut une idée, mit une pierre dans le chemin; et elle s'agenouilla dessus afin de puiser à la source même avec ses lèvres qui se trouvaient ainsi à la même hauteur.

Quand elle releva sa tête, couverte de gouttelettes brillantes semées par milliers sur la peau, sur les cheveux, sur les cils, sur le corsage, Jean penché vers elle murmura:--Comme vous êtes jolie! Elle répondit, sur le ton qu'on prend pour gronder un enfant:

--Voulez-vous bien vous taire? C'étaient les premières paroles un peu galantes qu'ils échangeaient.

--Allons, dit Jean fort trouble, sauvons-nous avant qu'on nous rejoigne.

Il apercevait, en effet, tout près d'eux maintenant, le dos du capitaine Beausire qui descendait à reculons afin de soutenir par les deux mains Mme Roland, et, plus haut, plus loin, Roland se laissait toujours glisser, calé sur son fond de culotte en se trainant sur les pieds et sur les coudes avec une allure de tortue, tandis que Pierre le précédait en surveillant ses mouvements.

Le sentier moins escarpé devenait une sorte de chemin en pente contournant les blocs énormes tombés autrefois de la montagne. Mme Rosemilly et Jean se mirent à courir et furent bientôt sur le galet. Ils le traversèrent pour gagner les roches. Elles s'étendaient en une longue et plate surface couverte d'herbes marines et où brillaient d'innombrables flaques d'eau. La mer basse était là-bas, très loin, derrière cette plaine gluante de varechs, d'un vert luisant et noir.

Jean releva son pantalon jusqu'au-dessus du mollet et ses manches jusqu'au coude, afin de se mouiller sans crainte, puis il dit: "En avant!" et sauta avec resolution dans la premiere mare rencontree.

Plus prudente, bien que decidee aussi a entrer dans l'eau tout a l'heure, la jeune femme tournait autour de l'etroit, bassin, a pas craintifs, car elle glissait sur les plantes visqueuses.

--Voyez-vous quelque chose? disait-elle.

--Oui, je vois votre visage qui se reflete dans l'eau.

--Si vous ne voyez que cela, vous n'aurez pas une fameuse peche.

Il murmura d'une voix tendre:

--Oh! de toutes les peches c'est encore celle que je prefererais faire.

Elle riait:

--Essayez donc, vous allez voir comme il passera a travers votre filet.

--Pourtant ... si vous voulez?

--Je veux vous voir prendre des salicoques ... et rien de plus ... pour le moment.

--Vous etes mechante. Allons plus loin, il n'y a rien ici.

Et il lui offrit la main pour marcher sur les rochers gras. Elle s'appuyait un peu craintive, et lui, tout a coup, se sentait envahi par l'amour, souleve de desirs, affame d'elle, comme si le mal qui germait en lui avait attendu ce jour-la pour eclore.

Ils arriverent bientot aupres d'une crevasse plus profonde, ou flottaient sous l'eau fremissante et coulant vers la mer lointaine par une fissure invisible, des herbes longues, fines, bizarrement colorees, des chevelures roses et vertes, qui semblaient nager.

Mme Rosemilly s'ecria:

--Tenez, tenez, j'en vois une, une grosse, une tres grosse la-bas!

Il l'apercut a son tour, et descendit dans le trou resolument, bien qu'il se mouillat jusqu'a la ceinture.

Mais la bete remuant ses longues moustaches reculait doucement devant le filet. Jean la poussait vers les varechs, sur de l'y prendre. Quand elle se sentit bloquee, elle glissa d'un brusque elan par-dessus le lanet, traversa la mare et disparut.

La jeune femme qui regardait, toute palpitante, cette chasse, ne put retenir ce cri:--Oh! maladroite.

Il fut vexe, et d'un mouvement irreflechi traina son filet dans un fond plein d'herbes. En le ramenant a la surface de l'eau, il vit dedans trois grosses salicoques transparentes, cueillies a l'aveuglette dans leur cachette invisible.

Il les presenta, triomphant, a Mme Rosemilly qui n'osait point les prendre, par peur de la pointe aigue et dentelee dont leur tete fine est armee.

Elle s'y decida pourtant, et pincant entre deux doigts le bout effile de leur barbe, elle les mit, l'une apres l'autre, dans sa hotte, avec un

peu de varech qui les conserverait vivantes. Puis ayant trouve une flaque d'eau moins creuse, elle y entra, a pas hesitants, un peu suffoquee par le froid qui lui saisissait les pieds, et elle se mit a pecher elle-meme. Elle etait adroite et rusee, ayant la main souple et le flair de chasseur qu'il fallait. Presque a chaque coup, elle ramenait des betes trompees et surprises par la lenteur ingenieuse de sa poursuite.

Jean maintenant ne trouvait rien, mais il la suivait pas a pas, la frolait, se penchait sur elle, simulait un grand desespoir de sa maladresse, voulait apprendre.

--Oh! montrez-moi, disait-il, montrez-moi!

Puis, comme leurs deux visages se reflétaient, l'un contre l'autre, dans l'eau si claire dont les plantes noires du fond faisaient une glace limpide, Jean souriait a cette tete voisine qui le regardait d'en bas, et parfois, du bout des doigts, lui jetait un baiser qui semblait tomber dessus.

--Ah! que vous etes ennuyeux, disait la jeune femme; mon cher, il ne faut jamais faire deux choses a la fois.

Il repondit:

--Je n'en fais qu'une. Je vous aime.

Elle se redressa, et d'un ton serieux:

--Voyons, qu'est-ce qui vous prend depuis dix minutes, avez-vous perdu la tete?

--Non, je n'ai pas perdu la tete. Je vous aime, et j'ose, enfin, vous le dire.

Ils etaient debout maintenant dans la mare salee qui les mouillait jusqu'aux mollets, et les mains ruisselantes appuyees sur leurs filets, ils se regardaient au fond des yeux.

Elle reprit, d'un ton plaisant et contrarie:

--Que vous etes malavise de me parler de ca en ce moment. Ne pouviez-vous attendre un autre jour et ne pas me gater ma peche?

Il murmura:

--Pardon, mais je ne pouvais plus me taire. Je vous aime depuis longtemps. Aujourd'hui vous m'avez grise a me faire perdre la raison.

Alors, tout a coup, elle sembla en prendre son parti, se resigner a parler d'affaires et a renoncer aux plaisirs.

--Asseyons-nous sur ce rocher, dit-elle, nous pourrons causer tranquillement.

Ils grimperent sur le roc un peu haut, et lorsqu'ils y furent installes cote a cote, les pieds pendants, en plein soleil, elle reprit:

--Mon cher ami, vous n'etes plus un enfant et je ne suis pas une jeune fille. Nous savons fort bien l'un et l'autre de quoi il s'agit, et nous pouvons peser toutes les consequences de nos actes. Si vous vous decidez aujourd'hui a me declarer votre amour, je suppose naturellement que vous desirez m'epouser.

Il ne s'attendait guere a cet expose net de la situation, et il repondit

niaisement:

--Mais oui.

--En avez-vous parle a votre pere et a votre mere?

--Non, je voulais savoir si vous m'accepteriez.

Elle lui tendit sa main encore mouillee, et comme il y mettait la sienne avec elan:

--Moi, je veux bien, dit-elle. Je vous crois bon et loyal. Mais n'oubliez point, que je ne voudrais pas deplaire a vos parents.

--Oh! pensez-vous que ma mere n'a rien prevu et qu'elle vous aimerait comme elle vous aime si elle ne desirait pas un mariage entre nous?

--C'est vrai, je suis un peu troublee.

Ils se turent. Et il s'etonnait, lui, au contraire, qu'elle fut si peu troublee, si raisonnable. Il s'attendait a des gentillesses galantes, a des refus qui disent oui, a toute une coquette comedie d'amour melee a la peche, dans le clapotement de l'eau! Et c'etait fini, il se sentait lie, marie, en vingt paroles. Ils n'avaient plus rien a se dire puisqu'ils etaient d'accord, et ils demeuraient maintenant un peu embarrasses tous deux de ce qui s'etait passe, si vite, entre eux, un peu confus meme, n'osant plus parler, n'osant plus pecher, ne sachant que faire.

La voix de Roland les sauva:

--Par ici, par ici, les enfants. Venez voir Beausire. Il vide la mer, ce gaillard-la.

Le capitaine, en effet, faisait une peche merveilleuse. Mouille jusqu'aux reins, il allait de mare en mare, reconnaissant d'un seul coup d'oeil les meilleures places, et fouillant, d'un mouvement lent et sur de son lanet, toutes les cavites cachees sous les varechs.

Et les belles salicoques transparentes, d'un blond gris, fretillaient au fond de sa main quand il les prenait d'un geste sec pour les jeter dans sa hotte.

Mme Rosemilly surprise, ravie, ne le quitta plus, l'imitant de son mieux, oubliant presque sa promesse et Jean qui suivait, reveur, pour se donner tout entiere a cette joie enfantine de ramasser des betes sous les herbes flottantes.

Roland s'ecria tout a coup:

--Tiens, Mme Roland qui nous rejoint.

Elle etait restee d'abord seule avec Pierre sur la plage, car ils n'avaient envie ni l'un ni l'autre de s'amuser a courir dans les roches et a barboter dans les flaques; et pourtant ils hesitaient a demeurer ensemble. Elle avait peur de lui, et son fils avait peur d'elle et de lui-meme, peur de sa cruaute qu'il ne maitrisait point.

Ils s'assirent donc, l'un pres de l'autre, sur le galet.

Et tous deux, sous la chaleur du soleil calmee par l'air marin, devant le vaste et doux horizon d'eau bleue moiree d'argent, pensaient en meme temps: "Comme il aurait fait bon ici, autrefois."

Elle n'osait point parler a Pierre, sachant bien qu'il repondrait une

dureté; et il n'osait pas parler à sa mère sachant aussi que, malgré lui, il le ferait avec violence.

Du bout de sa canne il tourmentait les galets ronds, les remuait et les battait. Elle, les yeux vagues, avait pris entre ses doigts trois ou quatre petits cailloux qu'elle faisait passer d'une main dans l'autre, d'un geste lent et machinal. Puis son regard indécis, qui errait devant elle, aperçut, au milieu des varechs, son fils Jean qui pêchait avec Mme Rosemilly. Alors elle les suivit, épiant leurs mouvements, comprenant confusement, avec son instinct de mère, qu'ils ne causaient point comme tous les jours. Elle les vit se pencher côte à côte quand ils se regardaient dans l'eau, demeurer debout face à face quand ils interrogeaient leurs cœurs, puis grimper et, s'asseoir sur le rocher pour s'engager l'un envers l'autre.

Leurs silhouettes se détachaient bien nettes, semblaient seules au milieu de l'horizon, prenaient dans ce large espace de ciel, de mer, de falaises, quelque chose de grand et de symbolique.

Pierre aussi les regardait, et un rire sec sortit brusquement de ses lèvres.

Sans se tourner vers lui, Mme Roland lui dit:

--Qu'est-ce que tu as donc?

Il ricanait toujours:

--Je m'instruis. J'apprends comment on se prépare à être cocu.

Elle eut un sursaut de colère, de révolte, choquée du mot, exaspérée de ce qu'elle croyait comprendre.

--Pour qui dis-tu ça?

--Pour Jean, parbleu! C'est très comique de les voir ainsi!

Elle murmura, d'une voix basse, tremblante d'émotion:

--Oh! Pierre, que tu es cruel! Cette femme est la droiture même. Ton frère ne pourrait trouver mieux.

Il se mit à rire tout à fait, d'un rire voulu et saccadé:

--Ah! ah! ah! La droiture même! Toutes les femmes sont la droiture même ... et tous leurs maris sont cocus. Ah! ah! ah!

Sans répondre elle se leva, descendit vivement la pente de galets, et, au risque de glisser, de tomber dans les trous cachés sous les herbes, de se casser la jambe ou le bras, elle s'en alla, courant presque, marchant à travers les mares, sans voir, tout droit devant elle, vers son autre fils.

En la voyant approcher, Jean lui cria:

--Eh bien? maman, tu te décides?

Sans répondre elle lui saisit le bras comme pour lui dire: "Sauve-moi, défends-moi."

Il vit son trouble et, très surpris:

--Comme tu es pâle! Qu'est-ce que tu as?

Elle balbutia:

--J'ai failli tomber, j'ai eu peur sur ces roches.

Alors Jean la guida, la soutint, lui expliquant la pêche pour qu'elle y prit intérêt. Mais comme elle ne l'écoutait guère, et comme il éprouvait un besoin violent de se confier à quelqu'un, il l'entraîna plus loin et, à voix basse:

--Devine ce que j'ai fait?

--Mais ... mais ... je ne sais pas.

--Devine.

--Je ne ... je ne sais pas

--Eh bien, j'ai dit à Mme Rosemilly que je désirais l'épouser.

Elle ne répondit rien, ayant la tête bourdonnante, l'esprit en détresse au point de ne plus comprendre qu'à peine. Elle répéta:

--L'épouser

--Oui, ai-je bien fait? Elle est charmante, n'est-ce pas?

--Oui ... charmante ... tu as bien fait.

--Alors tu m'approuves?

--Oui ... je t'approuve.

--Comme tu dis ça drolément. On croirait que ... que ... tu n'es pas contente.

--Mais oui ... je suis ... contente.

--Bien vrai?

--Bien vrai.

Et pour le lui prouver, elle le saisit à pleins bras et l'embrassa à plein visage, par grands baisers de mère.

Puis, quand elle se fut essuyé les yeux, où des larmes étaient venues, elle aperçut là-bas sur la plage un corps étendu sur le ventre, comme un cadavre, la figure dans le galet: c'était l'autre, Pierre, qui songeait, désespéré.

Alors elle emmena son petit Jean plus loin encore, tout près du flot, et ils parlèrent longtemps de ce mariage où se rattachait son cœur.

La mer montant les chassa vers les pêcheurs qu'ils rejoignirent, puis tout le monde regagna la côte. On réveilla Pierre qui feignait de dormir; et le dîner fut très long, arrosé de beaucoup de vins.

## VII

Dans le break, en revenant, tous les hommes, hormis Jean, s'endormirent. Beausire et Roland s'abattaient, toutes les cinq minutes, sur une épaule voisine qui les repoussait d'une secousse. Ils se redressaient alors, cessaient de ronfler, ouvraient les yeux, murmuraient: "Bien beau temps," et retombaient, presque aussitôt, de l'autre côté.

Lorsqu'on entra dans le Havre, leur engourdissement etait si profond qu'ils eurent beaucoup de peine a le secouer, et Beausire refusa meme de monter chez Jean ou le the les attendait. On dut le déposer devant sa porte.

Le jeune avocat, pour la premiere fois, allait coucher dans son logis nouveau; et une grande joie, un peu puerile, l'avait saisi tout a coup de montrer, justement ce soir-la, a sa fiancée l'appartement qu'elle habiterait bientôt.

La bonne etait partie, Mme Roland ayant declare qu'elle ferait chauffer l'eau et servirait elle-meme, car elle n'aimait pas laisser veiller les domestiques, par crainte du feu.

Personne, autre qu'elle, son fils et les ouvriers, n'etait encore entre, afin que la surprise fut complete quand on verrait combien c'etait joli.

Dans le vestibule Jean pria qu'on attendit. Il voulait allumer les bougies et les lampes, et il laissa dans l'obscurite Mme Rosemilly, son pere et son frere, puis il cria: "Arrivez!" en ouvrant toute grande la porte a deux battants.

La galerie vitree, eclairee par un lustre et des verres de couleur caches dans les palmiers, les caoutchoucs et les fleurs, apparaissait d'abord pareille a un decor de theatre. Il y eut une seconde d'etonnement. Roland, emerveille de ce luxe, murmura: "Nom d'un chien," saisi par l'envie de battre des mains comme devant les apotheoses.

Puis on penetra dans le premier salon, petit, tendu avec une etoffe vieil or, pareille a celle des sieges. Le grand salon de consultation tres simple, d'un rouge saumon pale, avait grand air.

Jean s'assit dans le fauteuil devant son bureau charge de livres, et d'une voix grave, un peu forcee:

--Oui, Madame, les textes de loi sont formels et me donnent, avec l'assentiment que je vous avais annonce, l'absolue certitude qu'avant trois mois l'affaire dont nous nous sommes entretenus recevra une heureuse solution.

Il regardait Mme Rosemilly qui se mit a sourire en regardant Mme Roland; et Mme Roland, lui prenant la main, la serra.

Jean, radieux, fit une gambade de collegien et s'ecria:

--Hein, comme la voix porte bien. Il serait excellent pour plaider, ce salon.

Il se mit a declamer:

--Si l'humanite seule, si ce sentiment de bienveillance naturelle que nous eprouvons pour toute souffrance devait etre le mobile de l'acquiescement que nous sollicitons de vous, nous ferions appel a votre pitié, messieurs les jures, a votre coeur de pere et d'homme; mais nous avons pour nous le droit, et c'est la seule question du droit que nous allons soulever devant vous ...

Pierre regardait ce logis qui aurait pu etre le sien, et il s'irritait des gamineries de son frere, le jugeant, deciderement, trop niais et pauvre d'esprit.

Mme Roland ouvrit une porte a droite.

--Voici la chambre a coucher, dit-elle.

Elle avait mis a la parer tout son amour de mere. La tenture etait en cretonne de Rouen qui imitait la vieille toile normande. Un dessin Louis XV--une bergere dans un médaillon que fermaient les becs unis de deux colombes--donnait aux murs, aux rideaux, au lit, aux fauteuils un air galant et champetre tout a fait gentil.

--Oh! c'est charmant, dit Mme Rosemilly, devenue un peu serieuse, en entrant dans cette piece.

--Cela vous plait? demanda Jean.

--Enormement.

--Si vous saviez comme ca me fait plaisir.

Ils se regarderent une seconde, avec beaucoup de tendresse confiante au fond des yeux.

Elle etait genee un peu cependant, un peu confuse dans cette chambre a coucher qui serait sa chambre nuptiale. Elle avait remarque, en entrant, que la couche etait tres large, une vraie couche de menage, choisie par Mme Roland qui avait prevu sans doute et desire le prochain mariage de son fils; et cette precaution de mere lui faisait plaisir cependant, semblait lui dire qu'on l'attendait dans la famille.

Puis quand on fut rentre dans le salon, Jean ouvrit brusquement la porte de gauche et on apercut la salle a manger ronde, percee de trois fenetres, et decoree en lanterne japonaise. La mere et le fils avaient mis la toute la fantaisie dont ils etaient capables. Cette piece a meubles de bambou, a magots, a potiches, a soieries pailletees d'or, a stores transparents ou des perles de verre semblaient des gouttes d'eau, a éventails cloues aux murs pour maintenir les etoffes, avec ses ecrans, ses sabres, ses masques, ses grues faites en plumes veritables, tous ses menus bibelots de porcelaine, de bois, de papier, d'ivoire, de nacre et de bronze, avait l'aspect pretentieux et maniere que donnent les mains inhabiles et les yeux ignorants aux choses qui exigent le plus de tact, de gout et d'education artiste. Ce fut celle cependant qu'on admira le plus. Pierre seul fit des reserves avec une ironie un peu amere dont son frere se sentit blesse.

Sur la table, les fruits se dressaient en pyramides, et les gateaux s'elevaient en monuments.

On n'avait guere faim; on suca les fruits et on grignota les patisseries plutot qu'on ne les mangea. Puis, au bout d'une heure, Mme Rosemilly demanda la permission de se retirer.

Il fut decide que le pere Roland l'accompagnerait a sa porte et partirait immediatement avec elle, tandis que Mme Roland, en l'absence de la bonne, jetterait son coup d'oeil de mere sur le logis afin que son fils ne manquât de rien.

--Faut-il revenir te chercher? demanda Roland.

Elle hesita, puis repondit:

--Non, mon gros, couche-toi. Pierre me ramenera.

Des qu'ils furent partis, elle souffla les bougies, serra les gateaux, le sucre et les liqueurs dans un meuble dont la clef fut remise a Jean; puis elle passa dans la chambre a coucher, entr'ouvrit le lit, regarda si la carafe etait remplie d'eau fraiche et la fenetre bien fermee.

Pierre et Jean etaient demeures dans le petit salon, celui-ci encore



froisse de la critique faite sur son gout, et celui-la de plus en plus agace de voir son frere dans ce logis.

Ils fumaient assis tous les deux, sans se parler. Pierre tout a coup se leva:

--Cristi! dit-il, la veuve avait l'air bien vanne ce soir, les excursions ne lui reussissent pas.

Jean se sentit souleve soudain par une de ces promptes et furieuses coleres de debonnaire blesse au coeur.

Le souffle lui manquait tant son emotion etait vive, et il balbutia:

--Je te defends desormais de dire "la veuve" quand tu parleras de Mme Rosemilly.

Pierre se tourna vers lui, hautain:

--Je crois que tu me donnes des ordres. Deviens-tu fou, par hasard?

Jean aussitot s'etait dresse:

--Je ne deviens pas fou, mais j'en ai assez de tes manieres envers moi.

Pierre ricana:

--Envers toi? Est-ce que tu fais partie de Mme Rosemilly?

--Sache que Mme Rosemilly va devenir ma femme.

L'autre rit plus fort:

--Ah! ah! tres bien. Je comprends maintenant pourquoi je ne devrai plus l'appeler "la veuve". Mais tu as pris une drôle de maniere pour m'annoncer ton mariage.

--Je te defends de plaisanter ... tu entends ... je te le defends.

Jean s'etait approche, pale, la voix tremblante, exaspere de cette ironie poursuivant la femme qu'il aimait et qu'il avait choisie.

Mais Pierre soudain devint aussi furieux. Tout ce qui s'amassait en lui de coleres impuissantes, de rancunes ecrasees, de revoltes domptees depuis quelque temps et de desespoir silencieux, lui montant a la tete, l'etourdit comme un coup de sang.

--Tu oses? ... Tu oses? ... Et moi je t'ordonne de te taire, tu entends, je te l'ordonne.

Jean, surpris de cette violence, se tut quelques secondes, cherchant, dans ce trouble d'esprit ou nous jette la fureur, la chose, la phrase, le mot, qui pourrait blesser son frere jusqu'au coeur.

Il reprit, en s'efforçant de se maitriser pour bien frapper, de ralentir sa parole pour la rendre plus aigue:

--Voila longtemps que je te sais jaloux de moi, depuis le jour ou tu as commence a dire "la veuve" parce que tu as compris que cela me faisait mal.

Pierre poussa un de ces rires stridents et meprisants qui lui etaient familiers:

--Ah! ah! mon Dieu! Jaloux de toi! ... moi? ... moi? ... moi? ... et de

quoi? ... de quoi, mon Dieu? ... do ta figure ou de ton esprit? ...

Mais Jean sentit bien qu'il avait touche la plaie de cette ame.

--Oui, tu es jaloux de moi, et jaloux depuis l'enfance; et tu es devenu furieux quand tu as vu que cette femme me preferait et qu'elle ne voulait pas de toi.

Pierre begayait, exaspere de cette supposition:

--Moi ... moi... jaloux de toi? a cause de cette cruche, de cette dinde, de cette oie grasse? ...

Jean qui voyait porter ses coups reprit:

--Et le jour ou tu as essaye de ramer plus fort que moi, dans la \_Perle\_? Et tout ce que tu dis devant elle pour te faire valoir? Mais tu creves de jalousie! Et quand cette fortune m'est arrivee, tu es devenu enrage, et tu m'as deteste, et tu l'as montre de toutes les manieres, et tu as fait souffrir tout le monde, et tu n'es pas une heure sans cracher la bile qui t'etouffe.

Pierre ferma ses poings de fureur avec une envie irresistible de sauter sur son frere et de le prendre a la gorge:

--Ah! tais-toi, cette fois, ne parle point de cette fortune.

Jean s'ecria:

--Mais la jalousie te suinte de la peau. Tu ne dis pas un mot a mon pere, a ma mere ou a moi, ou elle n'eclate. Tu feins de me mepriser parce que tu es jaloux! tu cherches querelle a tout le monde parce que tu es jaloux. Et maintenant que je suis riche, tu ne te contiens plus, tu es devenu venimeux, tu tortures notre mere comme si c'etait sa faute! ...

Pierre avait recule jusqu'a la cheminee, la bouche entr'ouverte, l'oeil dilate, en proie a une de ces folies de rage qui font commettre des crimes.

Il repeta d'une voix plus basse, mais haletante:

--Tais-toi, tais-toi donc!

--Non. Voila longtemps que je voulais te dire ma pensee entiere; tu m'en donnes l'occasion, tant pis pour toi. J'aime une femme! Tu le sais et tu la railles devant moi, tu me pousse a bout; tant pis pour toi. Mais je casserai tes dents de vipere, moi! Je te forcerai a me respecter.

--Te respecter, toi?

--Oui, moi!

--Te respecter ... toi ... qui nous as tous deshones, par ta cupidite!

--Tu dis? Repete ... repete? ...

--Je dis qu'on n'accepte pas la fortune d'un homme quand on passe pour le fils d'un autre.

Jean demeurait immobile, ne comprenant pas, effare devant l'insinuation qu'il pressentait:

--Comment? Tu dis ... repete encore?

--Je dis ce que tout le monde chuchote, ce que tout le monde colporte, que tu es le fils de l'homme qui t'a laisse sa fortune. Eh bien! un garçon propre n'accepte pas l'argent qui deshonne sa mere.

--Pierre ... Pierre ... Pierre ... y songes-tu? ... Toi ... c'est toi ... toi ... qui prononces cette infamie?

--Oui ... moi ... c'est moi. Tu ne vois donc point que j'en creve de chagrin depuis un mois, que je passe mes nuits sans dormir et mes jours a me cacher comme une bete, que je ne sais plus ce que je dis ni ce que je fais, ni ce que je deviendrai tant je souffre, tant je suis affole de honte et de douleur, car j'ai devine d'abord et je sais maintenant.

--Pierre ... Tais-toi ... Maman est dans la chambre a cote! Songe qu'elle peut nous entendre ... qu'elle nous entend ...

Mais il fallait qu'il vidat son coeur! et il dit tout, ses soupcons, ses raisonnements, ses lutttes, sa certitude, et l'histoire du portrait encore une fois disparu.

Il parlait par phrases courtes, hachees, presque sans suite, des phrases d'hallucine.

Il semblait maintenant avoir oublie Jean et sa mere dans la piece voisine. Il parlait comme si personne ne l'ecoutait, parce qu'il devait parler, parce qu'il avait trop souffert, trop comprime et referme sa plaie. Elle avait grossi comme une tumeur, et cette tumeur venait de crever, eclaboussant tout le monde. Il s'etait mis a marcher comme il faisait presque toujours; et les yeux fixes devant lui, gesticulant, dans une frenesie de desespero, avec des sanglots dans la gorge, des retours de haine contre lui-meme, il parlait comme s'il eut confesse sa misere et la misere des siens, comme s'il eut jete sa peine a l'air invisible et sourd ou s'envolaient ses paroles.

Jean eperdu, et presque convaincu soudain par l'energie aveugle de son frere, s'etait adosse contre la porte derriere laquelle il devinait que leur mere les avait entendus.

Elle ne pouvait point sortir; il fallait passer par le salon. Elle n'etait point revenue; donc elle n'avait pas ose.

Pierre tout a coup frappant du pied, cria:

--Tiens, je suis un cochon d'avoir dit ca!

Et il s'enfuit, nu-tete, dans l'escalier.

Le bruit de la grande porte de la rue, retombant avec fracas, reveilla Jean de la torpeur profonde ou il etait tombe. Quelques secondes s'etaient ecoulees, plus longues que des heures, et son ame s'etait engourdie dans un hebetement d'idiot. Il sentait bien qu'il lui faudrait penser tout a l'heure, et agir, mais il attendait, ne voulant meme plus comprendre, savoir, se rappeler, par peur, par faiblesse, par lachete. Il etait de la race des temporiseurs qui remettent toujours au lendemain; et quand il lui fallait, sur-le-champ, prendre une resolution, il cherchait encore, par instinct, a gagner quelques moments.

Mais le silence profond qui l'entourait maintenant, apres les vociferations de Pierre, ce silence subit des murs, des meubles, avec cette lumiere vive des six bougies et des deux lampes, l'effraya si fort tout a coup qu'il eut envie de se sauver aussi.

Alors il secoua sa pensee, il secoua son coeur, et il essaya de reflechir.

Jamais il n'avait rencontré une difficulté dans sa vie. Il est des hommes qui se laissent aller comme l'eau qui coule. Il avait fait ses classes avec soin, pour n'être pas puni, et termine ses études de droit avec régularité parce que son existence était calme. Toutes les choses du monde lui paraissaient naturelles sans éveiller autrement son attention. Il aimait l'ordre, la sagesse, le repos par temperament, n'ayant point de replis dans l'esprit; et il demeurait, devant cette catastrophe, comme un homme qui tombe à l'eau sans avoir jamais nagé.

Il essaya de douter d'abord. Son frère avait menti par haine, et par jalousie?

Et pourtant, comment aurait-il été assez misérable pour dire de leur mère une chose pareille s'il n'avait pas été lui-même égaré par le désespoir? Et puis Jean gardait dans l'oreille, dans le regard, dans les nerfs, jusque dans le fond de la chair, certaines paroles, certains cris de souffrance, des intonations et des gestes de Pierre, si douloureux qu'ils étaient irrésistibles, aussi irrecusables que la certitude.

Il demeurait trop écrasé pour faire un mouvement ou pour avoir une volonté. Sa détresse devenait intolérable; et il sentait que, derrière la porte, sa mère était là qui avait tout entendu et qui attendait.

Que faisait-elle? Pas un mouvement, pas un frisson, pas un souffle, pas un soupir ne révélait la présence d'un être derrière cette planche. Se serait-elle sauvée? Mais par où? Si elle s'était sauvée ... elle avait donc sauté de la fenêtre dans la rue!

Un sursaut de frayeur le souleva, si prompt et si dominateur qu'il enfonça plutôt qu'il n'ouvrit la porte et se jeta dans sa chambre.

Elle semblait vide. Une seule bougie l'éclairait, posée sur la commode.

Jean s'élança vers la fenêtre, elle était fermée, avec les volets clos. Il se retourna, fouillant les coins noirs de son regard anxieux, et il s'aperçut que les rideaux du lit avaient été tirés. Il y courut et les ouvrit. Sa mère était étendue sur sa couche, la figure enfouie dans l'oreiller qu'elle avait ramené de ses deux mains crispées sur sa tête, pour ne plus entendre.

Il la crut d'abord étouffée. Puis, l'ayant saisie par les épaules, il la retourna sans qu'elle lâchât l'oreiller qui lui cachait le visage et qu'elle mordait pour ne pas crier.

Mais le contact de ce corps raidi, de ces bras crispés, lui communiqua la secousse de son indicible torture. L'énergie et la force dont elle retenait avec ses doigts et avec ses dents la toile gonflée de plumes, sur sa bouche, sur ses yeux et sur ses oreilles pour qu'il ne la vit point et ne lui parlât pas, lui fit deviner, par la commotion qu'il recut, jusqu'à quel point on peut souffrir. Et son cœur, son simple cœur, fut déchiré de pitié. Il n'était pas un juge, lui, même un juge miséricordieux, il était un homme plein de faiblesse et un fils plein de tendresse. Il ne se rappela rien de ce que l'autre lui avait dit, il ne raisonna pas et ne discuta point, il toucha seulement de ses deux mains le corps inerte de sa mère, et ne pouvant arracher l'oreiller de sa figure, il cria, en baisant sa robe:

--Maman, maman, ma pauvre maman, regarde-moi!

Elle aurait semblé morte si tous ses membres n'eussent été parcourus d'un frémissement presque insensible, d'une vibration de corde tendue. Il répétait:

--Maman, maman, écoute-moi. Ça n'est pas vrai. Je sais bien que ça n'est

pas vrai.

Elle eut un spasme, une suffocation, puis tout a coup elle sanglota dans l'oreiller. Alors tous ses nerfs se detendirent, ses muscles raidis s'amollirent, ses doigts s'entr'ouvrant lacherent la toile; et il lui decouvrit la face.

Elle etait toute pale, toute blanche, et de ses paupieres fermees on voyait couler des gouttes d'eau. L'ayant enlancee par le cou, il lui baisa les yeux, lentement, par grands baisers desoles qui se mouillaient a ses larmes, et il disait toujours:

--Maman, ma chere maman, je sais bien que ca n'est pas vrai. Ne pleure pas, je le sais! Ca n'est pas vrai!

Elle se souleva, s'assit, le regarda, et avec un de ces efforts de courage qu'il faut, en certains cas, pour se tuer, elle lui dit:

--Non, c'est vrai, mon enfant.

Et ils resterent sans paroles, l'un devant l'autre. Pendant quelques instants encore elle suffoqua, tendant la gorge, en renversant la tete pour respirer, puis elle se vainquit de nouveau et reprit:

--C'est vrai, mon enfant. Pourquoi mentir? C'est vrai. Tu ne me croirais pas, si je mentais.

Elle avait l'air d'une folle. Saisi de terreur, il tomba a genoux pres du lit en murmurant:

--Tais-toi, maman, tais-toi.

Elle s'etait levee, avec une resolution et une energie effrayantes.

--Mais je n'ai plus rien a te dire, mon enfant, adieu.

Et elle marcha vers la porte.

Il la saisit a pleins bras, criant:

--Qu'est-ce que tu fais, maman, ou vas-tu?

--Je ne sais pas ... est-ce que je sais ... je n'ai plus rien a faire ... puisque je suis toute seule.

Elle se debattait pour s'echapper. La retenant, il ne trouvait qu'un mot a lui repeter:

--Maman ... maman ... maman...

Et elle disait dans ses efforts pour rompre cette etreinte:

--Mais non, mais non, je ne suis plus la mere maintenant, je ne suis plus rien pour toi, pour personne, plus rien, plus rien! Tu n'as plus ni pere ni mere, mon pauvre enfant ... adieu.

Il comprit brusquement que s'il la laissait partir il ne la reverrait jamais, et, l'enlevant, il la porta sur un fauteuil, l'assit de force, puis s'agenouillant et formant une chaine de ses bras:

--Tu ne sortiras point d'ici, maman; moi je t'aime, et je te garde. Je te garde toujours, tu es a moi.

Elle murmura d'une voix accablee:

--Non, mon pauvre garçon, ça n'est plus possible. Ce soir tu pleures, et demain tu me jetterais dehors. Tu ne me pardonnerais pas non plus.

Il répondit avec un si grand élan de si sincère amour:--Oh! moi? moi? Comme tu me connais peu!--qu'elle poussa un cri, lui prit la tête par les cheveux, à pleines mains, l'attira avec violence et le baisa éperdument à travers la figure.

Puis elle demeura immobile, la joue contre la joue de son fils, sentant, à travers sa barbe, la chaleur de sa chair; et elle lui dit, tout bas, dans l'oreille:

--Non, mon petit Jean. Tu ne me pardonnerais pas demain. Tu le crois et tu te trompes. Tu m'as pardonné ce soir, et ce pardon-là m'a sauvé la vie; mais il ne faut plus que tu me voies.

Il répéta, en l'étreignant:

--Maman, ne dis pas ça!

--Si, mon petit, il faut que je m'en aille.

Je ne sais pas où, ni comment je m'y prendrai, ni ce que je dirai, mais il le faut. Je n'oserais plus te regarder, ni t'embrasser, comprends-tu?

Alors, à son tour, il lui dit, tout bas, dans l'oreille:

--Ma petite mère, tu resteras, parce que je le veux, parce que j'ai besoin de toi. Et tu vas me jurer de m'obéir, tout de suite.

--Non, mon enfant.

--Oh! maman, il le faut, tu entends. Il le faut.

--Non, mon enfant, c'est impossible. Ce serait nous condamner tous à l'enfer. Je sais ce que c'est, moi, que ce supplice-là, depuis un mois. Tu es attendri, mais quand ce sera passé, quand tu me regarderas comme me regarde Pierre, quand tu te rappelleras ce que je t'ai dit! ... Oh! ... mon petit Jean, songe ... songe que je suis ta mère! ...

--Je ne veux pas que tu me quittes, maman. Je n'ai que toi.

--Mais pense, mon fils, que nous ne pourrions plus nous voir sans rougir tous les deux, sans que je me sente mourir de honte et sans que tes yeux fassent baisser les miens.

--Ça n'est pas vrai, maman.

--Oui, oui, oui, c'est vrai! Oh! j'ai compris, va, toutes les luttres de ton pauvre frère, toutes, depuis le premier jour. Maintenant, lorsque je devine son pas dans la maison, mon cœur saute à briser ma poitrine, lorsque j'entends sa voix, je sens que je vais m'évanouir. Je t'avais encore, toi! Maintenant, je ne t'ai plus. Oh! mon petit Jean, crois-tu que je pourrais vivre entre vous deux?

--Oui, maman. Je t'aimerai tant que tu n'y penseras plus.

--Oh! oh! comme si c'était possible!

--Oui, c'est possible.

--Comment veux-tu que je n'y pense plus entre ton frère et toi? Est-ce que vous n'y penserez plus, vous?

--Moi. Je te le jure!

--Mais tu y penseras a toutes les heures du jour.

--Non, je te le jure. Et puis, ecoute: si tu pars, je m'engage et je me fais tuer.

Elle fut bouleversee par cette menace puerile et etreignit Jean en le caressant avec une tendresse passionnee. Il reprit:

--Je t'aime plus que tu ne crois, va, bien plus, bien plus. Voyons, sois raisonnable. Essaie de rester seulement huit jours. Veux-tu me promettre huit jours? Tu ne peux pas me refuser ca?

Elle posa ses deux mains sur les epaules de Jean, et le tenant a la longueur de ses bras:

--Mon enfant ... tachons d'etre calmes et de ne pas nous attendrir. Laisse-moi te parler d'abord. Si je devais une seule fois entendre sur tes levres ce que j'entends depuis un mois dans la bouche de ton frere, si je devais une seule fois voir dans tes yeux ce que je lis dans les siens, si je devais deviner rien que par un mot ou par un regard que je te suis odieuse comme a lui ... une heure apres, tu entends, une heure apres ... je serais partie pour toujours.

--Maman, je te jure ...

--Laisse-moi parler ... Depuis un mois j'ai souffert tout ce qu'une creature peut souffrir. A partir du moment ou j'ai compris que ton frere, que mon autre fils me soupconnait, et qu'il devinait, minute par minute, la verite, tous les instants de ma vie ont ete un martyre qu'il est impossible de t'exprimer.

Elle avait une voix si douloureuse que la contagion de sa torture emplit de larmes les yeux de Jean.

Il voulut l'embrasser, mais elle le repoussa.

--Laisse-moi ... ecoute ... j'ai encore tant de choses a te dire pour que tu comprennes ... mais tu ne comprendras pas ... c'est que ... si je devais rester ... il faudrait ... Non, je ne peux pas! ...

--Dis, maman, dis.

--Eh bien! oui. Au moins je ne t'aurai pas trompe ... Tu veux que je reste avec toi, n'est-ce pas? Pour cela, pour que nous puissions nous voir encore, nous parler, nous rencontrer toute la journee dans la maison, car je n'ose plus ouvrir une porte dans la peur de trouver ton frere derriere elle, pour cela il faut, non pas que tu me pardonnes,--rien ne fait plus de mal qu'un pardon,--mais que tu ne m'en veuilles pas de ce que j'ai fait ... Il faut que tu te sentes assez fort, assez different de tout le monde pour te dire que tu n'es pas le fils de Roland, sans rougir de cela et sans me mepriser! ... Moi j'ai assez souffert ... j'ai trop souffert, je ne peux plus, non, je ne peux plus! Et ce n'est pas d'hier, va, c'est de longtemps ... Mais tu ne pourras jamais comprendre ca, toi! Pour que nous puissions encore vivre ensemble, et nous embrasser, mon petit Jean, dis-toi bien que si j'ai ete la maitresse de ton pere, j'ai ete encore plus sa femme, sa vraie femme, que je n'en ai pas honte au fond du coeur, que je ne regrette rien, que je l'aime encore tout mort qu'il est, que je l'aimerai toujours, que je n'ai aime que lui, qu'il a ete toute ma vie, toute ma joie, tout mon espoir, toute ma consolation, tout, tout, tout pour moi, pendant si longtemps! Ecoute, mon petit, devant Dieu qui m'entend, je n'aurais jamais rien eu de bon dans l'existence, si je ne l'avais pas rencontre, jamais rien, pas une tendresse, pas une douceur, pas une de ces heures qui nous font tant regretter de vieillir, rien! Je lui dois

tout! Je n'ai eu que lui au monde, et puis vous deux, ton frere et toi. Sans vous ce serait vide, noir et vide comme la nuit. Je n'aurais jamais aime rien, rien connu, rien desire, je n'aurais pas seulement pleure, car j'ai pleure, mon petit Jean. Oh! oui, j'ai pleure, depuis que nous sommes venus ici. Je m'etais donnee a lui tout entiere, corps et ame, pour toujours, avec bonheur, et pendant plus de dix ans j'ai ete sa femme comme il a ete mon mari devant Dieu qui nous avait faits l'un pour l'autre. Et puis, j'ai compris qu'il m'aimait moins. Il etait toujours bon et prevenant, mais je n'etais plus pour lui ce que j'avais ete. C'etait fini! Oh! que j'ai pleure! ... Comme c'est miserable et trompeur, la vie!.. Il n'y a rien qui dure ... Et nous sommes arrives ici; et jamais je ne l'ai plus revu, jamais il n'est venu ... Il promettait dans toutes ses lettres! ... Je l'attendais toujours! ... et je ne l'ai plus revu! ... et voila qu'il est mort! ... Mais il nous aimait encore puisqu'il a pense a toi. Moi je l'aimerai jusqu'a mon dernier soupir, et je ne le renierai jamais, et je t'aime parce que tu es son enfant, et je ne pourrais pas avoir honte de lui devant toi! Comprends-tu? je ne pourrais pas! Si tu veux que je reste, il faut que tu acceptes d'etre son fils et que nous parlions de lui quelquefois, et que tu l'aimes un peu, et que nous pensions a lui quand nous nous regarderons. Si tu ne veux pas, si tu ne peux pas, adieu, mon petit, il est impossible que nous restions ensemble maintenant! je ferai ce que tu decideras: Jean repondit d'une voix douce:

--Reste, maman.

Elle le serra dans ses bras et se remit a pleurer; puis elle reprit, la joue contre sa joue:

--Oui, mais Pierre? Qu'allons-nous devenir avec lui?

Jean murmura:

--Nous trouverons quelque chose. Tu ne peux plus vivre aupres de lui.

Au souvenir de l'aine elle fut crispee d'angoisse.

--Non, je ne puis plus, non! non!

Et se jetant sur le coeur de Jean, elle s'ecria, l'ame en detresse:

--Sauve-moi de lui, toi, mon petit, sauve-moi, fais quelque chose, je ne sais pas ... trouve ... sauve-moi!

--Oui, maman, je chercherai.

--Tout de suite ... il faut ... Tout de suite ... ne me quitte pas! J'ai si peur de lui ... si peur!

--Oui, je trouverai. Je te promets.

--Oh! mais vite, vite! Tu ne comprends pas ce qui se passe en moi quand je le vois.

Puis elle lui murmura tout bas, dans l'oreille:

--Garde-moi ici, chez toi.

Il hesita, reflechit et comprit, avec son bon sens positif, le danger de cette combinaison.

Mais il dut raisonner longtemps, discuter, combattre avec des arguments precis son affolement et sa terreur.

--Seulement ce soir, disait-elle, seulement cette nuit. Tu feras dire



demain a Roland que je me suis trouvee malade.

--Ce n'est pas possible, puisque Pierre est rentre. Voyons, aie du courage. J'arrangerai tout, je te le promets, des demain. Je serai a neuf heures a la maison. Voyons, mets ton chapeau. Je vais te reconduire.

--Je ferai ce que tu voudras, dit-elle avec un abandon enfantin, craintif et reconnaissant.

Elle essaya de se lever; mais la secousse avait ete trop forte; elle ne pouvait encore se tenir sur ses jambes.

Alors il lui fit boire de l'eau sucee, respirer de l'alcali, et il lui lava les tempes avec du vinaigre. Elle se laissait faire, brisee et soulagee comme apres un accouchement.

Elle put enfin marcher et prit son bras. Trois heures sonnaient quand ils passerent a l'hotel de ville.

Devant la porte de leur logis il l'embrassa et lui dit: "Adieu, maman, bon courage."

Elle monta, a pas furtifs, l'escalier silencieux, entra dans sa chambre, se devala bien vite, et se glissa, avec l'emotion retrouvée des adulteres anciens, aupres de Roland qui ronflait.

Seul dans la maison, Pierre ne dormait pas et l'avait entendue revenir.

## VIII

Quand il fut rentre dans son appartement, Jean s'affaissa sur un divan, car les chagrins et les soucis qui donnaient a son frere des envies de courir et de fuir comme une bete chassée, agissant diversement sur sa nature somnolente, lui cassaient les jambes et les bras. Il se sentait mou a ne plus faire un mouvement, a ne pouvoir gagner son lit, mou de corps et d'esprit, ecrase et desole. Il n'etait point frappe, comme l'avait ete Pierre, dans la purete de son amour filial, dans cette dignite secrete qui est l'enveloppe des coeurs fiers, mais accable par un coup du destin qui menacait en meme temps ses interets les plus chers.

Quand son ame enfin se fut calmee, quand sa pensee se fut eclaircie ainsi qu'une eau battue et remuee, il envisagea la situation qu'on venait de lui reveler. S'il eut appris de toute autre maniere le secret de sa naissance, il se serait assurement indigne et aurait ressenti un profond chagrin; mais apres sa querelle avec son frere, apres cette delation violente et brutale ebranlant ses nerfs, l'emotion poignante de la confession de sa mere le laissa sans energie pour se revolter. Le choc recu par sa sensibilite avait ete assez fort pour emporter, dans un irresistible attendrissement, tous les prejuges et toutes les saintes susceptibilites de la morale naturelle. D'ailleurs, il n'etait pas un homme de resistance. Il n'aimait lutter contre personne et encore moins contre lui-meme; il se resigna donc, et par un penchant instinctif, par un amour inne du repos, de la vie douce et tranquille, il s'inquieta aussitot des perturbations qui allaient surgir autour de lui et l'atteindre du meme coup. Il les presentait inevitables, et, pour les ecarter, il se decida a des efforts surhumains d'energie et d'activite. Il fallait que tout de suite, des le lendemain, la difficulte fut tranchee, car il avait aussi par instants ce besoin imperieux des solutions immediates qui constitue toute la force des faibles, incapables de vouloir longtemps. Son esprit d'avocat, habitue d'ailleurs

a demeler et a etudier les situations compliquees, les questions d'ordre intime, dans les familles troublees, decouvrit immediatement toutes les consequences prochaines de l'etat d'ame de son frere. Malgre lui il en envisageait les suites a un point de vue presque professionnel, comme s'il eut regle les relations futures de clients apres une catastrophe d'ordre moral. Certes un contact continuel avec Pierre lui devenait impossible. Il l'eviterait facilement en restant chez lui, mais il etait encore inadmissible que leur mere continuat a demeurer sous le meme toit que son fils aine.

Et longtemps il medita, immobile sur les coussins, imaginant et rejetant des combinaisons sans trouver rien qui put le satisfaire.

Mais une idee soudaine l'assaillit:--Cette fortune qu'il avait recue, un honnete homme la garderait-il?

Il se repondit: "Non" d'abord, et se decida a la donner aux pauvres. C'etait dur, tant pis, il vendrait son mobilier et travaillerait comme un autre, comme travaillent tous ceux qui debutent. Cette resolution virile et douloureuse fouettant son courage, il se leva et vint poser son front contre les vitres. Il avait ete pauvre, il redeviendrait pauvre. Il n'en mourrait pas, apres tout. Ses yeux regardaient le bec de gaz qui brulait en face de lui de l'autre cote de la rue. Or, comme une femme attardee passait sur le trottoir, il songea brusquement a Mme Rosemilly, et il recut au coeur la secousse des emotions profondes nees en nous d'une pensee cruelle. Toutes les consequences desesperantes de sa decision lui apparurent en meme temps. Il devrait renoncer a epouser cette femme, renoncer au bonheur, renoncer a tout. Pouvait-il agir ainsi, maintenant qu'il s'etait engage vis-a-vis d'elle? Elle l'avait accepte le sachant riche. Pauvre, elle l'accepterait encore; mais avait-il le droit de lui demander, de lui imposer ce sacrifice? Ne valait-il pas mieux garder cet argent comme un depot qu'il restituerait plus tard aux indigents?

Et dans son ame ou l'egoisme prenait des masques honnetes, tous les interets deguises luttaien et se combattaient. Les scrupules premiers cedaient la place aux raisonnements ingenieux, puis reparaissaient, puis s'effacaient de nouveau.

Il revint s'asseoir, cherchant un motif decisif, un pretexte tout-puissant pour fixer ses hesitations et convaincre sa droiture native. Vingt fois deja il s'etait pose cette question: "Puisque je suis le fils de cet homme, que je le sais et que je l'accepte, n'est-il pas naturel que j'accepte aussi son heritage?" Mais cet argument ne pouvait empecher le "non" murmure par la conscience intime.

Soudain il songea: "Puisque je ne suis pas le fils de celui que j'avais cru etre mon pere, je ne puis plus rien accepter de lui, ni de son vivant, ni apres sa mort. Ce ne serait ni digne ni equitable. Ce serait voler mon frere."

Cette nouvelle maniere de voir l'ayant soulage, ayant apaise sa conscience, il retourna vers la fenetre.

"Oui, se disait-il, il faut que je renonce a l'heritage de ma famille, que je le laisse a Pierre tout entier, puisque je ne suis pas l'enfant de son pere. Cela est juste. Alors n'est-il pas juste aussi que je garde l'argent de mon pere a moi?"

Ayant reconnu qu'il ne pouvait profiter de la fortune de Roland, s'etant decide a l'abandonner integralement, il consentit donc et se resigna a garder celle de Marechal, car en repoussant l'une et l'autre il se trouverait reduit a la pure mendicite.

Cette affaire delicate une fois reglee, il revint a la question de la

presence de Pierre dans la famille. Comment l'ecarter? Il desesperait de decouvrir une solution pratique, quand le sifflet d'un vapeur entrant au port sembla lui jeter une reponse en lui suggerant une idee.

Alors il s'etendit tout habille sur son lit et revassa jusqu'au jour.

Vers neuf heures il sortit pour s'assurer si l'execution de son projet etait possible. Puis, apres quelques demarches et quelques visites, il se rendit a la maison de ses parents. Sa mere l'attendait enfermee dans sa chambre.

--Si tu n'etais pas venu, dit-elle, je n'aurais jamais ose descendre.

On entendit aussitot Roland qui criait dans l'escalier:

--On ne mange donc point aujourd'hui, nom d'un chien!

On ne repondit pas, et il hurla:

--Josephine, nom de Dieu! qu'est-ce que vous faites?

La voix de la bonne sortit des profondeurs du sous-sol:

--V'la, M'sieu, que qui faut?

--Ou est Madame?

--Madame est en haut avec M'sieu Jean!

Alors il vocifera en levant la tete vers l'etage superieur:

--Louise?

Mme Roland entr'ouvrit la porte et repondit:

--Quoi? mon ami.

--On ne mange donc pas, nom d'un chien!

--Voila, mon ami, nous venons. Et elle descendit, suivie de Jean.

Roland s'ecria en apercevant le jeune homme:

--Tiens, te voila, toi! Tu t'embetes deja dans ton logis.

--Non, pere, mais j'avais a causer avec maman ce matin.

Jean s'avanca, la main ouverte, et quand il sentit se refermer sur ses doigts l'etreinte paternelle du vieillard, une emotion bizarre et imprevue le crispa, l'emotion des separations et des adieux sans espoir de retour.

Mme Roland demanda:

--Pierre n'est pas arrive?

Son mari haussa les epaules:

--Non, mais tant pis, il est toujours en retard. Commencons sans lui.

Elle se tourna vers Jean:

--Tu devrais aller le chercher, mon enfant; ca le blesse quand on ne l'attend pas.

--Oui, maman, j'y vais. Et le jeune homme sortit.

Il monta l'escalier, avec la resolution fiévreuse d'un craintif qui va se battre.

Quand il eut heurté la porte, Pierre répondit:

--Entrez.

Il entra.

L'autre écrivait, penché sur sa table.

--Bonjour, dit Jean.

Pierre se leva.

--Bonjour.

Et ils se tendirent la main comme si rien ne s'était passé.

--Tu ne descends pas déjeuner?

--Mais ... c'est que ... j'ai beaucoup à travailler.

La voix de l'aîné tremblait, et son oeil anxieux demandait au cadet ce qu'il allait faire.

--On t'attend.

--Ah! est-ce que ... est-ce que notre mère est en bas? ...

--Oui. c'est même elle qui m'a envoyé te chercher.

--Ah! alors ... je descends.

Devant la porte de la salle il hésita à se montrer le premier; puis il l'ouvrit d'un geste saccadé, et il aperçut son père et sa mère assis à table, face à face.

Il s'approcha d'elle d'abord sans lever les yeux, sans prononcer un mot, et s'étant penché il lui tendit son front à baiser comme il faisait depuis quelque temps, au lieu de l'embrasser sur les joues comme jadis. Il devina qu'elle approchait sa bouche, mais il ne sentit point les lèvres sur sa peau, et il se redressa, le cœur battant, après ce simulacre de caresse.

Il se demandait: "Que se sont-ils dit, après mon départ?"

Jean repétait avec tendresse "mère" et "chère maman", prenait soin d'elle, la servait et lui versait à boire. Pierre alors comprit qu'ils avaient pleuré ensemble, mais il ne put pénétrer leur pensée! Jean croyait-il sa mère coupable ou son frère un misérable?

Et tous les reproches qu'il s'était faits d'avoir dit l'horrible chose l'assaillirent de nouveau, lui serrant la gorge et lui fermant la bouche, l'empêchant de manger et de parler.

Il était envahi maintenant par un besoin de fuir intolérable, de quitter cette maison qui n'était plus sienne, ces gens qui ne tenaient plus à lui que par d'imperceptibles liens. Et il aurait voulu partir sur l'heure, n'importe où, sentant que c'était fini, qu'il ne pouvait plus rester près d'eux, qu'il les torturerait toujours malgré lui, rien que par sa présence, et qu'ils lui feraient souffrir sans cesse un insoutenable supplice.

Jean parlait, causait avec Roland. Pierre n'ecoutant pas, n'entendait point. Il crut sentir cependant une intention dans la voix de son frere et prit garde au sens des paroles.

Jean disait:

--Ce sera, parait-il, le plus beau batiment de leur flotte On parle de six mille cinq cents tonneaux. Il fera son premier voyage le mois prochain.

Roland s'etonnait:

--Deja! Je croyais qu'il ne serait pas en etat de prendre la mer cet ete.

--Pardon; on a pousse les travaux avec ardeur pour que la premiere traversee ait lieu avant l'automne. J'ai passe ce matin aux bureaux de la Compagnie et j'ai cause avec un des administrateurs.

--Ah! ah! lequel?

--M. Marchand, l'ami particulier du president du conseil d'administration.

--Tiens, tu le connais?

--Oui. Et puis j'avais un petit service a lui demander.

--Ah! alors tu me feras visiter en grand detail la \_Lorraine\_ des qu'elle entrera dans le port, n'est-ce pas?

--Certainement, c'est tres facile!

Jean paraissait hesiter, chercher ses phrases, poursuivre une introuvable transition. Il reprit:--En somme, c'est une vie tres acceptable qu'on mene sur ces grands transatlantiques. On passe plus de la moitie des mois a terre dans deux villes superbes, New-York et le Havre, et le reste en mer avec des gens charmants. On peut meme faire la des connaissances tres agreables et tres utiles pour plus tard, oui, tres utiles, parmi les passagers. Songe que le capitaine, avec les economies sur le charbon, peut arriver a vingt-cinq mille francs par an, sinon plus ...

Roland fit un "bigre!" suivi d'un sifflement, qui temoignaient d'un profond respect pour la somme et pour le capitaine.

Jean reprit:

--Le commissaire de bord peut atteindre dix mille, et le medecin a cinq mille de traitement fixe, avec logement, nourriture, eclairage, chauffage, service, etc., etc. Ce qui equivaut a dix mille au moins, c'est tres beau.

Pierre, qui avait leve les yeux, rencontra ceux de son frere, et le comprit.

Alors, apres une hesitation, il demanda:

--Est-ce tres difficile a obtenir, les places de medecin sur un transatlantique?

--Oui et non. Tout depend des circonstances et des protections.

Il y eut un long silence, puis le docteur reprit:

--C'est le mois prochain que part la \_Lorraine\_?

--Oui, le sept. Et ils se turent.

Pierre songeait. Certes ce serait une solution s'il pouvait s'embarquer comme medecin sur ce paquebot. Plus tard on verrait; il le quitterait peut-etre. En attendant il y gagnerait sa vie sans demander rien a sa famille. Il avait du, l'avant-veille, vendre sa montre, car maintenant il ne tendait plus la main devant sa mere! Il n'avait donc aucune ressource, hors celle-la, aucun moyen de manger d'autre pain que le pain de la maison inhabitable, de dormir dans un autre lit, sous un autre toit. Il dit alors, en hesitant un peu:

--Si je pouvais, je partirais volontiers la-dessus, moi.

Jean demanda:

--Pourquoi ne pourrais-tu pas?

--Parce que je ne connais personne a la Compagnie transatlantique.

Roland demeurait stupefait:

--Et tous tes beaux projets de reussite, que deviennent-ils?

Pierre murmura:

--Il y a des jours ou il faut savoir tout sacrifier, et renoncer aux meilleurs espoirs. D'ailleurs, ce n'est qu'un debut, un moyen d'amasser quelques milliers de francs pour m'etablir ensuite.

Son pere, aussitot, fut convaincu:

--Ca, c'est vrai. En deux ans tu peux mettre de cote six ou sept mille francs, qui bien employes te meneront loin. Qu'en penses-tu, Louise?

Elle repondit d'une voix basse, presque inintelligible:

--Je pense que Pierre a raison.

Roland s'ecria:

--Mais je vais en parler a M. Poulin, que je connais beaucoup! Il est juge au tribunal de commerce et il s'occupe des affaires de la Compagnie. J'ai aussi M. Lenient, l'armateur, qui est intime avec un des vice-presidents.

Jean demandait a son frere:

--Veux-tu que je tate aujourd'hui meme M. Marchand?

--Oui, je veux bien.

Pierre reprit, apres avoir songe quelques instants:

--Le meilleur moyen serait peut-etre encore d'ecrire a mes maitres de l'Ecole de medecine qui m'avaient en grande estime. On embarque souvent sur ces bateaux-la des sujets mediocres. Des lettres tres chaudes des professeurs Mas-Roussel, Remusot, Flache et Borriquel enleveraient la chose en une heure mieux que toutes les recommandations douteuses. Il suffirait de faire presenter ces lettres par ton ami M. Marchand au conseil d'administration.

Jean approuvait tout a fait:

--Ton idee est excellente, excellente!

Et il souriait, rassure, presque content, sur du succes, etant incapable de s'affliger longtemps.

--Tu vas leur ecrire aujourd'hui meme, dit-il.

--Tout a l'heure, tout de suite. J'y vais. Je ne prendrai pas de cafe ce matin, je suis trop nerveux.

Il se leva et sortit.

Alors Jean se tourna vers sa mere:

--Toi, maman, qu'est-ce que tu fais?

--Rien ... Je ne sais pas.

--Veux-tu venir avec moi jusque chez Mme Rosemilly?

--Mais ... oui ... oui ...

--Tu sais ... il est indispensable que j'y aille aujourd'hui.

--Oui ... oui ... C'est vrai.

--Pourquoi ca, indispensable?--demanda Roland, habitue d'ailleurs a ne jamais comprendre ce qu'on disait devant lui.

--Parce que je lui ai promis d'y aller.

--Ah! tres bien. C'est different, alors.

Et il se mit a bourrer sa pipe, tandis que la mere et le fils montaient l'escalier pour prendre leurs chapeaux.

Quand ils furent dans la rue, Jean lui demanda:

--Veux-tu mon bras, maman?

Il ne le lui offrait jamais, car ils avaient l'habitude de marcher cote a cote. Elle accepta et s'appuya sur lui.

Ils ne parlerent point pendant quelque temps, puis il lui dit:

--Tu vois que Pierre consent parfaitement a s'en aller.

Elle murmura:

--Le pauvre garçon!

--Pourquoi ca, le pauvre garçon? Il ne sera pas malheureux du tout sur la Lorraine.

--Non ... je sais bien, mais je pense a tant de choses.

Longtemps elle songea, la tete baissee, marchant du meme pas que son fils, puis avec cette voix bizarre qu'on prend par moments pour conclure une longue et secrete pensee:

--C'est vilain, la vie! Si on y trouve une fois un peu de douceur, on est coupable de s'y abandonner et on le paye bien cher plus tard.

Il dit, tres bas:

--Ne parle plus de ca, maman.

--Est-ce possible? j'y pense tout le temps.

--Tu oublieras.

Elle se tut encore, puis, avec un regret profond:

--Ah! comme j'aurais pu etre heureuse en epousant un autre homme!

A present, elle s'exasperait contre Roland, rejetant sur sa laideur, sur sa betise, sur sa gaucherie, sur la pesanteur de son esprit et l'aspect commun de sa personne toute la responsabilite de sa faute et de son malheur. C'etait a cela, a la vulgarite de cet homme, qu'elle devait de l'avoir trompe, d'avoir desespere un de ses fils et fait a l'autre la plus douloureuse confession dont put saigner le coeur d'une mere.

Elle murmura: "C'est si affreux pour une jeune fille d'epouser un mari comme le mien." Jean ne repondait pas. Il pensait a celui dont il avait cru jusqu'ici etre le fils, et peut-etre la notion confuse qu'il portait depuis longtemps de la mediocrite paternelle, l'ironie constante de son frere, l'indifference dedaigneuse des autres et jusqu'au mepris de la bonne pour Roland avaient-ils prepare son ame a l'aveu terrible de sa mere. Il lui en coutait moins d'etre le fils d'un autre; et apres la grande secousse d'emotion de la veille, s'il n'avait pas eu le contre-coup de revolte, d'indignation et de colere redoute par Mme Roland, c'est que depuis bien longtemps il souffrait inconsciemment de se sentir l'enfant de ce lourdaud bonasse.

Ils etaient arrives devant la maison de Mme Rosemilly.

Elle habitait, sur la route de Sainte-Adresse, le deuxieme etage d'une grande construction qui lui appartenait. De ses fenetres on decouvrait toute la rade du Havre.

En apercevant Mme Roland qui entrait la premiere, au lieu de lui tendre les mains comme toujours, elle ouvrit les bras et l'embrassa, car elle devinait l'intention de sa demarche.

Le mobilier du salon, en velours frappe, etait toujours recouvert de housses. Les murs, tapisses de papier a fleurs, portaient quatre gravures achetees par le premier mari, le capitaine. Elles representaient des scenes maritimes et sentimentales. On voyait sur la premiere la femme d'un pecheur agitant un mouchoir sur une cote, tandis que disparaissait a l'horizon la voile, qui emporte son homme. Sur la seconde, la meme femme, a genoux sur la meme cote, se tord les bras en regardant au loin, sous un ciel plein d'eclairs, sur une mer de vagues invraisemblables, la barque de l'epoux qui va sombrer.

Les deux autres gravures representaient des scenes analogues dans une classe superieure de la societe.

Une jeune femme blonde reve, accoudee sur le bordage d'un grand paquebot qui s'en va. Elle regarde la cote deja lointaine d'un oeil mouille de larmes et de regrets.

Qui a-t-elle laisse derriere elle?

Puis, la meme jeune femme assise pres d'une fenetre ouverte sur l'Ocean est evanouie dans un fauteuil. Une lettre vient de tomber de ses genoux sur le tapis.

Il est donc mort, quel desespoir!



Les visiteurs, généralement, étaient émus et séduits par la tristesse banale de ces sujets transparents et poétiques. On comprenait tout de suite, sans explication, et sans recherche, et on plaignait les pauvres femmes, bien qu'on ne sut pas au juste la nature du chagrin de la plus distinguée. Mais ce doute même aidait à la rêverie. Elle avait dû perdre son fiancé! L'oeil, des l'entrée, était attiré invinciblement vers ces quatre sujets et retenu comme par une fascination. Il ne s'en écartait que pour y revenir toujours, et toujours contempler les quatre expressions des deux femmes qui se ressemblaient comme deux soeurs. Il se dégageait surtout du dessin net, bien fini, soigné distingué à la façon, d'une gravure de mode, ainsi que du cadre bien luisant, une sensation de propreté et de rectitude qu'accentuait encore le reste de l'ameublement.

Les sièges demeuraient rangés suivant un ordre invariable, les uns contre la muraille, les autres autour du guéridon. Les rideaux blancs, immaculés, avaient des plis si droits et si réguliers qu'on avait envie de les friper un peu; et jamais un grain de poussière ne ternissait le globe ou la pendule dorée, de style Empire, une mappemonde portée par Atlas agenouillé, semblait mûrir comme un melon d'appartement.

Les deux femmes en s'asseyant modifièrent un peu la place normale de leurs chaises.

--Vous n'êtes pas sortie aujourd'hui? demandait Mme Roland.

--Non. Je vous avoue que je suis un peu fatiguée.

Et elle rappela, comme pour en remercier Jean et sa mère, tout le plaisir qu'elle avait pris à cette excursion et à cette pêche.

--Vous savez, disait-elle, que j'ai mangé ce matin mes salicoques. Elles étaient délicieuses. Si vous voulez, nous recommencerons un jour ou l'autre cette partie-là ...

Le jeune homme l'interrompit:

--Avant d'en commencer une seconde, si nous terminions la première?

--Comment ça? Mais il me semble qu'elle est finie.

--Oh! Madame, j'ai fait, de mon côté, dans ce rocher de Saint-Jouin, une pêche que je veux aussi rapporter chez moi.

Elle prit un air naïf et malin:

--Vous? Quoi donc? Qu'est-ce que vous avez trouvé?

--Une femme! Et nous venons, maman et moi, vous demander si elle n'a pas changé d'avis ce matin.

Elle se mit à sourire:

--Non, Monsieur, je ne change jamais d'avis, moi.

Ce fut lui qui lui tendit alors sa main toute grande, ou elle fit tomber la sienne d'un geste vif et résolu. Et il demanda:

--Le plus tôt possible, n'est-ce pas?

--Quand vous voudrez.

--Six semaines?

--Je n'ai pas d'opinion. Qu'en pense ma future belle-mère?

Mme Roland repondit avec un sourire un peu melancolique:

--Oh! moi, je ne pense rien. Je vous remercie seulement d'avoir bien voulu Jean, car vous le rendrez tres heureux.

--On fera ce qu'on pourra, maman.

Un peu attendrie, pour la premiere fois, Mme Rosemilly se leva et, prenant a pleins bras Mme Roland, l'embrassa longtemps comme un enfant; et sous cette caresse nouvelle une emotion puissante gonfla le coeur malade de la pauvre femme. Elle n'aurait pu dire ce qu'elle eprouvait. C'etait triste et doux en meme temps. Elle avait perdu un fils, un grand fils, et on lui rendait a la place une fille, une grande fille.

Quand elles se retrouvèrent face a face, sur leurs sieges, elles se prirent les mains, et resterent ainsi, se regardant et se souriant, tandis que Jean semblait presque oublie d'elles.

Puis elles parlerent d'un tas de choses auxquelles il fallait songer pour ce prochain mariage, et quand tout fut decide, regle, Mme Rosemilly parut soudain se souvenir d'un detail et demanda:

--Vous avez consulte M. Roland, n'est-ce pas?

La meme rougeur couvrit soudain les joues de la mere et du fils. Ce fut la mere qui repondit:

--Oh! non, c'est inutile!

Puis elle hesita, sentant qu'une explication etait necessaire, et elle reprit:

--Nous faisons tout sans lui rien dire. Il suffit de lui annoncer ce que nous avons decide.

Mme Rosemilly, nullement surprise, souriait, jugeant cela bien naturel, car le bonhomme comptait si peu.

Quand Mme Roland se retrouva dans la rue avec son fils:

--Si nous allions chez toi, dit-elle. Je voudrais bien me reposer.

Elle se sentait sans abri, sans refuge, ayant l'epouvante de sa maison.

Ils entrerent chez Jean.

Des qu'elle sentit la porte fermee derriere elle, elle poussa un gros soupir comme si cette serrure l'avait mise en surete; puis, au lieu de se reposer, comme elle l'avait dit, elle commença a ouvrir les armoires, a verifier les piles de linge, le nombre des mouchoirs et des chaussettes. Elle changeait l'ordre etabli pour chercher des arrangements plus harmonieux, qui plaisaient davantage a son oeil de menagere; et quand elle eut dispose les choses a son gre, aligne les serviettes, les calecons et les chemises sur leurs tablettes speciales, divise tout le linge en trois classes principales, linge de corps, linge de maison et linge de table, elle se recula pour contempler son oeuvre, et elle dit:

--Jean, viens donc voir comme c'est joli.

Il se leva et admira pour lui faire plaisir.

Soudain, comme il s'etait rassis, elle s'approcha de son fauteuil a pas legers, par derriere, et, lui enlacant le cou de son bras droit, elle

l'embrassa en posant sur la cheminée un petit objet enveloppé dans un papier blanc, qu'elle tenait de l'autre main.

Il demanda:

--Qu'est-ce que c'est?

Comme elle ne répondait pas, il comprit, en reconnaissant la forme du cadre:

--Donne! dit-il.

Mais elle feignit de ne pas entendre, et retourna vers ses armoires. Il se leva, prit vivement cette relique douloureuse et, traversant l'appartement, alla l'enfermer à double tour, dans le tiroir de son bureau. Alors elle essuya du bout de ses doigts une larme au bord de ses yeux, puis elle dit, d'une voix un peu chevrotante:

--Maintenant, je vais voir si ta nouvelle bonne tient bien ta cuisine. Comme elle est sortie en ce moment, je pourrai tout inspecter pour me rendre compte.

## IX

Les lettres de recommandation des professeurs Mas-Roussel, Remusot, Flache et Borriquel, écrites dans les termes les plus flatteurs pour le Mme Pierre Roland, leur élève, avaient été soumises par M. Marchand au conseil de la Compagnie transatlantique, appuyées par MM. Poulin, juge au tribunal de commerce, Lenient, gros armateur, et Marival, adjoint au maire du Havre, ami particulier du capitaine Beausire.

Il se trouvait que le médecin de la Lorraine n'était pas encore désigné, et Pierre eut la chance d'être nommé en quelques jours.

Le pli qui l'en prevenait lui fut remis par la bonne Josephine, un matin, comme il finissait sa toilette.

Sa première émotion fut celle du condamné à mort à qui on annonce sa peine commuée; et il sentit immédiatement sa souffrance adoucie un peu par la pensée de ce départ et de cette vie calme, toujours bercée par l'eau qui roule, toujours errante, toujours fuyante.

Il vivait maintenant dans la maison paternelle en étranger muet et réservé. Depuis le soir où il avait laissé s'échapper devant son frère l'infame secret découvert par lui, il sentait qu'il avait brisé les dernières attaches avec les siens. Un remords le harcelait d'avoir dit cette chose à Jean. Il se jugeait odieux, malpropre, méchant, et cependant il était soulagé d'avoir parlé.

Jamais il ne rencontrait plus le regard de sa mère ou le regard de son frère. Leurs yeux pour s'éviter avaient pris une mobilité surprenante et des ruses d'ennemis qui redoutent de se croiser. Toujours il se demandait: "Qu'a-t-elle pu dire à Jean? A-t-elle avoué ou a-t-elle nié? Que croit mon frère? Que pense-t-il d'elle, que pense-t-il de moi?" Il ne devinait pas et s'en exasperait. Il ne leur parlait presque plus d'ailleurs, sauf devant Roland, afin d'éviter ses questions.

Quand il eut reçu la lettre lui annonçant sa nomination, il la présenta, le jour même, à sa famille. Son père, qui avait une grande tendance à se rejouer de tout, battit des mains. Jean répondit d'un ton sérieux, mais l'âme pleine de joie:

--Je te felicite de tout mon coeur, car je sais qu'il y avait beaucoup de concurrents. Tu dois cela certainement aux lettres de tes professeurs.

Et sa mere baissa la tete en murmurant:

--Je suis bien heureuse que tu aies reussi.

Il alla, apres le dejeuner, aux bureaux de la Compagnie, afin de se renseigner sur mille choses; et il demanda le nom du medecin de la \_Picardie\_ qui devait partir le lendemain, pour s'informer pres de lui de tous les details de sa vie nouvelle et des particularites qu'il y devait rencontrer.

Le Mme Pirette etant a bord, il s'y rendit, et il fut recu dans une petite chambre de paquebot par un jeune homme a barbe blonde qui ressemblait a son frere. Ils causerent longtemps.

On entendait dans les profondeurs sonores de l'immense batiment une grande agitation confuse et continue, ou la chute des marchandises entassees dans les cales se melait aux pas, aux voix, au mouvement des machines chargeant les caisses, aux sifflets des contremaitres et a la rumeur des chaines trainees ou enroulees sur les treuils par l'haleine rauque de la vapeur qui faisait vibrer un peu le corps entier du gros navire.

Mais lorsque Pierre eut quitte son collegue et se retrouva dans la rue, une tristesse nouvelle s'abattit sur lui, et l'enveloppa comme ces brumes qui courent sur la mer, venues du bout du monde et qui portent dans leur epaisseur insaisissable quelque chose de mysterieux et d'impur comme le souffle pestilentiel de terres malfaisantes et lointaines.

En ses heures de plus grande souffrance il ne s'etait jamais senti plonge ainsi dans un cloaque de misere. C'est que la derniere déchirure etait faite; il ne tenait plus a rien. En arrachant de son coeur les racines de toutes ses tendresses, il n'avait pas eprouve encore cette detresse de chien perdu qui venait soudain de le saisir.

Ce n'etait plus une douleur morale et torturante, mais l'affolement d'une bete sans abri, une angoisse materielle d'etre errant qui n'a plus de toit et que la pluie, le vent, l'orage, toutes les forces brutales du monde vont assaillir. En mettant le pied sur ce paquebot, en entrant dans cette chambrette balancee sur les vagues, la chair de l'homme qui a toujours dormi dans un lit immobile et tranquille s'etait revoltee contre l'insecurite de tous les lendemains futurs. Jusqu'alors elle s'etait sentie protegee, cette chair, par le mur solide enfonce dans la terre qui le tient, et par la certitude du repos a la meme place, sous le toit qui resiste au vent. Maintenant, tout ce qu'on aime braver dans la chaleur du logis ferme deviendrait un danger et une constante souffrance.

Plus de sol sous les pas, mais la mer qui roule, qui gronde et engloutit. Plus d'espace autour de soi, pour se promener, courir, se perdre par les chemins, mais quelques metres de planches pour marcher comme un condamne au milieu d'autres prisonniers. Plus d'arbres, de jardins, de rues, de maisons, rien que de l'eau et des nuages. Et sans cesse il sentirait remuer ce navire sous ses pieds. Les jours d'orage il faudrait s'appuyer aux cloisons, s'accrocher aux portes, se cramponner aux bords de la couchette etroite pour ne point rouler par terre. Les jours de calme il entendrait la trepidation ronflante de l'helice et sentirait fuir ce bateau qui le porte, d'une fuite continue, reguliere, exasperante.

Et il se trouvait condamne a cette vie de forcat vagabond, uniquement parce que sa mere s'etait livree aux caresses d'un homme.

Il allait devant lui, défaillant a present sous la melancolie desolee des gens qui vont s'expatrier.

Il ne se sentait plus au coeur ce mepris hautain, cette haine dedaigneuse pour les inconnus qui passent, mais une triste envie de leur parler, de leur dire qu'il allait quitter la France, d'etre ecoute et console. C'etait, au fond de lui, un besoin honteux de pauvre qui va tendre la main, un besoin timide et fort de sentir quelqu'un souffrir de son depart.

Il songea a Marowsko. Seul le vieux Polonais l'aimait assez pour ressentir une vraie et poignante emotion; et le docteur se decida tout de suite a l'aller voir.

Quand il entra dans la boutique, le pharmacien, qui pilait des poudres au fond d'un mortier de marbre, eut un petit tressaillement et quitta sa besogne:

--On ne vous apercoit plus jamais? dit-il.

Le jeune homme expliqua qu'il avait eu a entreprendre des demarches nombreuses, sans en devoiler le motif, et il s'assit en demandant:

--Eh bien! les affaires vont-elles?

Elles n'allaient pas, les affaires. La concurrence etait terrible, le malade rare et pauvre dans ce quartier travailleur. On n'y pouvait vendre que des medicaments a bon marche; et les medecins n'y ordonnaient point ces remedes rares et compliques sur lesquels on gagne cinq cents pour cent. Le bonhomme conclut:

--Si ca dure encore trois mois comme ca, il faudra fermer boutique. Si je ne comptais pas sur vous, mon bon docteur, je me serais deja mis a cirer des bottes.

Pierre sentit son coeur se serrer, et il se decida brusquement a porter le coup, puisqu'il le fallait:

--Oh! moi... moi... je ne pourrai plus vous etre d'aucun secours. Je quitte le Havre au commencement du mois prochain.

Marowsko ota ses lunettes, tant son emotion fut vive:

--Vous... vous... qu'est-ce que vous dites la?

--Je dis que je m'en vais, mon pauvre ami.

Le vieux demeurait atterre, sentant crouler son dernier espoir, et il se revolta soudain contre cet homme qu'il avait suivi, qu'il aimait, en qui il avait eu tant de confiance, et qui l'abandonnait ainsi.

Il bredouilla:

--Mais vous n'allez pas me trahir a votre tour, vous?

Pierre se sentait tellement attendri qu'il avait envie de l'embrasser:

--Mais je ne vous trahis pas. Je n'ai point trouve a me caser ici et je pars comme medecin sur un paquebot transatlantique.

--Oh! monsieur Pierre! Vous m'aviez si bien promis de m'aider a vivre!

--Que voulez-vous! Il faut que je vive moi-meme. Je n'ai pas un sou de fortune.

Marowsko repetait:

--C'est mal, c'est mal, ce que vous faites. Je n'ai plus qu'a mourir de faim, moi. A mon age, c'est fini. C'est mal. Vous abandonnez un pauvre vieux qui est venu pour vous suivre. C'est mal.

Pierre voulait s'expliquer, protester, donner ses raisons, prouver qu'il n'avait pu faire autrement; le Polonais n'ecoutait point, revolte de cette desertion, et il finit par dire, faisant allusion sans doute a des evenements politiques:

--Vous autres Francais, vous ne tenez pas vos promesses.

Alors Pierre se leva, froisse a son tour, et le prenant d'un peu haut:

--Vous etes injuste, pere Marowsko. Pour se decider a ce que j'ai fait, il faut de puissants motifs; et vous devriez le comprendre. Au revoir. J'espere que je vous retrouverai plus raisonnable.

Et il sortit.

--Allons, pensait-il, personne n'aura pour moi un regret sincere.

Sa pensee cherchait, allant a tous ceux qu'il connaissait, ou qu'il avait connus, et elle retrouva, au milieu de tous les visages defilant dans son souvenir, celui de la fille de brasserie qui lui avait fait soupconner sa mere.

Il hesita, gardant contre elle une rancune instinctive, puis soudain, se decidant, il pensa: "Elle avait raison, apres tout." Et il s'orienta pour retrouver sa rue.

La brasserie etait, par hasard, remplie de monde et remplie aussi de fumee. Les consommateurs, bourgeois et ouvriers, car c'etait un jour de fete, appelaient, riaient, criaient, et le patron lui-meme servait, courant de table en table, emportant des bocks vides et les rapportant pleins de mousse.

Quand Pierre eut trouve une place, non loin du comptoir, il attendit, esperant que la bonne le verrait et le reconnaîtrait.

Mais elle passait et repassait devant lui, sans un coup d'oeil, trottant menu sous ses jupes avec un petit dandinement gentil.

Il finit par frapper la table d'une piece d'argent. Elle accourut:

--Que desirez-vous, Monsieur?

Elle ne le regardait pas, l'esprit perdu dans le calcul des consommations servies.

--Eh bien! fit-il, c'est comme ca qu'on dit bonjour a ses amis?

Elle fixa ses yeux sur lui, et d'une voix pressee:

--Ah! c'est vous. Vous allez bien. Mais je n'ai pas le temps aujourd'hui. C'est un bock que vous voulez?

--Oui, un bock.

Quand elle l'apporta, il reprit:

--Je viens te faire mes adieux. Je pars.

Elle repondit avec indifferance:

--Ah bah! Ou allez-vous?

--En Amerique.

--On dit que c'est un beau pays.

Et rien de plus. Vraiment il fallait etre bien malavise pour lui parler ce jour-la. Il y avait trop de monde au cafe!

Et Pierre s'en alla vers la mer. En arrivant sur la jetee il vit la \_Perle\_ qui rentrait portant son pere et le capitaine Beausire. Le matelot Papagris ramait; et les deux hommes, assis a l'arriere, fumaient leur pipe avec un air de parfait bonheur. Le docteur songea en les voyant passer: "Bienheureux les simples d'esprit."

Et il s'assit sur un des bancs du brise-lames pour tacher de s'engourdir dans une somnolence de brute.

Quand il rentra, le soir, a la maison, sa mere lui dit, sans oser lever les yeux sur lui:

--Il va te falloir un tas d'affaires pour partir, et je suis un peu embarrassee. Je t'ai commande tantot ton linge de corps et j'ai passe chez le tailleur pour les habits; mais n'as-tu besoin de rien autre, de choses que je ne connais pas, peut-etre?

Il ouvrit la bouche pour dire: "Non, de rien." Mais il songea qu'il lui fallait au moins accepter de quoi se vetir decemment, et ce fut d'un ton tres calme qu'il repondit:

--Je ne sais pas encore, moi; je m'informerai a la Compagnie.

Il s'informa, et on lui remit la liste des objets indispensables. Sa mere, en la recevant de ses mains, le regarda pour la premiere fois depuis bien longtemps, et elle avait au fond des yeux l'expression si humble, si douce, si triste, si suppliante des pauvres chiens battus qui demandent grace.

Le 1er octobre, la \_Lorraine\_, venant de Saint-Nazaire, entra au port du Havre, pour en repartir le 7 du meme mois a destination de New-York; et Pierre Roland dut prendre possession de la petite cabine flottante ou serait desormais emprisonnee sa vie.

Le lendemain, comme il sortait, il rencontra dans l'escalier sa mere qui l'attendait et qui murmura d'une voix a peine intelligible.

--Tu ne veux pas que je t'aide a t'installer sur ce bateau?

--Non, merci, tout est fini.

Elle murmura:

--Je desire tant voir ta chambrette.

--Ce n'est pas la peine. C'est tres laid et tres petit.

Il passa, la laissant atterree, appuyee au mur, et la face bleme.

Or Roland, qui visita la \_Lorraine\_ ce jour-la meme, ne parla pendant le diner que de ce magnifique navire et s'etonna beaucoup que sa femme n'eut aucune envie de le connaitre puisque leur fils allait s'embarquer dessus.

Pierre ne vecut guere dans sa famille pendant les jours qui suivirent. Il etait nerveux, irritable, dur, et sa parole brutale semblait fouetter tout le monde. Mais la veille de son depart il parut soudain tres change, tres adouci. Il demanda, au moment d'embrasser ses parents avant d'aller coucher a bord pour la premiere fois:

--Vous viendrez me dire adieu, demain sur le bateau?

Roland s'ecria:

--Mais oui, mais oui, parbleu. N'est-ce pas, Louise?

--Mais certainement, dit-elle tout bas.

Pierre reprit:

--Nous partons a onze heures juste. Il faut etre la-bas a neuf heures et demie au plus tard.

--Tiens! s'ecria son pere, une idee. En te quittant nous courrons bien vite nous embarquer sur la Perle afin de t'attendre hors des jetees et de te voir encore une fois. N'est-ce pas, Louise?

--Oui, certainement.

Roland reprit:

--De cette facon, tu ne nous confondras pas avec la foule qui encombre le mole quand partent les transatlantiques. On ne peut jamais reconnaître les siens dans le tas. Ca te va?

--Mais oui, ca me va. C'est entendu.

Une heure plus tard il etait etendu dans son petit lit marin, etroit et long comme un cercueil. Il y resta longtemps, les yeux ouverts, songeant a tout ce qui s'etait passe depuis deux mois dans sa vie, et surtout dans son ame. A force d'avoir souffert et fait souffrir les autres, sa douleur agressive et vengeresse s'etait fatiguee, comme une lame emoussee. Il n'avait presque plus le courage d'en vouloir a quelqu'un et de quoi que ce fut, et il laissait aller sa revolte a vau-l'eau a la facon de son existence. Il se sentait tellement las de lutter, las de frapper, las de detester, las de tout, qu'il n'en pouvait plus et tachait d'engourdir son coeur dans l'oubli, comme on tombe dans le sommeil. Il entendait vaguement autour de lui les bruits nouveaux du navire, bruits legers, a peine perceptibles en cette nuit calme du port; et de sa blessure jusque-la si cruelle il ne sentait plus aussi que les tiraillements douloureux des plaies qui se cicatrisent.

Il avait dormi profondement quand le mouvement des matelots le tira de son repos. Il faisait jour, le train de maree arrivait au quai amenant les voyageurs de Paris.

Alors il erra sur le navire au milieu de ces gens affaires, inquiets, cherchant leurs cabines, s'appelant, se questionnant et se repondant au hasard, dans l'effarement du voyage commence. Apres qu'il eut salue le capitaine et serre la main de son compagnon le commissaire du bord, il entra dans le salon ou quelques Anglais sommeillaient deja dans les coins. La grande piece aux murs de marbre blanc encadres de filets d'or prolongeait indefiniment dans les glaces la perspective de ses longues tables flanquees de deux lignes illimitees de sieges tournants, en velours grenat. C'etait bien la le vaste hall flottant et cosmopolite ou devaient manger en commun les gens riches de tous les continents. Son luxe opulent etait celui des grands hotels, des theatres, des lieux publics, le luxe imposant et banal qui satisfait l'oeil des millionnaires. Le docteur allait passer dans la partie du navire



reservee a la seconde classe, quand il se souvint qu'on avait embarque la veille au soir un grand troupeau d'emigrants, et il descendit dans l'entrepont. En y penetrant, il fut saisi par une odeur nauseabonde d'humanite pauvre et malpropre, puanteur de chair nue plus ecoeurante que celle du poil ou de la laine des betes. Alors, dans une sorte de souterrain obscur et bas, pareil aux galeries des mines, Pierre apercut des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants etendus sur des planches superposees ou grouillant par tas sur le sol. Il ne distinguait point les visages mais voyait vaguement cette foule sordide en haillons, cette foule de miserables vaincus par la vie, epuises, ecrases, partant avec une femme maigre et des enfants extenués pour une terre inconnue, ou ils esperaient ne point mourir de faim, peut-etre.

Et songeant au travail passe, au travail perdu, aux efforts steriles, a la lutte acharnee, reprise chaque jour en vain, a l'energie depensee par ces gueux, qui allaient recommencer encore, sans savoir ou, cette existence d'abominable misere, le docteur eut envie de leur crier: "Mais foutez-vous donc a l'eau avec vos femelles et vos petits!" Et son coeur fut tellement etreint par la pitie qu'il s'en alla, ne pouvant supporter leur vue.

Son pere, sa mere, son frere et Mme Rosemilly l'attendaient deja dans sa cabine.

--Si tot, dit-il.

--Oui, repondit Mme Roland d'une voix tremblante, nous voulions avoir le temps de te voir un peu.

Il la regarda. Elle etait en noir, comme si elle eut porte un deuil, et il s'apercut brusquement que ses cheveux, encore gris le mois dernier, devenaient tout blancs a present.

Il eut grand'peine a faire asseoir les quatre personnes dans sa petite demeure, et il sauta sur son lit. Par la porte restee ouverte on voyait passer une foule nombreuse comme celle d'une rue un jour de fete, car tous les amis des embarques et une armee de simples curieux avaient envahi l'immense paquebot. On se promenait dans les couloirs, dans les salons, partout, et des tetes s'avancaient jusque dans la chambre tandis que des voix murmuraient au dehors: "C'est l'appartement du docteur."

Alors Pierre poussa la porte; mais des qu'il se sentit enferme avec les siens, il eut envie de la rouvrir, car l'agitation du navire trompait leur gene et leur silence.

Mme Rosemilly voulut enfin parler:

--Il vient bien peu d'air par ces petites fenetres, dit-elle.

--C'est un hublot, repondit Pierre.

Il en montra l'epaisseur qui rendait le verre capable de resister aux chocs les plus violents, puis il expliqua longuement le systeme de fermeture. Roland a son tour demanda:

--Tu as ici meme la pharmacie?

Le docteur ouvrit une armoire et fit voir une bibliotheque de fioles qui portaient des noms latins sur des carres de papier blanc.

Il en prit une pour enumerer les proprietes de la matiere qu'elle contenait, puis une seconde, puis une troisieme, et il fit un vrai cours de therapeutique qu'on semblait ecouter avec grande attention.

Roland repetait en remuant la tete:

--Est-ce interessant cela!

On frappa doucement contre la porte.

--Entrez! cria Pierre.

Et le capitaine Beausire parut.

Il dit, en tendant la main:

--Je viens tard parce que je n'ai pas voulu gener vos epanchements.

Il dut aussi s'asseoir sur le lit. Et le silence recommenca.

Mais, tout a coup, le capitaine preta l'oreille. Des commandements lui parvenaient a travers la cloison, et il annonca:

--Il est temps de nous en aller si nous voulons embarquer dans la \_Perle\_ pour vous voir encore a la sortie, et vous dire adieu en pleine mer.

Roland pere y tenait beaucoup, afin d'impressionner les voyageurs de la \_Lorraine\_ sans doute, et il se leva avec empressement:

--Allons, adieu, mon garcon.

Il embrassa Pierre sur ses favoris, puis rouvrit la porte.

Mme Roland ne bougeait point et demeurait les yeux baisses, tres pale.

Son mari lui toucha le bras:

--Allons, depechons-nous, nous n'avons pas une minute a perdre.

Elle se dressa, fit un pas vers son fils et lui tendit, l'une apres l'autre, deux joues de cire blanche, qu'il baisa sans dire un mot. Puis il serra la main de Mme Rosemilly, et celle de son frere en lui demandant:

--A quand ton mariage?

--Je ne sais pas encore au juste. Nous le ferons coincider avec un de tes voyages.

Tout le monde enfin sortit de la chambre et remonta sur le pont encombre de public, de porteurs de paquets et de marins.

La vapeur ronflait dans le ventre enorme du navire qui semblait fremir d'impatience.

--Adieu, dit Roland toujours presse.

--Adieu, repondit Pierre debout au bord d'un des petits ponts de bois qui faisaient communiquer la \_Lorraine\_ avec le quai.

Il serra de nouveau toutes les mains et sa famille s'eloigna.

--Vite, vite, en voiture! criait le pere.

Un fiacre les attendait qui les conduisit a l'avant-port ou Papagris tenait la \_Perle\_ toute prete a prendre le large.

Il n'y avait aucun souffle d'air; c'etait un de ces jours secs et calmes d'automne, ou la mer polie semble froide et dure comme de l'acier.

Jean saisit un aviron, le matelot borda l'autre et ils se mirent à ramer. Sur le brise-lames, sur les jetées, jusque sur les parapets de granit, une foule innombrable, remuante et bruyante, attendait la \_Lorraine\_.

La \_Perle\_ passa entre ces deux vagues humaines et fut bientôt hors du mole.

Le capitaine Beausire, assis entre les deux femmes, tenait la barre et il disait:

--Vous allez voir que nous nous trouverons juste sur sa route, mais la, juste.

Et les deux rameurs tiraient de toute leur force pour aller le plus loin possible. Tout à coup Roland s'écria:

--La voila. J'aperçois sa mature et ses deux cheminées. Elle sort du bassin.

--Hardi! les enfants, repétait Beausire.

Mme Roland prit son mouchoir dans sa poche et le posa sur ses yeux.

Roland était debout, cramponné au mat; il annonçait:

--En ce moment elle évolue dans l'avant-port... Elle ne bouge plus... Elle se remet en mouvement... Elle a du prendre son remorqueur... Elle marche... bravo!... Elle s'engage dans les jetées!... Entendez-vous la foule qui crie... bravo!... c'est le \_Neptune\_ qui la tire... je vois son avant maintenant... la voila, la voila... Nom de Dieu, quel bateau! Nom de Dieu! regardez donc!...

Mme Rosemilly et Beausire se retournerent; les deux hommes cessèrent de ramer; seule Mme Roland ne remua point.

L'immense paquebot, traîné par un puissant remorqueur qui avait l'air, devant lui, d'une chenille, sortait lentement et royalement du port. Et le peuple havrais massé sur les moles, sur la plage, aux fenêtres, emporté soudain par un élan patriotique se mit à crier: "Vive la \_Lorraine\_!" acclamant et applaudissant ce départ magnifique, cet enfilade d'une grande ville maritime qui donnait à la mer sa plus belle fille.

Mais Elle, dès qu'elle eut franchi l'étroit passage enfoncé entre deux murs de granit, se sentant libre enfin, abandonna son remorqueur, et elle partit toute seule comme un énorme monstre courant sur l'eau.

--La voila... la voila!... criait toujours Roland. Elle vient droit, sur nous.

Et Beausire, radieux, repétait:

--Qu'est-ce que je vous avais promis, hein? Est-ce que je connais leur route?

Jean, tout bas, dit à sa mère:

--Regarde, maman, elle approche.

Et Mme Roland découvrit ses yeux aveuglés par les larmes.

La \_Lorraine\_ arrivait, lancée à toute vitesse dès sa sortie du port, par ce beau temps clair, calme. Beausire, la lunette braquée,

annonca:

--Attention! M. Pierre est a l'arriere, tout seul, bien en vue.  
Attention!

Haut comme une montagne et rapide comme un train, le navire, maintenant, passait presque a toucher la \_Perle\_.

Et Mme Roland, eperdue, affolee, tendit les bras vers lui, et elle vit son fils, son fils Pierre, coiffe de sa casquette galonnee, qui lui jetait a deux mains des baisers d'adieu.

Mais il s'en allait, il fuyait, disparaissait, devenu deja tout petit, efface comme une tache imperceptible sur le gigantesque batiment. Elle s'efforçait de le reconnaître encore et ne le distinguait plus.

Jean lui avait pris la main:

--Tu as vu? dit-il.

--Oui, j'ai vu. Comme il est bon!

Et on retourna vers la ville.

--Cristi! ca va vite, declarait Roland avec une conviction enthousiaste.

Le paquebot, en effet, diminuait de seconde en seconde comme s'il eut fondu dans l'Océan. Mme Roland tournée vers lui le regardait s'enfoncer a l'horizon vers une terre inconnue, a l'autre bout du monde. Sur ce bateau que rien ne pouvait arreter, sur ce bateau qu'elle n'apercevrait plus tout a l'heure, etait son fils, son pauvre fils. Et il lui semblait que la moitié de son coeur s'en allait avec lui, il lui semblait aussi que sa vie etait finie, il lui semblait encore qu'elle ne reverrait jamais plus son enfant.

--Pourquoi pleures-tu, demanda son mari, puisqu'il sera de retour avant un mois?

Elle balbutia:

--Je ne sais pas. Je pleure parce que j'ai mal.

Lorsqu'ils furent revenus a terre, Beausire les quitta tout de suite pour aller déjeuner chez un ami. Alors Jean partit en avant avec Mme Rosemilly, et Roland dit a sa femme:

--Il a une belle tournure, tout de meme, notre Jean.

--Oui, repondit la mere.

Et comme elle avait l'ame trop troublee pour songer a ce qu'elle disait, elle ajouta:

--Je suis bien heureuse qu'il epouse Mme Rosemilly.

Le bonhomme fut stupefait:

--Ah bah! Comment? Il va epouser Mme Rosemilly?

--Mais oui. Nous comptons te demander ton avis aujourd'hui meme.

--Tiens! tiens! Y a-t-il longtemps qu'il est question de cette affaire-la?

--Oh! non. Depuis quelques jours seulement. Jean voulait etre sur d'etre

agree par elle avant de te consulter.

Roland se frottait les mains:

--Tres bien, tres bien. C'est parfait. Moi je l'approuve absolument.

Comme ils allaient quitter le quai et prendre le boulevard Francois Ier, sa femme se retourna encore une fois pour jeter un dernier regard sur la haute mer; mais elle ne vit plus rien qu'une petite fumee grise, si lointaine, si legere qu'elle avait l'air d'un peu de brume.

FIN

End of the Project Gutenberg EBook of Pierre et Jean, by Guy de Maupassant

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK PIERRE ET JEAN \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 11131.txt or 11131.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

<http://www.gutenberg.net/1/1/1/3/11131/>

Produced by Miranda van de Heijning, Renald Levesque and PG Distributed Proofreaders. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>.

Updated editions will replace the previous one--the old editions will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. They may be modified and printed and given away--you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at <http://gutenberg.net/license>).

## Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site ([www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm

License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

#### 1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.



1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

## Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pgla.org>.

## Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pgla.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email [business@pgla.org](mailto:business@pgla.org). Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at <http://pgla.org>

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby  
Chief Executive and Director  
[gbnewby@pgla.org](mailto:gbnewby@pgla.org)

## Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg

## Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

### Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Each eBook is in a subdirectory of the same number as the eBook's eBook number, often in several formats including plain vanilla ASCII, compressed (zipped), HTML and others.

Corrected EDITIONS of our eBooks replace the old file and take over the old filename and etext number. The replaced older file is renamed. VERSIONS based on separate sources are treated as new eBooks receiving new filenames and etext numbers.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.net>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

EBooks posted prior to November 2003, with eBook numbers BELOW #10000, are filed in directories based on their release date. If you want to download any of these eBooks directly, rather than using the regular search system you may utilize the following addresses and just download by the etext year.

<http://www.gutenberg.net/etext06>

(Or /etext 05, 04, 03, 02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90)

EBooks posted since November 2003, with etext numbers OVER #10000, are filed in a different way. The year of a release date is no longer part of the directory path. The path is based on the etext number (which is identical to the filename). The path to the file is made up of single digits corresponding to all but the last digit in the filename. For example an eBook of filename 10234 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/1/0/2/3/10234>

or filename 24689 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/2/4/6/8/24689>

An alternative method of locating eBooks:

<http://www.gutenberg.net/GUTINDEX.ALL>